This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Digitized by Google

Minto

Memoires

G: 4

Digitized by Google

UNS. 105 C. 22

TAYLOR INSTITUTION

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

MÉMOIRES

DE MADAME

DE STAAL.

TOME PREMIER.

Digitized by Google

Digitized by Google

MÉMOIRES

DE MADAME

DE STAAL,

Écrits par elle-même.

TOME PREMIER.

A LONDRES.

M. DCC. LV.

Digitized by Google

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
12 AUG 1958
OF OXFORD
LIBRARY

Digitized by Google

MÉMOIRES
DE MADAME
DE STAAL,
Ecrits par elle-même.

JE ne me flatte pas que les événemens de ma vie méritent jamais l'attention de personne ; & si je me donne la peine de les écrire, ce n'est que pour m'amuser par le souvenir des choses qui m'ont intéressée.

Il m'est arrivé tout le contraire

Digitized by Google

de ce qu'on voit dans les romans; où l'héroïne élevée comme une simple bergere, se trouve une illustre princesse. J'ai été traitée dans mon enfance en personne de distinction ; & par la suite je découvris que je n'étois rien, & que rien dans le monde ne m'appartenoit. Mon ame n'ayant pas pris d'abord le pli que lui devoit donner la mauvaise fortune, a toujours résisté à l'abaissement & à la sujétion où je me suis trouvée. C'est là l'origine du malheur de ma vie.

Mon pere fut obligé pour quelque affaire que je n'ai jamais sçue, de quitter la France & de s'établir en Angleterre ; ma mere étoit

Digitized by Google

jeune & belle. Des directeurs lui firent scrupule de vivre éloignée de son mari, & elle l'alla trouver; mais s'étant bientôt déplue dans un climat étranger, elle revint en France grosse de moi, dont elle accoucha à Paris. Dépourvue des moyens d'y subsister, elle chercha & trouva une retraite dans l'abbaïe de S. Sauveur d'Evreux en Normandie. Madame de la Rochefoucault, qui en étoit abbesse, la reçut sans pension, à la sollicitation de quelques amis; & lorsqu'il fallut me tirer de nourrice, elle consentit que ma mere m'allât chercher, & m'amenât avec elle dans le couvent.

Un peu avant ce tems-là, le roi

Digitized by Google

Louis XIV voulut s'attribuer la nomination des abbaïes d'Urbanistes ; le Pape s'y opposa ; & la contestation traînant en longueur, les religieuses nommées à ces abbaïes, sorties pour en prendre possession, ne voulurent pas la plûpart renrrer dans leur maison, & chercherent, en attendant l'événement, un asyle dans d'autres couvens.

Mesdames de Grieu de l'abbaïe de Jouarre, du nombte des prétendantes, s'étoient retirées à S. Sauveur, où ma mere avoit lié une grande amitié avec elles ; & lorsqu'elle y revint & m'y amena, ces dames, au premier abord, se prirent de passion pour moi. Leur

Digitized by Google

désœuvrement en maison étrangere les jettoit dans une espece d'ennui qui fait saisir le premier objet qu'on rencontre; elles m'aimerent avec la véhémence que la solitude & l'oisiveté donnent à toutes sortes de sentimens.

J'avois un peu plus de deux ans, & je faisois déja de petits discours qu'on érigeoit en bons mots eu égard à mon âge. Je gagnai les bonnes graces de l'abbesse par une aventure peut-être trop pùérile à raconter. Elle étoit sœur du duc de la Rochefoucault si connu par son esprit, & elle en avoit beaucoup aussi; mais l'esprit n'empêche pas d'avoir des manies, il les rend seulement plus remarqua-

bles. Elle avoit établi chez elle l'asyle des chiens malheureux; les estropiés, les incurables remplissoient son appartement : les uns tomboient du haut-mal, les autres étoient couverts de gale; ceux qui étoient sains & jolis, elle ne s'en chargeoit pas, sûre qu'ils trouveroient assez de ressources ailleurs. J'étois souvent chez elle avec mesdames de Grieu. Il m'arriva un jour, comme on se mettoit à table, de marcher inconsidérément sur la pate d'un de ces infortunés, qui fit de grands cris. L'abbesse changea de visage, & parut si irritée, qu'on me dit tout bas de demander pardon. Comme je ne compris pas qu'elle

Digitized by Google

fût l'offensée, je quittai la table ; & j'allai me mettre à genoux au milieu de la salle, vis-à-vis du chien blessé, à qui je fis une excuse très-touchante. Cette action réussit, & me mit fort bien avec elle. La marquise de Silleri sa sœur, & Mesdames de saint Poin & de Boisfevrier ses niéces, toutes femmes de beaucoup d'esprit, se faisoient un divertissement de m'entretenir. Véritablement, j'avois plus d'intelligence & de raisonnement qu'on n'en a ordinairement à cet âge ; cela se peut dire sans vanité, puisqu'on voit des enfans qui ont passé pour des prodiges d'esprit, devenir des prodiges de sottise.

Digitized by Google

Ces heurenses dispositions furent cultivées par toutes les instructions dont mon âge étoit susceptible. Je ne vivois qu'avec des personnes faites ; cela donne une tournure raisonnable à l'esprit. Elles en sçavoient assez pour me rendre raison de tout ce que je voulois sçavoir. Une curiosité satisfaite en faisoit naître une autre ; je questionnois perpétuellement, & l'on me répondoit toujours. Au lieu de m'endormir avec les peaud'âne, on mettoit dans ma tête les premiers fondemens de l'histoire sainte & prophane ; & cela s'y plaçoit si bien, que j'en faisois des citations à propos. Ce succès de mon éducation rendit

Digitized by Google

les perſonnes qui s'en mêloient encore plus paſſionnées pour moi. Elles engagerent ma mere à m'abandonner tout-à-fait entre leurs mains.

Madame la ducheſſe de Ventadour ayant déſiré de l'avoir pour gouvernante de ſa fille unique, ma mere accepta cette place à des conditions avantageuſes & honorables ; mais ſon extrême dévotion, incompatible avec ce nouveau genre de vie, & encore plus avec les inclinations de ſon éléve, la lui fit quitter, ſans attendre le mariage de Mlle de Ventadour, qui ſe fit peu après avec le prince de Turenne.

Ma mere revint au bout d'un

Digitized by Google

an dans le couvent où elle m'avoit laissée à ces dames qui s'étoient emparées de moi, & qui s'y étoient attachées de telle sorte, qu'elles ne voulurent pas à son retour s'en désaisir; elles me regardoient comme leur enfant, & se faisoient une occupation unique de mon éducation.

Cette vive amitié leur fit désirer une situation qui leur donnât moyen de me faire plus de bien. Elles employerent quelques protections qu'elles avoient à la cour, pour obtenir une abbaïe. On en parla long-tems avant que cela réussît. Je fis la prédiction que ce ne seroit que lorsque j'aurois sept ans. Les fous & les enfans pro-

Digitized by Google

phétisent quelquefois, parce qu'ils parlent souvent au hasard. C'est un grand événement dans un couvent, quand une religieuse devient abbesse. Les démarches qui tendent à cet objet sont épiées de toutes parts. On eut quelques soupçons des espérances de mesdames de Grieu : & comme on croyoit qu'elles ne me cachoient rien, je fus questionnée ; je répondis des balivernes ; je parlai de ma poupée ; enfin je persuadai que j'étois trop enfant pour qu'on me confiât rien ; & je gardai le secret, sans qu'il m'en coûtât d'altérer la vérité. Je n'avois pas appris à mentir : accoutumée à trouver l'excuse de mes fautes dans leur aveu,

Digitized by Google

rien ne me portoit à chercher des détours. C'est la rigueur & la contrainte dont on use envers les enfans, qui forcent la plupart à devenir fourbes & menteurs.

Madame de Grieu, l'aînée des deux sœurs, fut enfin nommée au prieuré de saint Louis à Rouen. Elle partit peu après avec sa sœur pour s'y rendre, & m'y mena du consentement de ma mere, qui assez embarrassée d'elle-même, se trouva heureuse d'être défaite de moi. Ces dames s'arrêterent chez un de leurs freres, qui demeuroit dans une jolie terre en ce pays-là. J'étois ravie d'aller, & de voir des objets nouveaux; le monde croissoit sous mes yeux: je fus encore

Digitized by Google

plus aise d'arriver à Saint Louis.
Peu après j'appris la mort de mon pere, qui étoit resté en Angleterre; je ne l'avois jamais vu, & je ne sçai si je croyois en avoir un; je lui donnai pourtant des larmes, je ne me souviens pas d'où elles partirent.

Ce couvent de saint Louis étoit comme un petit état où je regnois souverainement. L'abbesse & sa sœur ne songeoient qu'à prévenir mes desirs, & à satisfaire mes fantaisies. Je logeois dans son appartement, qui étoit agréable & commode. Quatre personnes, tant religieuses que converses, employées à me servir, étoient assez occupées par la multitude & la

Digitized by Google

variété de mes volontés. On veut beaucoup quand on n'est contraint sur rien. Les niéces de l'abbesse qu'elle avoit prises auprès d'elle, par déférence pour sa famille, étoient, quoiqu'avec déplaisir, mes complaisantes; & toute la maison se trouvoit dans la nécessité de me faire une espéce de cour. Comme tout ce que je voyois m'étoit soumis, je n'imaginois pas que je dusse avoir la moindre complaisance; aussi n'en avois-je aucune, pas même pour ces dames dont l'aveugle tendresse m'avoit érigé ce petit empire.

Une pension qu'elles avoient de leur famille, étoit employée à me payer des maîtres, & à me

Digitized by Google

donner tout ce qui m'étoit nécessaire ou agréable. Elles se laissoient manquer de tout, pour que je ne manquasse de rien. Il est vrai que je les aimois tendrement ; mais c'étoit sans connoître combien j'y étois obligée. Ce qu'on faisoit pour moi me coûtoit si peu, qu'il me sembloit être dans l'ordre naturel. Ce ne sont que nos efforts pour obtenir quelque chose, qui nous en apprennent la valeur. Enfin j'avois acquis, quoiqu'infiniment petite, tous les défauts des grands: cela m'a servi depuis à les excuser en eux, & m'a fait voir avec quelle facilité on se persuade que tout est fait pour soi.

Cette extrême indulgence qu'on

Digitized by Google

avoit pour mes défauts, les eût fait dégénérer en vices, si heureusement je n'eusse été bien née, & si la dévotion où je me livrai dès mes premieres années, n'avoit réprimé mes passions naissantes, avant qu'elles eusseut fait quelques progrès. La religion étoit le seul grand objet que jeusse devant les yeux; j'en étois fort instruite; & j'avois l'esprit si avancé, qu'on m'admit à la participation de ses plus saints mysteres avant que j'eusse atteint l'âge de huit ans. Cette grace prématurée augmenta ma ferveur. J'aimois la lecture. Il n'y avoit dans la bibliothéque du couvent que des livres de piété: j'en lisois continuellement; & je passois

Digitized by Google

fois le reste du tems en priéres ou en méditations. On craignit que cela n'alterât ma santé, qui étoit fort délicate; & l'on songea à reprimer mon zéle. La contrainte qui jusqu'alors m'étoit inconnue, rendit mon ardeur plus vive. Je m'échappois, pour passer en pieux exercices les heures qu'on croyoit employées à mon amusement. J'y mêlois quelques légéres études. Je fus plusieurs années occupée de la sorte avec tant d'attachement, que plaignant les momens employés à autre chose, je me fis couper les cheveux, pour être plutôt coëffée; je les avois d'une longueur singuliere, & l'usage étoit alors de les conserver. Les fem-

Digitized by Google

mes tiennent à leurs agrémens, encore plus qu'à leurs passions ; celle que j'avois pour la lecture, ne put m'empêcher de sentir vivement le regret de ce sacrifice. J'appris par-là qu'on pouvoit se repentir. Cette connoissance rallentit mon ardeur pour être Réligieuse. J'en avois jusqu'alors attendu le moment avec impatience. Je commençai à sentir les conséquences d'un engagement qu'on ne peut rompre ; & de-là jusqu'à l'âge de prendre le voile, ma vocation s'affoiblit tellement, que je n'y pensai presque plus.

Il y avoit dans mon couvent des pensionnaires d'un âge beaucoup plus avancé que le mien, je

Digitized by Google

m'attachai à quelques-unes d'elles ; cela fit un peu de diverſion à mes occupations ſérieuſes. Elles me prêterent des romans, dont l'impreſſion fut ſi vive ſur mon eſprit, que je n'ai pas été depuis ſi agitée de mes propres aventures, que je l'étois de celles de ces perſonnages fabuleux. La grande liberté qu'on me laiſſoit, n'empêchoit pas qu'on ne veillât à mes actions ; & comme je n'en cachois aucune, il étoit aiſé de connoître ma conduite. On vit donc que je faiſois de ces lectures dangéreuſes, & l'on me dit qu'il y falloit renoncer. Je le fis ſi exactement, qu'étant reſtée tout au travers d'un incident qui me cauſoit une gran-

Digitized by Google

de inquiétude, je n'en voulus pas voir le dénouement; & quelque instance qu'on me fit pour l'achever secrétement, j'y resistai. J'ai fait peu de choses qui m'aient autant coûté. Cependant l'idée des passions me frappa, & les sentimens qui les forment, s'insinuerent dans mon ame sans objet déterminé.

Mademoiselle de Silly que j'avois vue dans mon enfance à S. Sauveur, où elle avoit passé quelque tems, vint demeurer à S. Louis. C'étoit une personne fort aimable, qui avoit l'esprit solide & cultivé; plus déterminée par ses vues, que par ses sentimens; d'un caractere ferme & décidé.

Digitized by Google

Je m'attachai à elle avec toute la vivacité qu'ont les premiers sentimens. Je ne songeois qu'à lui plaire ; ses goûts devinrent les miens : elle aimoit la lecture ; je lisois tout le jour auprès d'elle. Jusqu'alors je n'avois point trouvé de livres qui pussent exciter ma curiosité, ni la satisfaire. J'ai depuis souvent deploré la perte de cinq ou six années, les plus propres à cultiver l'esprit, que je passai sans rien apprendre que ce qu'on montre ordinairement à de jeunes filles, comme la Musique, la danse, à jouer du clavecin ; toutes choses pour lesquelles je n'avois ni goût, ni talent, & où je ne fis aucun progrès.

Digitized by Google

Mon abbesse & sa sœur m'avoient donné toute la culture que peut recevoir un enfant; mais elles n'avoient pas ce qu'il falloit pour me mener plus loin; & j'étois demeurée en chemin, lorsque mademoiselle de Silly m'ouvrit un nouveau champ. Elle faisoit une espéce d'étude de la philosophie de Descartes. Je me livrai avec un extrême plaisir à cette entreprise. Je lus ensuite avec elle la *Récherche de la Vérité*, & me passionnai du systême de l'auteur. Pour vérifier si j'y comprenois quelque chose, je m'attachois à prévoir les conséquences de ses principes, que je ne manquois gueres de retrouver. Cela me fit croire que je

Digitized by Google

l'entendois. Il se peut faire qu'une tête toute neuve, qui n'est imbue d'aucune opinion, reçoive plus aisément des idées abstraites, que celles qui sont déja remplies de diverses pensées propres à s'embarrasser les unes avec les autres. Il est vrai aussi que la passion de connoître est plus vive, quand on n'en a encore ressenti aucune autre, & l'attention plus entiere dans un âge où les soins & les affaires ne la partagent pas.

Je prenois un si grand plaisir à cette prétendue découverte de la vérité, que je ne pouvois souffrir rien de ce qui m'en détournoit. Les amusemens, les sociétés ordinaires, tout me déplaisoit, hors

Digitized by Google

l'étude & les entretiens qui s'y rapportoient. Cependant à force de penser, j'eus des pensées qui m'inquiéterent. Je craignis que la philosophie n'alterât la foi; que ces idées métaphysiques ne fussent une nourriture trop forte pour un esprit peu capable encore de les bien digérer; & je pris, au fort de ma passion, le parti d'en éloigner l'objet, jusqu'à ce que je pusse m'y livrer sans danger. Ce sacrifice me coûta infiniment; mais je m'étois accoûtumée de bonne-heure à me faire violence, & à décider contre mon goût dans les choses qui me sembloient douteuses, persuadée que l'erreur devoit moins s'y trouver, que du côté opposé.

Mademoiselle de Silly que je consultai, approuva ma retenue. Aucue pensée ne s'offroit à mon esprit dont je ne lui fisse part. Je l'aimois comme on s'aime soi-même, & plus encore, à ce qu'il me sembloit. J'aurois voulu souffrir les maux qui lui étoient destinés, pour l'en délivrer; enfin j'allois jusqu'à prendre des gens en aversion, parce qu'ils paroissoient avoir plus d'estime & d'amitié pour moi que pour elle.

Ce premier attachement, tout extrême qu'il étoit, ne m'empêcha pas de ressentir quelque légére atteinte d'un sentiment plus ordinaire. Un frere de mon abbesse vint, avec sa niece, & un homme

Digitized by Google

amoureux de cette niece ; passer quelque temps au dehors du couvent. Ce fut un spectacle nouveau pour moi. Je m'apperçus de leur intelligence, aux premiers mots qu'ils se dirent en ma présence ; c'étoit pourtant quelque chose de fort indifférent. Je m'applaudis de cette découverte ; & voulant la suivre, je prêtai à leurs démarches une attention qui passoit la simple curiosité. J'entretenois mademoiselle de Silly de mes remarques ; & comme elle avoit plus d'expérience que moi, elle connut d'abord l'espece d'interêt que j'y prenois. Elle ne voulut pas me développer cette connoissance, souvent dangereuse : car il peut arri-

Digitized by Google

ver qu'on neglige un sentiment dont on ignore la nature, & qu'il se dissipe de lui-même ; au lieu que celui dont on s'effraye & qu'on entreprend de combattre, se grave plus profondément dans l'imagination & ne peut que très-difficilement s'en effacer.

Cependant la tristesse dans laquelle je tombai après le départ de cette compagnie, m'apprit que j'étois touchée des agrémens, quoique médiocres, du Chevalier de R.... qui y faisoit le principal rôle. Sa personne, tout ce qu'il avoit dit, jusqu'à ses pièces de luth dont il jouoit parfaitement bien, ne sortoient point de mon esprit. Je fis part à mademoiselle

Digitized by Google

de Silly du trouble où j'étois. Elle m'avoua qu'elle s'en étoit apperçue avant moi, me conseilla de ne m'en point allarmer, & de ne me pas examiner trop curieusement, persuadée que souvent le mal s'augmente par l'attention qu'on y donne. En effet, j'ajoûtois des sentimens imaginaires puisés dans les romans, à ce que pouvoit avoir de réel cette premiere inclination, qui véritablement n'étoit pas forte, puisqu'elle ne put tenir contre l'idée d'une union indissoluble. Mademoiselle de Silly s'en servit adroitement, pour guérir en moi ce qu'elle jugea n'être qu'une fantaisie. Elle me présenta cet objet avec une espece de possibilité:

Digitized by Google

j'en fus dabord étonnée ; j'y réfléchis beaucoup;& après avoir passé la nuit dans une grande agitation, je trouvai à mon réveil le charme cessé, mon esprit tranquille, mon cœur dégagé, & je ne pensai plus à cette aventure que pour en rire avec mademoiselle de Silly qui m'en avoit si heureusement tirée. Je revis long-temps après ce personnage dépouillé de tout ce que l'illusion lui avoit autrefois prêté. A peine me fut-il reconnoissable; il ne me resta de l'impression qu'il m'avoit faite, qu'un goût singulier pour le luth & la guitarre.

Avant ce léger essai de mes sentimens, j'en avois inspiré d'assez vifs à un homme de beaucoup

Digitized by Google

d'eſprit, qu'une formalité de juſtice obligea d'entrer pluſieurs jours de ſuite dans mon couvent. Il m'entretint aſſez long-tems, & fut ſurpris de trouver une fille de treize à quatorze ans, avec des connoiſſances étrangeres à cet âge. Monſieur Brunel, c'eſt ainſi qu'il ſe nommoit, déſira de lier quelque commerce avec moi; & pour y parvenir, il engagea mademoiſelle de Silly, déja charmée de ſa converſation, à trouver bon qu'il vînt lui rendre viſite. Elle y conſentit volontiers; & comme nous étions inſéparables, il me voyoit en même-temps. Il ſe mit peu à peu ſur le pied de venir paſſer toutes les après-dinées à no-

Digitized by Google

tre parloir, & établit une espéce de galanterie qui se partageoit à peu près également entre mademoiselle de Silly & moi. Je voyois pourtant bien que la balance penchoit de mon côté; & dans les vers qu'il faisoit pour nous, ce qui s'adressoit à moi, étoit plus tendre & plus naturel: en voici dont je me souviens, qu'il m'adressa au commencement du siécle; c'est se souvenir d'assez loin.

Que de choses l'on vous dira, *&c.*

(*Voyez à la fin des Mém.*)

Je m'amusois infiniment de cette société. M. Brunel avoit un discernement exquis, & toutes les connoissances qui ornent l'esprit. Il lui manquoit seule-

Digitized by Google

ment ces graces qu'on n'acquiert que dans le commerce du grand monde, qui pourtant rendent plus propre à plaire que des avantages plus ſolides. Je n'avois aucun goût pour lui ; mais j'étois flattée de celui qu'il avoit pour moi. Les premieres & les dernieres conquêtes ſont celles dont on ſe ſçait le plus de gré. Quand on eſt bien jeune, c'eſt quelque choſe de plaire déja ; & c'eſt beaucoup de plaire encore, quand on ſe trouve ſur le retour. Cette affaire m'occupoit ſans me toucher. J'étois attentive à démêler ce que Monſieur Brunel penſoit pour moi. Mais s'il s'en expliquoit trop clairement ; s'il ſembloit prétendre quelque

quelque retour, je prenois du dégoût pour lui : car il est vrai que le cœur ne manque guères de se révolter contre toutes les demandes qu'il ne prévient pas de lui-même. Mais tout indifférent que m'étoit monsieur Brunel, je fus piquée d'apprendre qu'il avoit une ancienne maîtresse, avec laquelle il passoit une partie de sa vie. Cette découverte mit mon imagination assez en mouvement, pour produire les premiers vers qui soient sortis de ma tête. Ils étoient sur un ton ironique, sans regles & sans mesure, parce que je n'en sçavois pas faire. Il y répondit galamment par ceux-ci.

Si j'aime, ou si je n'aime pas, &c.

(*Voyez la fin des Mém.*)

Mon dépit se calma ; il ne produisit point de jalousie, ni rien de ce qui appartient à une passion ; aussi n'en avois-je pas pour l'homme dont il s'agit. La liaison qui étoit entre nous subsista jusqu'à la fin de sa vie, qui arriva peu de tems après que j'eus quitté la province. Elle me causa un regret qui dure encore, & ne cessera jamais.

Mademoiselle de Silly, cette amie dont j'étois inséparable, fut obligée de faire un voyage à Paris : son éloignement, quoiqu'il dût être fort court, me causa une douleur au-delà de ce que j'en avois jamais senti. J'eus recours à une occupation nouvelle, pour me tirer de l'espece d'anéantissement

Digitized by Google

où me jetta son absence. J'avois remarqué dans mes premieres études, l'inconvénient de ne pas sçavoir un peu de géométrie, & je conservois l'envie d'en prendre quelque teinture. Je m'y déterminai alors, par la nécessité d'occuper mon esprit d'idées qui le remplissent entiérement. Je me livrai donc à cette étude, dont je tirai une utile diversion. Le meilleur moyen de calmer les troubles de l'esprit, n'est pas de combattre l'objet qui les cause; mais de lui en présenter d'autres qui le détournent & l'éloignent insensiblement de celui-la. Je profitai long-temps après de cette remarque, dans une occasion d'un autre genre.

Digitized by Google

Le couvent de S. Louis étoit presque ruiné, quand madame de Grieu en fut abbesse ; une espece de famine qui désola la France quelques années après, acheva de réduire cette maison à la derniere misere. Les religieuses mal nourries examinerent avec chagrin les dépenses qu'elles crurent faites en partie à leurs dépens. L'abbesse & sa sœur avoient des pensions de leur famille; mais on se persuada qu'elles ne suffisoient pas à l'entretien de ses niéces, & encore moins à tout ce qu'on faisoit pour moi. Je devins l'objet des murmures ; ils engendrerent les cabales, qui allerent jusqu'à inspirer à l'archevêque de Rouen, monsieur Colbert,

Digitized by Google

la volonté de détruire la maison, ou du moins d'obliger l'abesse à la quitter. Il vint faire sa visite, écouta les plaintes, & conclut qu'il falloit que Madame de Grieu se demît d son abbaye, ou se défît de moi & de ses niéces. Je ne trouvai moyen de soutenir l'attente de cet arrêt qui me réduisoit à la derniere extrémité, qu'en arrêtant l'agitation de mon esprit par une forte application sur des matieres abstraites. Je crois qu'il seroit facile d'employer ce moyen, & de le tourner en habitude, si l'on s'y accoutumoit de bonne heure; & qu'on s'épargneroit en partie, par cette voie, les inutiles tourmens de l'inquiétude.

Digitized by Google

J'appris, après la visite de l'archevêque, sa décision. L'abbesse & sa sœur étoient au désespoir. Leur douleur m'empêchoit de sentir la mienne. Enfin ayant examiné entre elles & moi, & avec mademoiselle de Silly, revenue depuis long-temps à saint Louis les partis qu'on pouvoit prendre, l'abbesse s'arrêta à celui d'offrir de se démettre de l'administration du temporel de sa maison, après avoir rendu ses comptes, pour prouver la rectitude de sa conduite; s'engageant de vivre avec sa sœur, ses niéces & moi, sur les pensions qu'elle tiroit de sa famille, sans rien prendre de son bénéfice. C'étoit le meilleur expédient pour me con-

Digitized by Google

ferver auprès d'elle, sans soupçon d'être à charge au couvent. Mais pour en venir là, il fallut bien des négociations. L'archevêque avoit nommé un supérieur, c'étoit l'abbé de Gouey; il écrivoit sans cesse à l'abbesse; il falloit lui répondre, & écrire bien d'autre lettres qui l'embarassoient extrêmement. Elle me remit ce soin; je crois que l'envie de réussir m'apprit à écrire avec une sorte de dextérité nécessaire pour traiter des affaires de cette nature; ces lettres furent approuvées de quelques amis qui la conseilloient; elle obtint ce qu'elle souhaitoit; je restai auprès d'elle, & on cessa de la tourmenter.

Quelques années se passerent de

Digitized by Google

la forte assez tranquillement. J'eus enfin le chagrin de me voir séparée de mademoiselle de Silly, qui retourna chez son pere, dans un château en basse Normandie. Cela me causa une grande affliction, & mit beaucoup de vuide dans ma vie. Ma passion pour l'étude s'étoit rallentie, depuis que je m'étois apperçue que la vérité qu'on cherche s'évanouit au moment qu'on croit s'en saisir. J'aimois toujours la lecture comme une occupation utile & agréable ; mais je ne lui donnois plus les avantages qu'elle n'a pas ; & toute passion s'éteint, dès qu'on en voit l'objet tel qu'il est.

J'eus la petite verole pe...

le départ de mademoiselle de Silly. Je fus aussi mal qu'on peut l'être sans mourir. Je ne me mis en peine ni de ma vie, ni de ma figure peu digne de considération. Je ne sentis que le mal. Il ne m'ôta pas l'attention de me faire transporter, pour n'exposer personne. J'avois *déja* compris, qu'en morale comme en géométrie, le tout est plus grand que sa partie. Je me préparai volontiers à la mort. Cependant lorsque je fus guérie, j'eus la foiblesse de n'oser regarder mon visage, quelque peu de cas que j'en fisse; & ce ne fut qu'au bout de trois ou quatre mois, que je le rencontrai avec surprise, en ayant perdu toute idée. Les femmes qui

Digitized by Google

comptent le moins sur leurs agrémens, & qui semblent n'y être point attachées, y tiennent pourtant beaucoup plus qu'elles ne pensent.

Je me prêtois plus volontiers à la société, depuis que j'étois moins passionnée pour la lecture. J'en formai une assez agréable avec mesdemoiselles d'Epinay, qui vinrent demeurer quelque tems à S. Louis, & qui m'engagerent, quand elles en furent sorties, à les aller voir chez une tante, qui les logea dans sa maison. Elles avoient un oncle faiseur de vers, tant bien que mal, qui m'en adressoit; j'y répondois de même. Monsieur de Rey, ami de ces demoiselles, prit une

Digitized by Google

grande affection pour moi. Je n'en fut touchée, que comme on l'est toujours de plaire ; mais ce que je connus de la générosité de ses sentimens, me le fit par la suite singuliérement estimer.

Mon abbesse tomba dangereusement malade, & cette maladie me donna lieu de faire de tristes réflexions sur mon état. Je n'avois rien, & elle ne pouvoit me rien laisser. Je ne me voyois d'autres ressources que de me faire religieuse, & j'en avois perdu le goût: encore falloit-il, pour l'être, accepter l'offre qui m'avoit été faite d'une dot par une dame à qui je n'avois pas envie d'être si obligée; car l'abbesse de saint Louis n'étoit

Digitized by Google

pas aſſez autoriſée dans ſa maiſon, pour m'y faire recevoir avec rien; & l'état de cette maiſon ne comportoit pas une pareille propoſition.

Un jour que j'étois toute occupée de ces penſées, & que j'en entretenois meſdemoiſelles d'Epinay, qui s'interreſſoient aſſez à moi pour mériter ma confiance, monſieur de Rey entra chez elles, & interrompit notre converſation. Il s'apperçut du trouble où j'étois; & lorſque je fus partie, il les preſſa de lui dire de quoi il s'agiſſoit. Elles lui confierent que c'étoit du deſſein de me faire religieuſe, par la néceſſité de ma fortune. Il fut extrêmement frappé de ce diſ-

Digitized by Google

tours, & vint me voir le lendemain. Il me dit qu'il avoit appris la résolution où j'étois; qu'il me conjuroit de ne me pas rendre malheureuse pour toute ma vie; & de me prêter plutôt à ce qu'il vouloit faire pour moi; qu'étant marié, il ne pouvoit m'offrir sa personne; mais qu'il m'assureroit tout ce qu'il me falloit pour vivre de la maniere qui me plairoit, en tel lieu que je voudrois choisir; que pour me prouver qu'il ne prétendoit tirer aucun avantage du bien qu'il vouloit & pouvoit me faire, il consentiroit, si j'exigeois cette condition, de ne me voir jamais. Je fus étonnée à cette proposition; & je ne vis rien de bien

Digitized by Google

net, que le refus que j'en devois faire. Il n'y avoit pas encore de juste mesure dans mes sentimens, & dans les idées que j'avois des choses. Peu s'en fallut que je ne me tinsse offensée de ce qui par la suite m'a paru très-digne d'estime & de reconnoissance, quoique je n'aie pas changé d'opinion sur le parti qu'il y avoit à prendre.

L'abbesse revint heureusement de sa maladie, & je me déterminai à ne songer à ce que je deviendrois, que lorsque je serois privée des ressources que je trouvois dans son amitié.

J'eus encore d'une autre part des offres généreuses, que j'envisageai avec le même dédain. M.

Digitized by Google

Brunel m'avoit amené comme un de ses amis l'abbé de Vertot, qui passoit à Rouen. C'étoit un homme d'une imagination excessivement vive. Je ne sçais sous quel aspect il me vit ; mais d'abord il se transporta d'une violente amitié pour moi. Il entretenoit de mon mérite les libraires chez qui il alloit acheter des livres. Comme je ne me défiois point de l'interêt que je lui voyois prendre à ce qui me regardoit, je lui parlai avec assez de confiance de ma situation & du défaut de ressource où je me trouvois pour l'avenir. Cela lui fit faire le projet de placer sur ma tête & sur la sienne une somme d'argent qu'il vouloit mettre à fonds perdu.

Digitized by Google

Il en parla à des gens de mes amis, qui me conseillerent d'accepter. Je ne le voulus pas. Je m'étois résolue de bonne heure à l'indigence, & j'y trouvois moins d'inconvenient qu'à me charger de quelque obligation suspecte. Je reconnus ensuite tous les caracteres d'une passion dans les sentimens de cet abbé, & surtout à l'opinion si parfaite qu'il avoit de moi. Je lui disois quelquefois, lorsqu'il me dépeignoit à moi-même avec tous les traits de sa brillante imagination : » Vous me » verrez quelque jour telle que » je suis, & vous en serez bien » étonné. « Ses empressemens, quoique retenus par les bienséances

Digitized by Google

tes convenables à fon état & à fon âge, & par le refpect qu'infpire le vrai défir de plaire, étoient trop marqués pour ne me pas bleffer. Auffi ne parvint-il qu'à me donner un éloignement pour lui, que je n'aurois jamais fenti, s'il n'avoit jamais eu aucun goût pour moi.

Un événement inopiné me rapprocha de mademoifelle de Silly, toujours néceffaire au bonheur de ma vie. Madame fa mere vint à Rouen pour un procès, & l'amena avec elle. Je fus charmée de la revoir, & plus encore de la propofition qu'elle me fit de me remmener à Silly, & d'y paffer quelque temps du confentement de

Digitized by Google

madame sa mere, qui m'en témoigna un grand désir. Mon abbesse & sa sœur, quoiqu'elles eussent une répugnance infinie à mon éloignement, y consentirent sans la moindre résistance, ravies de me procurer de la satisfaction aux dépens de toute la leur.

Je partis avec la plus grande joie du monde, dans la compagnie d'une amie que j'aimois toujours très-tendrement. Sa mere étoit froide, mais polie. Je m'accoutumai bientôt avec elle. J'arrivai dans un assez beau château, un peu triste & antique, aussi-bien que le maître du logis, dont le commerce étoit fort sec. Je gagnai pourtant ses bonnes graces

Digitized by Google

en assez peu de temps, & celles de madame sa femme, qui n'étoit guere plus accessible ; & ils me retinrent chez eux tant que j'y voulus bien rester.

Il ne venoit presque personne dans cette maison. Le vieux marquis de Silly n'aimoit pas la dépense, & la marquise très-dévote ne se soucioit guere de compagnie. Je n'y avois encore vu que quelques gentilshommes du voisinage, qui n'avoient point du tout attiré mon attention, lorsque le chevalier d'Herb.... y vint faire visite. On le fit jouer une partie d'ombre, après laquelle il s'en alla, promettant de revenir & de faire quelque séjour. Je m'apper-

çus que je désirois qu'il revînt; j'en cherchai la raison : je me dis que c'étoit un homme d'esprit & de bonne compagnie, qu'on devoit souhaiter dans un lieu si solitaire : & puis examinant sur quoi j'avois fondé l'opinion de son esprit, & recherchant curieusement ce que je lui avois oui dire, je ne trouvai que *gano, trois matadors*, & *sans prendre*. Quand il revint & parla davantage, cet esprit, que je lui avois supposé gratuitement, disparut : il ne lui resta qu'un son de voix agréable, qu'effectivement il avoit, & un peu plus l'air du monde qu'aux gens que je voyois ordinairement.

Il venoit souvent sans être in-

vité, & restoit long-temps sans qu'on fît effort pour le retenir. D'où nous jugeâmes, mademoiselle de Silly & moi, qu'une de nous deux lui avoit plu : mais il n'étoit pas aisé de discerner sur qui tomboit son choix. Je pariai pour elle, elle pour moi; & cela devint une affaire entre nous, de découvrir à qui appartenoit cette conquête. Elle étoit véritablement des plus minces; mais dans la solitude les objets se boursouflent, comme ce que l'on met dans la machine du vuide. Cette contestation ne formoit qu'une plaisanterie entre nous. Les remarques faites en conséquence, que nous nous rapportions exacte-

Digitized by Google

ment, devenoient une occupation par notre désœuvrement. Cependant, quand j'appris qu'il s'étoit déclaré, & que ce n'étoit pas pour moi, je sentis un dépit que je ne connoissois pas. Il fut suivi de mouvemens plus violens, qui me causerent l'espece d'épouvante où l'on est, lorsqu'on se sent tomber dans un abîme dont on ne voit pas le fond. C'étoit la jalousie, avec tous ses appanages; & c'est la seule atteinte que j'en aie jamais eue; quoique l'occasion ne m'en ait pas manqué, dans des circonstances bien plus propres à la faire ressentir. Ce qui mettoit le comble à mon désespoir, étoit le peu de valeur de mon objet. Revenue du

Digitized by Google

premier trouble, je fis des vers où je disois :

> *Je rougis de ma foiblesse ;*
> *Encor plus de mon amant.*

C'étoit une plainte à l'Amour, de m'avoir refusé son bandeau. Ce défaut d'illusion me fut pourtant bien favorable ; car, s'il n'empêcha pas la violence du mal, il en abrégea la durée. Il ne me resta de cette aventure ridicule, que le souvenir qu'on a d'une chose singuliere.

Je l'aurois supprimée, si j'écrivois un roman. Je sçais que l'héroïne ne doit avoir qu'un goût ; qu'il doit être pour quelqu'un de parfait, & ne jamais finir : mais le vrai est comme il peut, & n'a

Digitized by Google

de mérite que d'être ce qu'il est.
Ses irrégularités sont souvent plus agréables, que la perpétuelle symmétrie qu'on retrouve dans tous les ouvrages de l'art.

Après avoir passé cinq ou six mois à Silly, il fallut retourner à mon couvent. On me fit promettre de revenir l'année suivante. La marquise de Silly m'en pressa d'autant plus qu'elle comptoit que son fils y viendroit passer l'été. Elle souhaitoit de lui fournir quelque compagnie propre à lui faire supporter le séjour de la campagne. Il avoit été du nombre des prisonniers faits à la bataille d'Hochstet, & menés en Angleterre. L'air de ce pays-là lui ayant causé une

Digitized by Google

maladie de consomption, il avoit obtenu de revenir en France sur sa parole ; & les médecins de Paris lui conseilloient d'aller en Normandie prendre son air natal. M. de Silly avoit passé sa vie dans le grand monde, & sur un pied agréable. On m'avoit tant parlé de lui, que j'avois grande curiosité de le connoître.

Je fus reçue dans mon couvent avec une extrême joie. J'y vécus comme à mon ordinaire, avec mes amis, monsieur Brunel, mesdemoiselles d'Epinay, & monsieur de Rey qui me témoignoit toujours beaucoup d'attachement. Je découvris pourtant, sur de légers indices, quelque diminution de ses

Digitized by Google

ſentimens. J'allois ſouvent voir meſdemoiſelles d'Epinay, chez qui il étoit preſque toujours. Comme elles demeuroient fort près de mon couvent, je m'en retournois ordinairement à pied, & il ne manquoit pas de me donner la main pour me conduire juſques chez moi. Il y avoit une grande place à paſſer; & dans les commencemens de notre connoiſſance, il prenoit ſon chemin par les côtés de cette place : je vis alors qu'il la traverſoit par le milieu ; d'où je jugeai que ſon amour étoit au moins diminué de la différence de la diagonale, aux deux côtés du carré.

J'attendois avec impatience le temps de retourner à Silly, quoi-

Digitized by Google

que mon empressement pour cette ancienne amie fût un peu moins vif depuis les sentimens pénibles que j'avois éprouvés à son occasion. Enfin j'y allai quand la saison en fut venue. On attendoit le fils de la maison : tout y étoit déja rempli de lui. Il arriva ; chacun fut le recevoir. J'y allai comme les autres, mais un peu moins vîte ; & quand je les joignis, il montoit déja le dégré pour aller dans son appartement. Il se retourna en donnant quelqu'ordre. Je fus frappée de l'agrément de sa figure, & d'une certaine contenance noble qu'il avoit, tout-à-fait différente de ce que j'avois vu jusqu'alors. Il ne fit nul accueil à personne, & se

Digitized by Google

communiqua peu d'abord. Des livres qu'il avoit apportés faisoient sa compagnie. Il se tenoit dans sa chambre, ou s'alloit promener seul; & hors l'heure des repas, on ne le voyoit guere. Cependant, quoiqu'il se donnât peu la peine de parler, il parloit si bien & avec tant de graces, que son esprit paroissoit sans qu'il songeât à le montrer.

Ses charmes & ses dédains me piquerent vivement. Sa sœur, qui l'avoit vu plus sociable, n'étoit guere moins blessée que moi; c'étoit le sujet ordinaire de nos entretiens. Un jour que nous nous promenions dans un bois, où nous croïons être seules, nous laissâ-

Digitized by Google

mes échapper contre lui tous les traits de notre ressentiment. Il étoit assez près de nous, sans que nous l'eussions apperçu; & comme il vit que nous parlions de lui, il s'arrêta pour nous entendre. Nous nous étions assises; il se cacha derriere quelques arbres, & ne perdit rien de notre conversation. Elle étoit animée de passions diverses : il la trouva digne de son attention, & sentit que nous avions raison de nous plaindre d'un mépris que nous ne méritions pas. Il ne se montra point : mais quand nous fûmes de retour au château, il nous dit qu'il avoit entendu parler de lui; qu'on en avoit dit beaucoup de mal, & que ce n'étoit

Digitized by Google

pas en riant. On n'a pas envie de rire, lui dis je, quand on se plaint de vous. Cette réponse naïve lui plut. Je ne m'attendois pas, reprit-il en me regardant, de trouver dans la vallée d'Auge ce que j'y trouve. Ensuite il nous avoua le plaisir qu'il avoit eu d'entendre tout notre entretien, quoiqu'il n'y fût pas épargné. Depuis ce moment là, il nous crut dignes du sien, & ne nous quitta plus. Les promenades, les lectures, tout se faisoit en commun. Je passois donc les jours entiers avec quelqu'un qui me plaisoit infiniment, & à qui pourtant je ne songeois point à plaire. Il me parut impossible qu'un homme accoutumé à vivre

Digitized by Google

avec les plus aimables femmes, & à en être aimé, eût eu la moindre attention pour moi, dépourvue de beauté & des agrémens que donne l'usage du monde. Je fis des vers que je ne montrai pas, qui exprimoient bien cette disposition de mon esprit; car après avoir fait son portrait, je finissois par dire :

Hélas! je l'aimerois, si j'étois plus aimable.

Cependant je goûtois la joie de voir sans cesse quelqu'un dont la seule présence faisoit mon bonheur. J'en étois écoutée, même applaudie, & d'une façon si délicate, qu'elle flattoit la vanité, sans rien coûter à la modestie. Je n'ai

Digitized by Google

vu perſonne, depuis que j'ai vu le monde, poſſéder cet art au point que l'avoit monſieur de Silly. Il ſembloit, & il étoit ſi véritablement pénétré des choſes qui lui étoient agréables, qu'elles ne s'effaçoient jamais de ſon ſouvenir. Il en a ſouvent rappellées au mien, que je lui avois dites bien des années auparavant.

C'étoit tellement l'air de la maiſon de n'être occupé que de lui, que je pouvois ſuivre le penchant qui m'y portoit, ſans me diſtinguer. Il m'échappoit pourtant quelquefois des traits ſi marqués, qu'on ne pouvoit guere s'y méprendre. Entre autres, lui ayant donné une bourſe qu'on m'avoit

envoyée

envoyée de mon couvent, il jetta la sienne dans la main d'une femme de chambre de sa mere, qui n'étoit pas des moins empressées pour lui, soit que je voulusse avoir cette bourse, ou la lui ôter, je la saisis en l'air, avant qu'elle fût arrivée jusqu'à elle, en présence de la marquise de Silly, femme des plus graves & des plus sévéres. Le sentiment qui a gravé ces petits faits dans ma mémoire, m'en a conservé un souvenir distinct.

J'étois plus jeune par mon peu d'expérience, que par le nombre de mes années. Mais je n'avois encore rien aimé : car cette premiere fantaisie que j'avois eue à quatorze ou quinze ans, n'étoit

que l'effet des idées romanesques qui me faisoient désirer d'avoir une passion, pour devenir, à ce qu'il me sembloit, un personnage plus important. L'accès de jalousie que j'éprouvai ensuite, n'étoit que la confusion d'un orgueil humilié de tout point. Cela ne ressembloit en rien aux sentimens qui s'étoient alors emparés de moi. Je ne sçais comment je ne songeai pas à y résister. Il me sembla qu'ils étoient sans danger, parce qu'ils seroient sans retour; & je crus n'avoir rien à faire qu'à les bien cacher.

La crainte de s'embarquer avec moi, ou de me mettre en occasion de m'expliquer avec lui, rendoit

Digitized by Google

monsieur de Silly attentif à ne me pas trouver seule. Je voulois bien déterminément ne lui rien dire; cependant je souhaitois avec passion cette rencontre qu'il évitoit avec tant de soin. Lorsque j'eus pénétré le motif de sa circonspection, je désirai plus fortement encore d'avoir quelque entretien particulier avec lui, qui le rassurât & lui fît connoître combien j'étois éloignée d'oublier ce que je me devois à moi-même. J'eus enfin cette satisfaction un jour que nous allions faire notre promenade ordinaire. Mademoiselle de Silly étant incommodée, s'en dispensa. La mere, qui ne songeoit qu'à l'amusement de son fils, me dit d'al-

ler avec lui. Il n'y eut pas moyen de reculer. Nous allâmes assez loin dans une grande prairie. Il marchoit sans rien dire, beaucoup plus embarrassé que moi. Ce petit triomphe me donna le courage de parler. Ce fut d'abord sur la beauté des champs ; mais n'étant pas encore assez loin des propos que je voulois éviter, de la terre je montai au ciel, & je me jettai tout au travers du systême du monde. Je tins ferme dans cette haute région, jusqu'à ce que, de retour au château, nous eûmes rejoint la compagnie. Monsieur de Silly, délivré d'inquiétude, s'étoit prêté de bonne grace à la conversation dont la matiere, quoique grave,

Digitized by Google

avoit été traitée légérement. J'en retirai cet avantage, qu'il vit que je sçavois & me taire & parler. De plus, je goûtai cette joie délicieuse, inconnue à ceux qui ne sçavent pas résister aux mouvemens de leur cœur.

Depuis cela, monsieur de Silly ne m'évita plus. Je ne le fuyois pas, & nous nous rencontrions souvent. Il paroissoit charmé de s'entretenir avec moi, & me faisoit sentir l'estime la plus flatteuse. Il y joignoit un tendre intérêt à tout ce qui me regardoit. J'en trouvois la preuve dans de petits avis qu'il me donnoit volontiers. Le succès en étoit infaillible. Enfin je trouvois en lui tout ce que

Digitized by Google

je pouvois désirer, hors l'amour qu'il me sembloit que je ne désirois pas. Il m'étoit commode d'aimer sans crainte & sans combat, à l'abri de toute foiblesse, & sans autre soin que celui de dissimuler mes sentimens: mais c'est, comme je l'ai déja dit, ce que je faisois mal; & je ne puis douter qu'un homme aussi délié, & autant dans le train de la galanterie que l'étoit le marquis de Silly, ne connût parfaitement, & peut-être mieux que moi-même, ce que je pensois pour lui. Il est vrai qu'il ne m'a jamais laissé voir qu'il s'en fût apperçu, pas même lorsque, par la suite, nous avons vécu avec une intime confiance. J'ai seulement

Digitized by Google

fçu de sa sœur longtems après ; qu'il avoit été tenté de s'attacher à moi; mais, que, prévoyant bien que cet attachement ne seroit pas éternel, il avoit été retenu par l'estime que je lui avois inspirée, & par la pitié du triste sort qu'il me prépareroit. Aussi me disoit-il quelquefois avec exclamation : Ah ! que je haïrois quelqu'un qui seroit assez misérable pour vous tromper !

Mademoiselle D..., qui avoit demeuré dans le couvent de saint Louis avec mademoiselle de Silly & moi, étoit alors dans une terre à une demi-lieue de notre château. Elle fut invitée à nous venir voir. Elle y vint. Le long séjour qu'elle

Digitized by Google

lemagne, & en Angleterre, donna matiere au marquis de Silly, qui en revenoit, de l'entrétenir. Il parut se plaire à sa conversation. On la retint, & elle fut quelques jours avec nous. Les agrémens de monsieur de Silly firent sur elle très-rapidement tout l'effet qu'ils étoient capables de faire. Il n'étoit pas exempt de la coquetterie ordinaire aux gens agréables; & quoique cette personne fût laide, & n'eût que médiocrement d'esprit, il s'amusa de sa conquête, & ne négligea pas les moyens de se l'assurer. Moins circonspect à son égard qu'au mien, il mettoit en œuvre avec elle les rubriques com-

munes de la galanterie. Je vis cela si tranquillement, que j'ai peine encore à comprendre comment, ayant ressenti les horreurs de la jalousie pour quelqu'un que je prisois si peu, je pus alors en être exempte; si ce n'est que cette passion tienne plus à la vanité qu'à l'amour; & que, ne pouvant m'imaginer que j'eusse été pesée dans la balance qu'emportoit mademoiselle D.., ma gloire ne s'y trou- point interessée. Cette affaire me parut si peu sérieuse, que la demoiselle étant retournée chez elle, & ayant résisté aux invitations qu'on lui avoit faite de revenir, j'allai la chercher, & la ramenai avec moi; charmée d'effacer, par

cette démarche, les indices que tant d'autres, moins mesurées, avoicnt pu donner de mes sentimens. D'ailleurs j'étois ravie de voir le charme qui m'avoit séduite, produire le même effet de toutes parts. L'excuse de ne l'avoir pas évité, étoit, qu'il fût inévitable. Il y a si peu d'uniformité dans les effets des passions, qu'en même temps que je faisois ce personnage indifférent, j'étois blessée de la moindre attention que monsieur de Silly donnoit à qui que ce fût. Je fus outrée de quelque chose de plus sérieux, qui touchoit précisément à ce que je m'étois réservé, je veux dire; son estime & confiance.

Il reçut beaucoup de lettres & de paquets, ſur quoi il eut de grandes conférences avec ſa mere & ſa ſœur. Je vis qu'il étoit queſtion de quelque affaire importante pour lui, qu'il ne me diſoit pas : cela me fit l'effet d'un outrage ; je ne lui parlois plus ; à-peine répondois-je à ce qu'il me diſoit. Il remarqua mon mécontentement, ſans en pénétrer la cauſe ; & comme il avoit véritablement de l'amitié pour moi, il voulut s'en éclaircir, & m'appaiſer. Il m'arrêta donc un jour, comme j'allois entrer dans l'appartement de la marquiſe de Silly ; je traverſois fort vîte une ſalle dans laquelle il ſe promenoit en rêvant ;

Digitized by Google

voir: mais lui s'avançant à ma rencontre, me retint, me fit asseoir, & s'assit auprès de moi, me disant qu'il vouloit me parler. Il me parla avec tant de grace, tant de sentiment, répara si bien le défaut de confiance qui m'avoit offensée, parut si touché de ma peine, si flatté de sa cause, que jamais je ne fus plus contente de lui, & plus consolée du pouvoir qu'il avoit pris sur moi. Il étoit tel en effet, qu'il sembloit que son ame régît la mienne; il n'étoit affecté d'aucun sentiment, qu'il ne s'en trouvât en moi un tout pareil. Sa gaieté, sa tristesse, sa tranquillité, son inquiétude, toutes ses diffé-

rentes dispositions devenoient les miennes, non par aucun soin que j'eusse de m'y conformer, mais par un ressort secret qui les rendoit semblables.

Cette affaire, dont le mystere m'avoit causé tant de trouble, obligea le marquis de Silly d'aller à la cour plutôt qu'il n'auroit fait, & peut-être plutôt qu'il ne souhaitoit; car quoiqu'il eût là une maîtresse, & tout ce qui convient à un homme du bel air, il ne s'ennuyoit pas chez lui. Il y voyoit ce qu'on ne voit pas dans le monde, des sentimens sans art, dont la vérité lui étoit d'autant mieux connue, qu'on s'efforçoit de les lui cacher. Il y goûtoit aussi des

Digitized by Google

entretiens solides, qui offroient à son esprit de nouvelles connoissances, & lui donnoient lieu de sentir sa facilité à les saisir, de quelque espece qu'elles fussent. Ses idées étoient vives & nettes : ses expressions nobles & simples; faites les unes pour les autres; donnoient une espéce d'harmonie à ses discours : on n'y voyoit point de tours recherchés, rien d'affecté. Il avoit trop d'esprit, pour songer à le faire paroître. Un goût dominant pour la guerre attachoit ses vues à tout ce qui s'y rapportoit : je crois, s'il m'est permis de juger sur cette matiere, qu'il étoit doué des talens les plus propres pour s'y distinguer, &

Digitized by Google

qu'il n'avoit pas moins la capacité que l'air du commandement. L'ambition étoit le grand reſſort des mouvemens de ſon ame, & peut-être en avoit-elle altéré les vertus. Elle a cauſé ſes torts, & fait ſon malheur. Il eſt vrai qu'elle ſembloit moins en lui un déſir de s'élever, qu'un ſoin de ſe mettre à ſa place.

Son départ, quoiqu'il ne dût pas être ſans retour, me cauſa une vive douleur, dont je ſauvai aſſez bien les apparences. Mademoiſelle de Silly fondoit en larmes quand il nous dit adieu; je dérobai les miennes à ſes regards plus curieux qu'attendris: mais lorſqu'il eut diſparu, je crus avoir

tumés à le voir, ne regardoient plus rien. Je ne daignois parler, puisqu'il ne m'entendoit pas ; il me semble même que je ne pensois plus. Son image fixe remplissoit uniquement mon esprit. Je sentois cependant que chaque instant l'éloignoit de moi, & ma peine prenoit le même accroissement que la distance qui nous séparoit.

Quelques jours avant le départ de monsieur de Silly, j'avois reçu cette lettre de l'abbé de Ver.... qui s'étoit fait inviter à le venir voir, quoiqu'il ne fût connu dans cette maison, que par la réputation de ses ouvrages.

Lettre

Digitized by Google

Lettre de monſieur l'abbé de Ver...
à mademoiſelle de L....

J'ATTENDOIS, mademoiſelle, «
le retour de monſieur Brunel, «
pour répondre à la lettre que «
vous m'avez fait l'honneur de «
m'écrire, & aux offres obligean- «
tes que j'y ai trouvées, & dans «
celle de monſieur le marquis de «
Silly. Mais apparemment que «
l'enchantement dure encore; «
& je n'eſpere ſon retour qu'au «
commencement de la ſemaine «
prochaine. S'il a autant d'em- «
preſſement que moi d'arriver au «
château de Silly, ce ſera pour «
la fin de la ſemaine; & j'ache- «
terois d'un plus long voyage, «

» l'honneur de vous voir, de ren-
» dre mes devoirs à mademoiselle
» de Silly, & l'espérance de par-
» venir à l'amitié de monsieur son
» frere. Je serai trop payé de ma
» course, si je puis jouir à mon
» aise de sa conversation. Nous
» autres pauvres chroniqueurs,
» serions bien heureux d'attrapper
» quelque chose de la délicatesse
» de ses pensées, du tour fin &
» noble de ses expressions, & dé-
» crire comme il parle; cela soit
» dit entre nous: mais je vous
» avoue à cœur ouvert, que je
» n'ai vu encore personne s'expli-
» quer avec tant d'esprit & de
» dignité. Un si beau naturel est
» la mortification de l'étude &

Digitized by Google

d'une pénible réflexion. Jouis- «
sez bien long-tems d'une si «
douce situation. Les graces «
dont on dit que toute la per- «
sonne de mademoiselle de Silly «
est environnée, acheveront l'en- «
chantement sans que je m'en «
mêle ; & je ne sçais s'il ne fau- «
dra point les plus fortes conju- «
rations pour vous arracher d'un «
lieu si charmant. L'espérance «
d'être spectateur de votre féli- «
cité, me fera passer par-dessus «
certaine pudeur de philosophie, «
& l'honnête honte d'arriver dans «
une maison où je ne suis point, «
connu. Votre mérite, celui de «
mon compagnon de voyage, «
me serviront de passeport : & «

» il y en a un trop éclatant dans » l'un & dans l'autre, pour qu'un » passe-volant n'échappe pas à » votre suite. J'ai eu l'honneur de » voir deux fois mademoiselle de » Grieu. Elle m'a dit qu'elle re- » grettoit à tout moment votre » absence. Je l'ai crue sans peine; » & je me suis apperçu qu'elle ne » souffroit ma conversation, que » par le plaisir qu'elle avoit de me » nommer votre nom, & de le » faire rentrer dans tout ce qui » faisoit le sujet de notre entre- » tien. J'ai l'honneur d'être avec » bien du respect, mademoiselle, » votre, &c. «

Une lettre si conforme à mes

Digitized by Google

dées, me fit plaisir. Mais l'arrivée de l'abbé avec monsieur Brunel, après le départ du marquis de Silly, ne me fut que désagréable, me parut déplacée, & n'être qu'une équipée dont je craignis qu'on ne pénétrât le motif. Ils furent une huitaine de jours à Silly. Le marquis n'y revint que long-temps après qu'ils en furent partis. Je ne sçais pourquoi la joie que je dus avoir de son retour & les circonstances qui l'accompagnerent, se sont échappées de mon souvenir, si fidéle à conserver tant d'autres minuties moins propres à se retrouver. Je n'ai même que des idées confuses de ce qui se passa depuis ce retour.

Digitized by Google

Je me fouviens feulement qu'il étoit plus fombre & plus rêveur qu'auparavant. Il avoit des momens d'agitation & de trouble, qui fembloient défigner que de nouveaux fentimens s'étoient emparés de fon cœur. J'eus quelque penfée d'y avoir part; mais l'éclairciffement fut à ma confufion. Je l'amenai à m'avouer qu'il aimoit, & je vis que ce n'étoit pas moi. Mais il ne vit pas la douleur que j'en reffentis. Sa fœur étoit dans fon entiere confidence; il paffoit les jours avec elle, & je ne les voyois prefque plus.

Le féjour da Silly, où j'avois pris un nouvel être; j'appelle ainfi les changemens que font en nous de

Digitized by Google

nouveaux ſentimens ; ce ſéjour, dis-je, me devint pénible. J'y avois paſſé une partie de l'année dans une eſpece d'enchantement. Le charme plus développé me jetta dans une profonde triſteſſe. Je crus qu'en changeant de lieu, je mettrois quelque variété dans mes idées, & plus de calme dans mon ame. L'hyver approchoit ; mademoiſelle de G... notre voiſine retournoit à Rouen; je partis avec elle. Apparemment ce depart, que je regardois comme un ſoulagement, ne me cauſa pas une douleur égale à celle que j'eus auparavant, lorſque je vis partir monſieur de Silly ; car je n'en ai pas conſervé le même ſouvenir.

Digitized by Google

Il eſt vrai qu'on eſt ordinairement moins fâché quand on part, que quand on voit partir.

Peu de temps après que je fus de retour à mon couvent, je reçus une lettre de monſieur de Silly. La joie, l'étonnement de voir de ſon écriture, de recevoir une marque de ſon attention, me fit une telle impreſſion, que la forme, le deſſus de cette lettre eſt reſté ſi nettement dans mon imagination, que la recherchant à l'occaſion de ce que j'écris (car je l'ai toujours gardée, comme preſque toutes celles que j'ai eues de lui), je l'ai diſtinguée d'abord entre mille autres. Je ſuis tentée de la mettre ici, pour admirer

Digitized by Google

comment je pus être si touchée d'une chose si peu touchante.

LETTRE.

J'AI voulu vous laisser le « tems de faire toutes les com- « missions dont vous vous étiez « chargée, avant que de vous « donner les miennes. La princi- « pale & celle que je souhaite qui « fasse une partie de votre atten- « tion, c'est de revenir bientôt, « sans préjudice toutefois des « plaisirs, des amusemens, ou des « affaires qui pourront vous oc- « cuper au lieu où vous êtes. Au « reste, je vous fais mon compli- « ment de toutes vos dernieres « conquêtes. Votre modestie, sans « doute, vous avoit empêchée de «

Digitized by Google

» nous les mander ; mais nous en
» sommes instruits. Adieu, made-
» moiselle. Si l'inquiétude que
» nous avions pour vous, avoit pu
» vous sauver de la fatigue, vous
» seriez arrivée à Rouen saine &
» gaillarde. « Ce 29.

Je voudrois avoir la réponse que je fis à cette lettre : elle ne disoit pas plus ; mais il me semble qu'elle contenoit davantage, & qu'il y avoit, comme entre les lignes, ce qui n'étoit exprimé par aucun mot. Il m'écrivit encore pour quelques commissions qu'il me donnoit. J'étois charmée d'avoir ces petites relations avec lui, jusqu'à ce que je pusse le retrou-

Digitized by Google

ver lui-même. Je me flattois que ce seroit l'été suivant ; il devoit être chez lui, & j'avois promis d'y retourner.

En attendant, je m'amusai à composer des contes & des romans pour donner quelque essor aux sentimens dont mon ame étoit remplie. J'y plaçois différens portraits du même original, que je peignois tantôt de face, & tantôt de profil. Je peignois aussi les personnes liées à mes aventures, & moi-même, en ce qui concerne mon caractere & mes sentimens. Ces vains écrits me tenoient lieu de confidens, dont l'usage m'a toujours paru humiliant & dangereux. Ceux-ci ont gardé mon secret :

Digitized by Google

car ils n'ont jamais vu le jour; aussi n'en étoient-ils pas dignes. La fable étoit mal composée. Le stile & les sentimens auroient peut-être mérité d'être employés sur un meilleur fonds.

Ce qui ne s'est pas joint à l'idée dont j'étois si uniquement occupée, n'a laissé aucune trace dans ma mémoire. Je ne sçais rien de ce que je fis jusqu'à l'été suivant, tems auquel je comptois de retourner à Silly. Mais les choses changerent de face. Le vieux marquis, que j'avois laissé déja assez mal, mourut. Les discussions d'affaires, les altercations domestiques qui ne veulent point de témoins étrangers, empêcherent

Digitized by Google

qu'on me proposât de revenir. J'en fus outrée ; & pour me dépiquer, je liai une partie avec mademoiselle de la Ferté, niéce d'un président au parlement de Rouen, pour aller avec elle chez son pere, dans une terre qu'il avoit à trois ou quatre lieues de Silly. Je crus qu'étant là, le marquis & sa mere ne pourroient se dispenser de m'inviter à venir chez eux. Je ne leur mandai rien de mon voyage.

Il se fit le plus agréablement du monde, en partie sur la riviere dans un batteau, où nous étions suivis d'un autre rempli de musiciens qui jouoient de divers instrumens. Monsieur de la Ferté, quoique vieux, étoit gai & de bonne com-

Digitized by Google

pagnie ; c'étoit un homme d'esprit qui sçavoit beaucoup de choses, de celles qu'on est bien aise d'entendre. Un de ses freres, abbé, de fort bonne société ; sa fille jeune, jolie, aimable ; son fils laid & presque imbécille, composoient toute notre troupe.

La riviere se détournant de notre route, nous montâmes dans des carrosses qui nous avoient suivis, & nous fûmes coucher chez une ancienne amie que j'avois, dont la maison se trouvoit sur notre chemin. Le lendemain nous arrivâmes à Rœux, c'étoit la maison de monsieur de la Ferté, ancien château d'une forme bizarre : il représentoit une R Gothique,

Digitized by Google

ainsi que beaucoup d'autres châteaux en Normandie, la premiere lettre du nom qu'ils portent. Les entours en étoient charmans. Des eaux jaillissantes y faisoient entendre jour & nuit ce doux murmure propre à calmer les agitations d'un esprit irrité. La nature y montroit en racourci, ce qu'elle à de plus beau & de plus varié: une prairie coupée par divers ruisseaux, bordée par des coteaux chargés de bois, qui s'entr'ouvroient, comme pour laisser voir la mer dans l'éloignement. Je n'ai point vu, même en peinture, d'aussi beau païsage que celui qui s'offroit aux yeux de toutes parts dans cette maison.

Quelques triftes que fuffent les difpofitions dans lefquelles j'y étois venue, je pris plaifir à y être. Je fus fenfible auffi à celui qu'on me témoignoit de m'y avoir, & furtout à l'eftime finguliere que me marquoit le maître de la maifon, & aux foins qu'il prenoit de m'en rendre le féjour agréable. Nous y avions bonne compagnie, & il ne nous manquoit aucun des amufemens dont on peut jouir à la campagne. Cependant n'ayant pas perdu de vue l'objet qui m'y avoit fait aller, j'écrivis au marquis de Silly, fur je ne fçais quel prétexte ; & il vit, par la date de ma lettre, que j'étois dans fon voifinage. Il m'en marqua fon étonnement,

Digitized by Google

nement dans sa réponse, & tint ferme à ne me rien proposer. J'avois tant d'envie de le voir, que cela ne me rebuta point. Je recrivis, & proposai de la part de monsieur & de mademoiselle de la Ferté, une visite qu'ils désiroient faire à madame sa mere & à lui. Il me manda que, dans tout autre tems, il auroit été charmé de les recevoir; mais qu'il étoit accablé d'affaires qui lui rendroient cette visite fort à charge. L'excuse fut reçue d'aussi bonne grace, que la proposition avoit été faite à mon instigation; car il n'y avoit sorte de complaisance qu'on n'eût pour moi dans cette maison. Cependant la marquise de Silly me man-

Digitized by Google

da que, si je voulois venir seule; on seroit fort aise de me voir; que la chaise de poste de son fils me prendroit en un lieu où le carrosse de Caën, qui passoit au bout de l'avenue de Roeux, me méneroit. Je mandai aussi-tôt le jour de mon départ, afin de trouver la voiture qu'on me promettoit dans le lieu désigné. L'empressement que j'avois de faire ce voyage, me fit prendre le temps si court, que je ne pouvois plus avoir de réponse avant que de partir. Ce jour arrivé, je me levai de grand matin, quoique je ne pusse me mettre en chemin que l'après-dînée. Je pressois toutes les actions de la journée; mais le carrosse de Caën n'en

Digitized by Google

arriva pas plutôt. J'allai l'attendre au bout de l'avenue, avec mademoiselle de la Ferté. Je ne pouvois comprendre pourquoi il ne paroissoit pas. Enfin il parut, & sans doute à son heure accoutumée; & donna autant de regret à ma compagnie, que j'eus de joie de le voir. Je m'y embarquai, dans une entiere confiance qu'à une lieue de-là je trouverois la chaise qui devoit me mener à Silly. J'avois fait environ un quart de cette lieue, lorsque les gens du carrosse, discourant de chose & d'autre; dirent qu'ils avoient rencontré le marquis de Silly courant la poste, qui alloit à Versailles. Si le ciel étoit tombé sur ma tête, je n'aurois

Digitized by Google

pas été plus atterrée, que je le fus par cette nouvelle. Je me voyois en chemin pour aller chercher quelqu'un que je ne trouverois pas, qui ne s'étoit pas mis en peine de m'en avertir, ni de ce que je deviendrois; car sa chaise, sur laquelle j'avois compté, étoit la seule voiture qu'on me pût fournir pour achever le trajet presque impraticable que j'avois à faire. Je me flattai cependant, jusqu'à ce que je fusse au lieu marqué, qu'on auroit suppléé par quelque moïen au défaut de cette voiture. Mais lorsqu'arrivée en cet endroit appellé le Mérisier, je n'y trouvai ni bêtes, ni gens, ni nouvelles de rien, je tombai dans une espece

Digitized by Google

de déſeſpoir. J'étois dans un coche que je ne pouvois faire arrêter que pour deſcendre & reſter dans le grand chemin ; où il me falloit ſuivre la route qui ne me conduiſoit pas à Silly. Pendant que je délibérois, il alloit toujours ; & alla ſi bien, que j'arrivai à S. Pierre-ſur-Dive, où ledit coche devoit coucher ; & il fallut que j'en fiſſe autant. Me voilà donc dans une vraie taverne, cela étoit au deſſous du cabaret, n'ayant pour tout avec moi qu'un laquais qu'on m'avoit prêté ; je n'avois point de gens qui m'appartinſſent. L'horreur de ce gîte, l'inquiétude de me voir ſi mal accompagnée, me jetterent dans un trouble où tant d'autres

incidens de ma vie plus considérables ne m'ont jamais mis, parce qu'ils se sont trouvés moins disproportionnés à mes forces présentes. Quoiqu'alors je ne fusse pas enfant, je n'étois encore faite à rien : l'éducation du couvent est tardive en fait de courage.

Dès que je fus un peu revenue à moi, je m'informai à quelle distance j'étois du château de Silly ; on me dit que je l'avois passé seulement d'une lieue ; mais qu'il n'y avoit aucune sorte de voiture qui pût m'y mener d'où j'étois ; & qu'à moins que je ne prisse un cheval pour me conduire, il falloit aller à Caën qui étoit encore quatre lieues par de-là. Si l'on

Digitized by Google

m'avoit proposé de monter un dromadaire, je n'aurois pas été plus épouvantée. Cependant il fallut me résoudre à prendre ce parti, & en attendant me coucher dans le plus mausfade lit que j'eusse jamais envisagé : il étoit adossé à une mince cloison, qui séparoit cette chambre d'une autre où j'avois vu entrer quelques soldats & des chartiers. La nécessité d'entendre leur propos n'étoit pas ce qui m'effrayoit le moins. Je fus bien rassurée & fort surprise, quand j'entendis qu'ils disputoient de la rondeur de la terre & des antipodes. Quoique je ne pusse dormir dans ce repaire d'insectes, je restai du moins assez calme

Digitized by Google

jusqu'à la pointe du jour, que je songeai à exécuter mon entreprise. On m'amena un cheval, on me posa dessus, plutôt comme un paquet que comme une créature vivante; le laquais qui m'avoit suivi, le prit par la bride, le mena comme il put. Un guide que j'avois, nous égara; nous fûmes obligés de laisser le cheval au bord d'un ruisseau que je traversai sur une planche. Il fallut faire le reste du chemin à pied, sans sçavoir où nous étions, par une pluie abondante, & dans les boues renommées du pays d'Auge. J'arrivai enfin au château de Silly, imbibée de fange jusques par dessus la tête, & tellement défigurée que

Digitized by Google

j'eus quelque satisfaction de ne pas courir risque d'être rencontrée par monsieur de Silly ; tant est grande pour toute femme la crainte de faire une impression désagréable.

On me fit beaucoup d'excuses de ne m'avoir pas averti du contretemps ; alléguant la précipitation du départ de monsieur de Silly, qui ne lui avoit pas laissé le loisir de respirer. Il fallut prendre pour bon ce qui ne l'étoit gueres : & après quelque peu de séjour, je m'en retournai à Roeux, je ne sais plus comment ; & de-là avec ma compagnie à Rouen, où je retrouvai mes amis & mes sociétés ordinaires, à la réserve de monsieur de

Rey dont j'appris la mort ſubite étant à Roeux. Quoique je ne l'euſſe point aimé, & qu'il ne m'aimât plus, j'en fus ſenſiblement touchée.

Je paſſai le reſte de l'année aſſez tranquillement dans mon couvent, recevant de tems en tems des lettres du marquis de Silly, toujours pour des choſes qui l'intereſſoient, & rien qui me regardât. J'en étois fort mécontente; mais ce qui irrite les paſſions ne les éteint pas. Peu de tems après mon retour, meſdemoiſelles de Neuville ſe mirent en penſion à ſaint Louis. L'aînée étoit extrémement jolie & aſſez aimable. Je fis quelque liaiſon avec elle. Les femmes

Digitized by Google

n'ont rien de plus pressé que de dire leur secret : bientôt elle me conta que le fils du vieux comte de Novion l'avoit voulu épouser ; que le pere, après s'y être opposé, étoit devenu amoureux d'elle, & vouloit lui-même faire le mariage qu'il avoit interdit à son fils. Elle me protesta que, si elle faisoit cette fortune, je trouverois un asyle assuré dans sa maison, en cas que j'en eusse besoin. Elle me montra les lettres que le comte lui écrivoit, me dit ses plans pour exécuter ce projet à l'insçu d'une famille qui ne pouvoit manquer d'y apporter toute sorte d'opposition. Ce comte avoit 70 ans ; elle 18, aucun bien, & peu de relief. Ses

Digitized by Google

espérances me paroissoient chimériques : cependant elle réussit, au grand mépris de la prudence, par des démarches fort hazardées.

Je vivois ainsi occupée de différentes choses, sans prévoir l'horrible malheur qui alloit fondre sur moi. Mon abbesse tomba si dangereusement malade, que je vis que je l'allois perdre. Jamais affliction ne fut plus grande & plus juste. Je lui devois tout, & je demeurois sans aucune ressource. Son état de religieuse ne lui laissoit nul moien de rien faire pour moi. Je ne pensai qu'à elle, pendant sa maladie, qui ne dura que quinze jours. Mais quand elle ne fut plus, je vis l'abîme dans lequel j'étois tom-

Digitized by Google

bée. Ses religieuſes la regretterent morte, autant qu'elles l'avoient perſécutée vivante ; & véritablement elle étoit bien regrettable. Je n'ai vu en perſonne un ſi grand fonds de bonté, tant de douceur, d'attention pour les autres, & d'oubli de ſoi-même, ni plus d'exactitude & de reſpect pour tous ſes devoirs. Madame de Grieu ſa ſœur, qui l'aimoit tendrement, & ne l'avoit jamais quittée depuis leur premiere enfance, étoit dans un déſeſpoir qui augmentoit encore le mien. Elle auroit dû avoir l'abbaye ; mais les anciennes cabales s'y oppoſerent, & la firent donner à une religieuſe de la maiſon, qui avoit été à la tête

Digitized by Google

des mécontentes. Il n'étoit pas poſſible dans ces circonſtances que nous reſtaſſions à S. Louis. De plus, il y falloit païer une penſion. Celle que madame de Grieu avoit de ſa famille, ne ſuffiſoit pas pour elle & pour moi qui n'avois rien du tout. Nous ne ſçavions donc que devenir. Elle avoit bien une retraite aſſurée dans l'abbaye de Jouarre dont elle étoit religieuſe; mais elle ne pouvoit ſe réſoudre à m'abandonner, non plus qu'une jeune niéce qui lui étoit preſque auſſi chere que moi. Elle crut qu'il nous ſeroit plus avantageux de nous mener avec elle dans un couvent de Paris, lieu de reſſource où je pourrois trouver quelque place.

Digitized by Google

Dans ces circonſtances embarraſſantes, le frere Maillard qui étoit de mes amis, autrefois attaché au P. de la Chaiſe, alors exilé à Rouen pour avoir été plus accrédité que ſon maître, me vint dire qu'il avoit reçu une lettre de change pour payer un quartier de ma penſion dans le couvent; qu'on lui mandoit en même temps que, ſi j'y voulois reſter, elle ſeroit continuée exactement, ſans que je me miſſe en peine de quelle part cela venoit. Il me dit que la lettre n'étoit point ſignée, & qu'en effet il ne ſçavoit de qui elle pouvoit être. Plus la fortune m'accabloit, plus j'entrepris de me ſoutenir par moi-même. Je

Digitized by Google

ne voulus point de ressource suspecte. Je découvris depuis que cet inconnu généreux étoit le marquis de Silly.

L'abbé de Ver.. qui étoit à Paris, à qui j'avois mandé en lui apprenant la perte que j'avois faite, qu'il ne me restoit plus que l'air que je respirois, m'envoya sur le champ une lettre de change de 50 pistoles : je la lui renvoyai le lendemain. Monsieur Brunel voulut aussi me donner tout l'argent dont je pouvois avoir besoin. Je refusai tout, bien déterminée à ne rien accepter, tant que je serois dans l'incertitude de pouvoir jamais rendre. J'étois au moment le plus critique de ma vie. Je sentis le besoin

besoin que j'avois de me munir de principes inébranlables, qui pussent répondre de toute ma conduite. Je me résolus de souffrir la misère, d'aller chercher la servitude, plutôt que de démentir mon caractere; persuadée qu'il n'y a que nos propres actions qui puissent nous dégrader. Je ne me connoîtrois pas, si je ne m'étois vue à cette épreuve : elle m'a appris que nous cédons à la nécessité, moins par sa force, que par notre foiblesse. Cependant, ne voulant rien outrer, je pris d'une amie, pour faire mon voyage, une dixaine de pistoles qu'elle hazarda de me prêter. C'étoit la même qui avoit passé quelque temps avec

moi à Silly. Elle étoit revenue demeurer à saint Louis.

Madame de Grieu fut invitée par un de ses freres qui avoit une terre en Normandie, de s'arrêter chez lui en allant à Paris, avec sa niéce, fille de ce frere. Il ne lui proposa point de m'y mener; ce qui l'affligea sensiblement. Mademoiselle du Tot, une de mes anciennes amies, d'un mérite rare, m'offrit une retraite chez son oncle, monsieur du Rolet, avec qui elle demeuroit. J'y fus jusqu'au tems que madame de Grieu devoit se rendre à Paris. C'est là que je commençai à sentir le changement de ma fortune. J'avois toujours vécu dans un lieu où j'é-

Digitized by Google

tois l'objet principal ; où les plus petites choses qui me concernoient faisoient des événemens. Je ne trouvois plus que de simples attentions. J'eus un jour la migraine ; il n'en falloit pas davantage ci-devant pour occuper toute la maison, depuis l'abbesse jusqu'aux sœurs : là on se contenta d'envoyer sçavoir si je n'avois besoin de rien. Je n'oublierai jamais la surprise où je fus de voir traiter si légérement ce que j'avois vu célébrer jusqu'alors avec tant d'appareil. Je me jugeai par là tellement hors de ma sphere, que je ne sçavois plus où me poser. Je passai six semaines dans cette maison, où je reçus pour-

Digitized by Google

tant toutes sortes de bons traitemens.

Mademoiselle du Tot étoit une fille de beaucoup d'esprit, & si parfaitement raisonnable, qu'on avoit quelque honte de vivre avec elle, exposée à une critique judicieuse, qu'on ne lui pouvoit rendre. Son oncle, fils d'une madame de la Croisette, qui avoit été dame-d'honneur de la duchesse de Longueville, avoit vécu dans le monde, & en avoit conservé les manieres dans un âge fort avancé. Je fus d'autant plus sensible à l'honnêteté qu'il eut de me recevoir chez lui, que je l'avois offensé long-tems auparavant, par une chanson que je fis sottement

à un dîner qu'il me donnoit, en assez grande compagnie. Depuis cela nous ne nous voyions plus. Mon malheur lui fit oublier ma faute. Ce sentiment généreux mérite le souvenir que j'en conserve, comme le regret que j'eus de mon indiscrétion.

Pendant que j'attendois le moment de me rendre à Paris, mademoiselle de Neuville, voyant par les letres du vieux comte son amant, qu'il étoit moins empressé de conclure leur mariage, prit la résolution d'aller avec sa sœur, & une espece de gouvernante qu'elles avoient, le trouver à Paris ; & d'y loger dans un hôtel garni. C'étoit à peu près le temps que

Digitized by Google

madame de Grieu devoit y arriver, & que je voulois m'y rendre. Mesdemoiselles de Neuville, qui m'avoient témoigné beaucoup de sensibilité à mon malheur, m'offrirent de me mener avec elles. Je n'approuvais pas leur voyage; mais ne pouvant les en détourner, je profitai de l'occasion. Nous partîmes ensemble, & nous débarquâmes au petit hôtel de Chatillon, où elles me ménagerent un logement.

Me voilà donc à Paris, sans sçavoir ce que je deviendrois. J'allai me présenter chez plusieurs personnes pour lesquelles on m'avoit donné des lettres de recommandation, afin qu'elles me cherchas-

Digitized by Google

ſent ce qui s'appelle une condition. Mes plus hautes eſpérances étoient de trouver une place de gouvernante d'enfant dans une maiſon conſidérable. Heureuſément j'avois du goût pour cet emploi; & je croyois que le goût indiquoit le talent. C'étoit ſe voir étrangement réduite, pour quelqu'un qui avoit vécu comme j'avois fait, d'aller mandier de porte en porte la protection des gens à qui j'étois inconnue, ſubir leur examen & leurs froids dédains. Je ne tirai rien de ce pénible exercice, & je ceſſai d'y avoir recours.

Peu de jours après mon arrivée à Paris, monſieur Brunel y fit un

Digitized by Google

voyage, me vint voir, & m'amena monsieur de Fontenelle. Ils étoient intimes amis dès leur jeunesse qu'ils avoient passée à Rouen dont ils étoient l'un & l'autre. La convenance de leur esprit & de leur caractere les avoit unis parfaitement. Monsieur Brunel alloit de temps en temps à Paris pour le voir, & lui avoit souvent parlé de moi. Je le connoissois par ses ouvrages, & principalement par l'*Histoire de l'académie royale des Sciences*, qu'il envoyoit chaque année à son ami, qui ne manquoit pas de m'en faire part: & grace à la lumiere que monsieur de Fontenelle répand sur tout ce qu'il manie, j'en entendois une grande

Digitized by Google

partie, quoique je dusse n'en rien entendre du tout. J'avois donc d'avance la haute opinion qu'on doit avoir de lui. Je fus charmée de le connoître, & d'être connue d'un homme si célébre, qui pouvoit du moins me rendre dans l'occasion un témoignage d'un grand poids.

J'étois encore dans mon hôtel garni, où je ne fus que quatre ou cinq jours, quand je reçus une lettre du marquis de Silly. Il m'avoit écrit, deux mois auparavant, un compliment fort simple sur la perte que je venois de faire. Celle-ci étoit remplie de sages conseils,

Digitized by Google

LETTRE.

» L'ON m'a dit que vous êtes à
» Paris, mademoiselle. L'intérêt
» que je prends à ce qui vous re-
» garde, m'a fait apprendre avec
» plaisir le parti que vous avez
» pris.

» Vous serez peut être surprise
» de trouver une lettre de moi,
» toute remplie de préceptes : ce
» n'est pas trop mon usage que d'en
» donner, encore moins d'en écri-
» re; mais vous êtes de mes amies,
» & il m'a semblé que je devois
» vous parler sur ce pied-là.

» Je crois que, dans les vues
» que vous avez, le moins de sé-
» jour que vous pourrez faire dans

Digitized by Google

une maiſon garnie, ſera le meil- «
leur. Ce n'eſt point là où je vou- «
drois que vous fiſſiez vos pré- «
mieres connoiſſances. «

Ma morale vous paroîtra ſe- «
vere; mais il me ſemble qu'à «
votre place je ne voudrois au- «
cun ajuſtement. Votre âge peut «
vous faire tort, & vous avez inté- «
rêt de le cacher. Je voudrois, par «
la même raiſon, que vous fuſſiez «
un peu circonſpecte ſur le choix «
de vos amis & de vos amies. Je «
voudrois auſſi que vous fuſſiez «
plus occupée de la réputation «
de votre jugement, que de celle «
de votre eſprit. Servez-vous, «
je vous prie, des expreſſions les «
plus ſimples; & ſurtout ne fai- «

Digitized by Google

» tes aucun usage de celles qui
» sont propres aux sciences : quoi-
» qu'elles expriment beaucoup
» mieux, ne succombez point,
» je vous prie, à la tentation de
» vous en servir. Enfin je voudrois
» que vous fussiez occupée uni-
» quement de vous établir d'abord
» une réputation solide, sans cher-
» cher à plaire par les agrémens.
» Mais je crains que ma derniere
» maxime ne soit opposée à la na-
» ture ; l'envie de plaire pourroit
» bien être naturelle à votre sexe.
» sans renverser l'ordre des cho-
» ses, n'employez que le simple,
» pour plaire, & qu'il n'y ait rien
» de recherché dans vos manieres.
» En voilà assez, & peut-être

trop. Adieu, mademoiselle. Je »
vous prie d'être persuadée que »
vous pouvez compter véritable- »
ment sur moi. «

Cette lettre fait connoître parfaitement l'espece de sentiment que monsieur de Silly avoit pour moi. Je fus fort touchée d'y trouver beaucoup d'amitié, & de véritable interêt à ma conduite; mais je fus blessée d'y voir qu'il me soupçonnoit de songer à plaire, & qu'il prît pour un goût général ce qui n'étoit en moi que pour lui. Je fis réponse, piquée. Il pensa que ses avis m'avoient déplu, comme le marque la lettre que je reçus quelques jours après. La voici :

LETTRE.

» MA lettre a produit en vous
» l'effet que j'avois imaginé, &
» je n'ai pu m'empêcher de rire
» en la relisant. Le premier mou-
» vement des gens qui ont de l'es-
» prit, & par conséquent de la va-
» nité, c'est, je crois, de sentir
» les avis comme un air de supé-
» riorité qui blesse.

» Je ne suis pas surpris que vous
» ayez été fâchée de l'idée que j'ai
» eue que vous pouviez songer à
» plaire, & vous vous êtes là jus-
» tement récriée.

» Après cela, il me sembleroit
» assez volontiers, sans vous dé-
» plaire pourtant, que les femmes

y ont quelques dispositions. A « parler sérieusement, je ne l'en- « tendois pas comme vous l'avez « pensé ; je voulois dire, par les « agrémens de votre esprit. Je suis « sûr que vos conversations seront « proportionnées aux gens que « vous verrez : mais quand ceux « avec qui on a accoutumé de vi- « vre, ont de l'esprit & du sça- « voir, on se fait aisément une « habitude de se servir de certains « termes. Après tout, je suis fort « persuadé que vous n'avez pas « besoin de conseils. Adieu, ma- « demoiselle. Comptez, je vous « prie, sur moi plus que sur per- « sonne «

Digitized by Google

Madame de Grieu arriva à Paris avec sa niece quelques jours après moi. Elles rencontrerent en chemin la marquise de Silly, qui venoit s'y établir, & se mit à la communauté de Miramion. Je fus avec madame de Grieu chez un de ses freres. Celui-là ne s'étoit pas grippé contre moi comme les autres. Il avoit une maison au Marais, où nous demeurâmes jusqu'à ce que nous eussions trouvé un couvent.

J'avois une sœur, qui étoit chez la duchesse de la Ferté. Elle me vint voir dans cette maison. Quelques années auparavant, elle avoit fait un voyage à Rouen pour faire connoissance avec moi; car avant

cela

cela nous ne nous étions jamais vûes. Elle avoit alors été bleſſée de la différence de nos ſituations. La conſidération dont je jouiſſois, l'eſpece de reſpect qu'on me rendoit dans un lieu où les maîtres m'étoient ſoumis, lui déplurent : même les attentions qu'on avoit pour elle, ne lui rendant témoignage que de la complaiſance qu'on avoit pour moi, augmentoient ſon dépit. Elle avoit un eſprit naturel, l'air du monde, & une aſſez jolie figure. Je la trouvai aimable : elle, du point de vue dont elle m'enviſagea, ne put avoir que de l'éloignement pour moi. Mais lorſqu'elle me vit déchue de ma gloi-

te, elle se rapprocha, me témoigna beaucoup d'amitié, & me donna des nippes dont je commençois à être fort dépourvue.

Nous trouvâmes enfin un Couvent; c'étoit la Présentation, où l'on voulut bien nous recevoir avec de médiocres pensions, madame, mademoiselle de Grieu & moi. Il me restoit précisément de quoi y payer un quartier, au bout duquel je ne voyois nulle ressource. Un peu avant qu'il finît, je tombai assez malade pour espérer de mourir. On ne meurt jamais à propos: je fus trompée dans mon attente.

Lorsque j'étois dans la convalescence, & presque dans le dé-

Digitized by Google

l'espoir, ma sœur me vint voir, & m'annonça avec de grands transports de joie la fortune qu'elle croyoit que j'allois faire. Elle me dit qu'allant à Versailles avec madame la duchesse de la Ferté, elle lui avoit conté le long du chemin, qu'elle avoit une sœur cadette qui avoit été élevée singuliérement bien dans un Couvent de province : elle lui dit que je sçavois tout ce qui se peut sçavoir, & lui fit une énumération des sciences qu'elle prétendoit que je possédois, dont elle estropioit les noms. Ma sœur, qui ne sçavoit rien, n'avoit pas de peine à croire que je sçavois beaucoup. La duchesse qui n'en sçavoit pas plus qu'elle,

adopta tout, & me crut un prodige : c'étoit la personne du monde qui s'engouoit le plus violemment. Elle arriva à Versailles l'esprit frappé de cette prétendue merveille, qu'elle débita partout où elle fut, principalement chez Mde de Ventadour sa sœur, où étoit le cardinal de Rohan. Elle s'échauffoit l'imagination en parlant, & en disoit cent fois plus qu'on ne lui en avoit dit. On crut qu'il falloit s'assurer d'un si grand trésor. Madame la Dauphine vivoit encore. On la croyoit grosse; & l'on pensa que si elle accouchoit d'une fille, je pourrois contribuer à son éducation. En attendant on décida qu'il falloit me mettre à

Digitized by Google

Jouarre, auprès de mesdemoiselles de Rohan, qui y étoient toutes trois, pour en faire autant de chefs-d'œuvre.

Ma sœur, après m'avoir fait ce récit, me dit qu'il étoit absolument nécessaire que j'allasse faire mes remerciemens, & me montrer à sa maîtresse; qu'elle devoit retourner ce jour-là à Versailles; qu'après lui avoir fait ma révérence je reviendrois sur le champ. Je n'avois point d'habit honnête pour me présenter; j'en empruntai un d'une pensionnaire du couvent pour deux ou trois heures; & après que ma sœur m'eut un peu ajustée, je m'en allai avec elle. Nous arrivâmes chez la du-

Digitized by Google

chesse à son réveil. Elle fut ravie de me voir, me trouva charmante. Elle n'avoit garde, au fort de sa prévention, d'en juger autrement. Après quelques mots qu'elle me dit, quelques réponses fort simples & peut-être assez plates que je lui fis, vraiment, dit-elle, elle parle à ravir : la voilà tout à propos pour m'écrire une lettre à monsieur Desmarets, que je veux qu'il ait tout à l'heure. Tenez, mademoiselle, on va vous donner du papier; vous n'avez qu'à écrire. Eh quoi, madame, lui répondis-je fort embarassée? Vous tournerez cela comme vous voudrez, reprit-elle; il faut que cela soit bien : je veux qu'il m'accorde ce

Digitized by Google

que je lui demande. Mais, madame, repris-je, encore il faudroit ſçavoir ce que vous lui voulez dire. Eh! non, vous entendez. Je n'entendois rien du tout; j'avois beau inſiſter, je ne pouvois la faire expliquer. Enfin rejoignant les propos découſus qu'elle lâcha, je compris à peu près de quoi il s'agiſſoit. Je n'en étois guere plus avancée; car je ne ſçavois point les uſages & le cérémonial des gens titrés; & je voyois bien qu'elle ne diſtingueroit pas une faute d'ignorance, d'une faute de bon ſens. Je pris pourtant ce papier qu'on me préſenta, & je me mis à écrire, pendant qu'elle ſe levoit, ſans ſçavoir comment je

Digitized by Google

m'y prendrois ; & écrivant toujours au hazard, je finis cette lettre, que je lui fus présenter, fort incertaine du succès. Eh bien, s'écria t-elle, voilà justement tout ce que je lui voulois mander. Mais cela est admirable, qu'elle ait si bien pris ma pensée. Henriette, votre sœur est étonnante. Oh! puisqu'elle écrit si bien, il faut qu'elle écrive encore une lettre pour mon homme d'affaires ; cela sera fait pendant que je m'habille. Il ne fallut point la questionner cette fois-là, sur ce qu'elle vouloit mander. Elle répandit un torrent de paroles, que toute l'attention que j'y donnois ne pouvoit suivre ; & je me trouvai encore

Digitized by Google

plus embarraſſée à cette ſeconde épreuve. Elle avoit nommé ſon procureur & ſon avocat, qui entroient pour beaucoup dans cette lettre ; ils m'étoient tout-à-fait inconnus, & malheureuſement je pris leurs noms l'un pour l'autre. L'affaire eſt bien expliquée, me dit-elle, après avoir lu la lettre : mais je ne comprens pas qu'une fille qui a autant d'eſprit que vous en avez, puiſſe donner à mon avocat le nom de mon procureur. Elle découvrit par-là les bornes de mon génie. Heureuſement je n'en perdis pas totalement ſon eſtime.

Pendant que j'avois fait toutes ces dépêches, elle avoit fini ſa

Digitized by Google

toilette, & ne songea plus qu'à partir pour Versailles. Je la suivis jusqu'à son carrosse; & lorsqu'elle y fut montée, & que ma sœur qu'elle menoit eut pris sa place, au moment qu'on alloit fermer la portiere, & que je commençois à respirer: Je pense, dit-elle à ma sœur, que je ferai bien de la mener tout à l'heure avec moi. Montez, montez, mademoiselle; je veux vous faire voir à madame de Ventadour. Je demeurai pétrifiée à cette proposition; mais, surtout, ce qui me glaça le cœur, fut cet habit emprunté pour deux heures, avec lequel je craignis qu'on ne me fît faire le tour du monde; & il ne

Digitized by Google

s'en fallut guere. Mais, malgré ces considérations, il n'y avoit pas moyen de reculer : je n'étois plus au tems d'avoir une volonté, ni de résister à celle des autres. Je montai donc le cœur serré ; elle ne s'en apperçut pas, & parla tout le long du chemin. Elle disoit cent choses à la fois, qui n'avoient nul rapport l'une à l'autre. Cependant il y aveit tant de vivacité, de naturel & de grace dans sa conversation, qu'on l'écoutoit avec un extrême plaisir. Après m'avoir fait plusieurs questions, dont elle n'avoit pas entendu la réponse, sans doute, me dit-elle, puisque vous sçavez tant de choses, vous sçavez faire des points pour tirer

Digitized by Google

l'horoſcope ; c'eſt tout ce que j'ai-me au monde. Je lui dis que je n'avois pas la moindre idée de cette ſcience. Mais à quoi bon, reprit-elle, en avoir appris tant d'autres qui ne ſervent à rien? Je l'aſſurai que je n'en avois appris aucune : mais elle ne m'écoutoit deja plus, & ſe mit à faire l'éloge de la géomancie, kiromancie &c. me dit toutes les prédictions qu'on lui avoit faites, dont elle attendoit encore l'événement ; me raconta à ce ſujet pluſieurs hiſtoires mé-morables, enfin ſon rêve de la nuit précédente, quantité d'autres auſ-ſi remarquables, qui devoient a-voir tôt ou tard leur effet. J'écoutai le tout avec beaucoup de ſoumiſ-

fion & peu de foi. Enfin nous arrivâmes : elle nous dit à ma fœur & à moi, d'aller à fon appartement, & qu'enfuite nous irions la trouver chez madame de Ventadour, où elle defcendit. Elle logeoit à Verfailles dans les combles du château. Il me fut impoffible d'arriver au haut du dégré ; & fi quelqu'un de fes gens, qui nous fuivoient, ne m'avoient portée pour achever les dernieres marches, j'y ferois reftée. Cette fatigue de corps & d'efprit me jetta dans un accablement où l'on ne fent plus rien, & où l'on penfe encore moins. Je n'avois pas bien compris ce que la ducheffe nous avoit dit fur ma préfentation à madame de Venta-

Digitized by Google

dour. Ma sœur ne l'avoit pas mieux entendu ; & je crus qu'il n'y avoit qu'à attendre qu'elle m'envoyât chercher. Nous restâmes ainsi, jusqu'au soir, dans son appartement, où elle rentra furieuse de ce que nous n'avions pas exécuté ses ordres. Ils avoient été mal expliqués ; mais ce n'étoit pas une représentation à lui faire. Elle avoit prétendu qu'on la vînt trouver; on ne l'avoit pas fait : c'étoit ma fortune manquée. J'écoutai dans un silence respectueux, ses regrets, ses reproches, & tout ce que des sentimens impétueux, non retenus, font dire. Tout étant dit, elle se calma ; & ne songea plus qu'au lendemain. Elle dit qu'elle me me-

Digitized by Google

neroit elle-même chez sa sœur;
& m'y mena. Je trouvai une personne d'un caractere tout différent du sien. La douceur & la sérénité peintes sur son visage annonçoient le calme de son esprit, & l'égalité de son ame. Elle me reçut avec toute sorte de bonté & de politesse; me parla de ma mere, qui avoit été gouvernante de sa fille; de l'estime qu'elle avoit pour elle; du bien qu'elle avoit oui dire de moi; enfin du désir de me placer convenablement. Ensuite on me fit voir monsieur le duc de Bretagne, qui vivoit encore, & le Roi, qui ne faisoit presque que de naître. On dit qu'il falloit aussi me faire voir les beautés de Ver-

Digitized by Google

ſailles ; & l'on me traîna partout. Je penſai expirer de laſſitude.

Madame la ducheſſe de la Ferté avoit déja tant parlé de moi, qu'on m'obſervoit comme un objet de curioſité ; & mille gens venoient me regarder, m'examiner, m'interroger. Elle voulut encore, pour achever ma journée, que je fuſſe au ſouper du Roi ; & après m'avoir démêlée dans la foule, elle me fit remarquer à monſieur le duc de Bourgogne, qu'elle entretint pendant une partie du ſouper, de mes talens & de mon ſçavoir prétendu. Elle ne s'en tint pas là. Le lendemain, étant allé chez la ducheſſe de Noailles, elle me manda d'y venir : j'arrive. Voilà,

Digitized by Google

ſà, dit-elle, madame, cette perſonne dont je vous ai entretenue, qui a un ſi grand eſprit, qui ſçait tant de choſes. Allons, mademoiſelle, parlez. Madame, vous allez voir comme elle parle. Elle vit que j'héſitois à répondre, & penſa qu'il falloit m'aider, comme une chanteuſe qui prélude, à qui l'on indique l'air qu'on déſire d'entendre. Parlez un peu de religion, me dit-elle; vous direz enſuite autre choſe. Je fus ſi confondue, que cela ne ſe peut repréſenter, & que je ne puis même me ſouvenir comment je m'en tirai. Ce fut ſans doute en niant les talens qu'elle me ſuppoſoit, &, à ce qu'il me ſemble, pas tout-

Digitized by Google

à-fait si mal que je l'aurois dû.

Cette scène ridicule fut à peu près répétée dans d'autres maisons où l'on me mena. Je vis donc que j'allois être promenée comme un singe, ou quelqu'autre animal qui fait des tours à la Foire. J'aurois voulu que la terre m'engloutît, plutôt que de continuer à jouer un pareil personnage. J'ai peut-être à me reprocher d'avoir été si choquée des scènes où je me voyois exposée, que j'en aie moins senti ce que je devois au motif de tant de bizarres démarches, qui n'étoit autre qu'un désir immodéré de me faire valoir.

Il y avoit déja 3 ou 4 jours que j'étois dans cet état violent, lorsq-

Digitized by Google

que la ducheſſe rentra le ſoir ; fulminant contre madame de Ventadour & contre le cardinal de Rohan, de ce qu'ils ne concluoient rien ſur ce qui me regardoit; parce qu'il falloit, pour me me mettre à Jouarre, donner une penſion que perſonne ne vouloit payer. Eh bien, dit-elle, s'adreſſant à ma ſœur, puiſqu'ils font tant de façons, il n'y a qu'à les laiſſer là. Je ſuis une aſſez grande dame pour faire ſa fortune ſans avoir beſoin d'eux. Je la prendrai chez moi; elle y ſera mieux que par-tout ailleurs. C'étoit tout ce que je craignois. Auſſi je reſtai ſans mouvement, ſans parole ; ne pouvant me réſoudre de donner le moindre acquieſcement

Digitized by Google

à cette proposition. Sa grande agitation l'empêcha de remarquer mon immobilité. Ma sœur m'en fit de justes reproches, quand nous fûmes seules. Je lui avouai que l'éloignement que j'avois pour cette situation, & la crainte de rien dire qui m'engageât, avoit suspendu toutes mes paroles.

Le dépit de madame de la Ferté contre sa sœur, la détermina à partir le lendemain ; & je me flattai que j'allois me retrouver dans mon couvent, où j'avois tant d'impatience de me revoir : mais je n'étois pas encore au bout de mes voyages. La duchesse m'annonça qu'elle alloit à Seaux, & qu'elle vouloit m'y mener, pour me faire

Digitized by Google

voir à monsieur de Malesieu, très-capable de juger de ce que je valois. Ce me fut un surcroît de désolation, d'aller encore me produire sur un nouveau théatre.

Avant qu'elle partît, l'abbé de Vertot, son parent & son ami, qui se trouva à Versailles, lui vint rendre visite. Elle lui fit donner un fauteuil, & me laissa debout, comme elle faisoit volontiers lorsqu'il y avoit compagnie. Je ne pus me voir d'un air si soumis devant quelqu'un qui m'avoit toujours rendu les plus profonds hommages. Je passai dans un cabinet, où je répandis quelques larmes que m'arracha l'humiliation de mon état.

Digitized by Google

Nous fumes l'après-dîner à Seaux, où madame la ducheſſe de la Ferté, toujours remplie de ſon objet, ne manqua pas de parler de moi avec excès. Madame la ducheſſe du Maine accoutumée à ſes exagérations, & rarement attentive à ce qui ne l'intéreſſe pas, l'écouta peu ou point. Cependant elle voulut à toute force me montrer à elle, & l'y fit conſentir par complaiſance. Mais Mde la ducheſſe du Maine ne s'arrêta guere à me conſidérer. Madame de la Ferté voyant que cette tentative n'avoit rien rendu, pria monſieur de Maleſieu de me venir voir chez elle, & de m'entretenir. Il y vint, fut longtems avec moi; traita di-

Digitized by Google

verses matieres, sur lesquelles il me trouva assez passablement instruite. L'envie d'obliger la duchesse de la Ferté, la pente qu'il avoit aussi-bien qu'elle à l'exagération, & peut-être la volonté de me servir, lui firent confirmer toutes les merveilles qu'elle débitoit de moi. Ce suffrage me mit en honneur dans une cour, où les décisions de M. de Malesieu avoient la même infaillibilité que celles de Pythagore parmi ses disciples. Les disputes les plus échauffées s'y terminoient, au moment que quelqu'un prononçoit, *il l'a dit*. Il dit donc que j'étois une personne rare; on le crut. On me venoit voir; on m'écoutoit

Digitized by Google

on ne cessoit de m'admirer. Baron, fameux comédien, qui avoit quitté le théâtre de Paris depuis près de 30 ans, jouoit alors la comédie à Seaux. Il se piquoit d'esprit: il vint aussi examiner le mien; & dans quelqu'une de ses visites, il me dit d'un air ironique, qu'on joueroit le lendemain les *Femmes sçavantes*, & que sans doute j'y serois. Je lui répondis de maniere à lui faire connoître qu'il ne me joueroit pas.

Quoique je fusse assez considérée à Seaux, & qu'il y eût des spectacles & des divertissemens chaque jour; ce genre de vie, si inaccoutumé à mon corps & à mon esprit, m'étoit insoutenable. La duchesse

Digitized by Google

de la Ferté ne s'en appercevoit pas: car elle me louoit continuellement, de ce que j'avois pris tout d'un coup le train du monde; que je veillois, que j'étois toujours prête à tout, que rien ne m'incommodoit. Il s'en falloit bien que je fusse à cet égard ce que je m'éforçois de paroître. J'étois née avec une santé délicate, qui l'étoit devenue encore plus par le trop grand soin qu'on avoit pris de la ménager. C'étoit un défaut de prévoyance dans les personnes qui m'avoient élevée d'une maniere si peu conforme à ma fortune; & c'est aussi par où j'en ai plus senti le changement, & ce qui a fait le malheur le plus réel de ma vie.

Digitized by Google

Madame la ducheſſe de la Ferté retourna enfin à Paris, & me ramena dans mon couvent, à ma grande ſatisfaction. Elle me fit mille careſſes en me quittant, m'aſſura que, ſi l'on ne finiſſoit pas inceſſamment mon affaire, elle prendroit d'autres meſures; & que de quelque façon que les choſes tournaſſent, je ne ſerois pas long-tems ſans la revoir. Je fus ravie de me retrouver avec M^de^ de Grieu & ſa niéce, & de leur raconter mes aventures. M^lle^ de Grieu devenoit une perſonne aſſez raiſonnable pour s'attacher à elle. Je la regardois comme ma fille. Elle avoit été miſe dans le couvent en ſortant de nourrice, fut

Digitized by Google

le pied d'être mon éléve, pour satisfaire le goût dominant que j'avois dès mon enfance, d'instruire & de documenter quelqu'un. Je n'ai pas été en cela plus heureuse que Platon, qui ne pût trouver une bicoque pour y établir ses loix. Personne ne voulut écouter mes préceptes, pas même la jeune niéce, qui s'infecta de la jalousie répandue contre moi dans sa famille; & ne me pardonna l'amitié de ses tantes, que lorsqu'elle fut en état de connoître que je n'en étois pas indigne. Nous nous unîmes par la suite plus intimement que je ne l'ai été avec personne.

Moncouvent n'étoit pas loin de Miramion: j'y allois voir quelque.

Digitized by Google

fois la marq[se] de Silly. J'y trouvai un jour son fils, qui ne faisoit que passer à Paris. J'eus une joie bien sensible de cette rencontre inopinée. Tout ce qui avoit agité mon esprit depuis que je ne l'avois vû, ne l'en avoit pas écarté. Cette idée dominante y avoit toujours conservé sa place, & le pouvoir de m'affecter plus qu'aucune autre. Elle s'y maintint si constamment, qu'elle a garanti de toute autre séduction le tems de ma vie qui en étoit le plus susceptible. L'entrevue fut courte & unique; la mere présente. Ce que nous dîmes est effacé.

Peu de jours après mon retour, madame la duchesse de la Ferté, qui ne me perdoit pas de vue,

Digitized by Google

m'envoya des chansons qu'avoit faites monsieur de Malesieu, me manda de la charger d'une lettre pour lui sur ce sujet, qu'elle lui porteroit. J'écrivis donc je ne sçais plus quoi, beaucoup de louanges apparemment. J'en reçus la magnifique réponse que voici :

LETTRE.

MADAME la duchesse de la « Ferté étant partie ce matin, ma- « demoiselle, sans que j'en fusse « averti, j'ai manqué l'occasion « de lui remettre entre les mains « le remerciment que je vous « dois pour l'excellente lettre dont « vous m'avez honoré. J'avois « sans doute grand besoin de son «

Digitized by Google

» entremiſe, pour faire valoir ma
» reconnoiſſance ; & au lieu que
» ce qu'elle m'a rendu de votre
» part a un prix infini par lui mê-
» me, & n'avoit que faire de paſ-
» ſer par des mains capables de
» faire valoir les choſes médio-
» cres, j'avoue, M^lle^, que je me
» ſuis privé d'un grand ſecours en
» perdant l'occaſion de ſupplier
» M^de^ la ducheſſe de la Ferté de
» vous témoigner plus vivement
» que je ne puis faire, combien
» je ſuis ſenſible à l'honneur que
» vous m'avez fait. Je ne ſçavois
» pas qu'elle vous eût envoyé les
» chanſonnettes de Seaux. Je les
» eſtimois, je vous jure, aſſez mé-
» diocrement : mais s'il eſt bien

Digitized by Google

vrai, mademoiselle, qu'elle vous «
aient paru sur le papier, telles «
que vous dites, je les tiens d'un «
ordre supérieur, & ne suis pas «
assez ennemi de moi-même, «
pour combattre un jugement si «
sûr & si décisif. «

Vous m'avez si bien persuadé «
de la précision & de l'infaillibi- «
lité de votre jugement, qu'il ne «
m'est pas possible de m'en écar- «
ter. Ainsi, mademoiselle, par «
la connoissance que vous devez «
avoir de vous-même, répondez, «
s'il vous plaît, de ce que je dois «
penser de votre mérite. Les gé- «
nies supérieurs, comme le vô- «
tre, ne peuvent se méconnoî- «
tre. Ils se doivent la justice qu'ils «

Digitized by Google

» sçavent rendre aux autres. Rien
» ne leur est si intime que leur
» propre pénétration; & le plus
» grand effort de leur modestie ne
» doit aller qu'à remercier la pre-
» miere cause, cet auteur éternel
» des esprits, de les avoir si bien
» partagés. Vous lui devez, ma-
» demoiselle, plus de reconnois-
» sance que personne. Pour moi,
» j'en dois une infinie à madame
» la duchesse de la Ferté, d'avoir
» bien voulu me découvrir un si
» rare trésor. Je m'estimerois bien
» heureux, s'il m'étoit permis d'en
» approcher quelquefois; & si je
» pouvois, une fois en ma vie,
» vous marquer, par mes services,
» l'estime & le respect sincere avec
lequel

Digitized by Google

lequel je suis, mademoiselle, «
votre, &c. *MALESIEU.* «

A Seaux, le 30 Mai 1710.

M^de^ la duchesse de la Ferté, fort contente du succès de ma lettre, vint bientôt après me chercher, pour me remener à Seaux voir quelque nouvelle fête. Comme elle ne m'avoit pas prévenue, elle trouva bon d'attendre à la porte du couvent le tems qu'il fallut pour mon ajustement, & ne s'impatienta pas malgré la facilité qu'elle y avoit; tant l'affection qu'elle me portoit étoit à toute épreuve. Elle m'accabla d'amitié quand elle me revit. Je sentois qu'elle en avoit véritablement pour moi. J'aurois

bien voulu pouvoir m'attacher à elle : mais son genre de vie étoit trop opposé à ma façon de penser. Il y avoit d'ailleurs des inconvéniens, qui m'auroient fait préférer toute autre maison à la sienne. Une certaine Louison, anciennement sa femme de chambre, qui s'y étoit rendue maîtresse, & n'auroit pu supporter les distinctions qu'on me destinoit ; ma propre sœur, qui par la suite ne les eût pas vues sans envie ; je voyois dans tout cela une source inépuisable de tracasseries si contraires à mon humeur, qu'il n'y avoit rien qui ne me parût plus supportable. Je pris donc une ferme résolution, quelque chose qui pût arriver, de ne

pas donner dans cet écueil, & j'eus grande attention de ne rien mêler aux témoignages de ma reconnoiſſance, qui portât de ce côté-là.

Cependant comme je n'étois pas alors ſans eſpérance de faire quelque choſe, je me déterminai à emprunter un peu d'argent, pour continuer de payer ma penſion dans le couvent. Je le pris de monſieur Brunel, mon plus ancien ami, en attendant le dénouement qu'on me faiſoit eſpérer.

J'ai laiſſé le voyage de Seaux, qui n'eut rien de remarquable, que beaucoup de fêtes & de plaiſirs, où je n'étois guere en état de prendre part. La ducheſſe de la Ferté m'y menoit preſque toutes les fois

Digitized by Google

qu'elle y alloit. J'y voyois toujours monſieur de Maleſieu, qui continuoit de me marquer une grande eſtime.

La ducheſſe me ramenoit à la Préſentation, quelquefois à des heures fort indues pour le couvent. L'abbeſſe, madame de Riberolles, remplie de bonté, prenoit les clefs, & venoit elle-même m'ouvrir la porte, pour empêcher les religieuſes de murmurer.

Les vûes qu'on avoit eües du côté de la ducheſſe de Ventadour s'évanouiſſoient. Le cardinal de Rohan, pour éluder, avoit dit qu'il falloit examiner ma doctrine comme un point capital. L'on ſçût que j'étois connue de monſieur de Fon-

Digitized by Google

tenelle; & l'on s'informa à lui de mes opinions. Il dit que tout ce qu'il sçavoit à cet égard, étoit que j'avois été élevée dans un couvent gouverné par les Jésuites. Ce témoignage ne parut pas suffisant. On chargea l'abbé de Tressan, depuis Archevêque de Rouen, de m'examiner sur le point dont il s'agissoit. Cela s'exécuta dans la maison de la duchesse de la Ferté, à Paris, où nous nous rendîmes de part & d'autre. C'étoit traiter l'affaire gravement. L'examen se passa en plaisanteries, qui me concilierent assez la bienveillance de l'examinateur, pour en tirer les plus favorables témoignages, qui pourtant n'aboutirent à rien.

La ducheſſe ſe fortifioit dans le deſſein de me prendre chez elle, & n'oſoit m'y retenir, de peur de déplaire à cette Louiſon à qui elle n'avoit point encore avoué ſon intention. J'y couchai une nuit, je ne ſçais à quelle occaſion. Plus je vis la tournure de la maiſon, plus je craignis d'y être embarquée, & plus je me félicitai de l'obſtacle qui en défendoit l'entrée.

L'abbé de V... étoit alors à Paris, & me venoit voir de tems en tems à mon couvent. Un jour que nous étions à un parloir où il y avoit pluſieurs grilles ſéparées, je vis qu'il ſaluoit un homme qui étoit à une autre de ces grilles. Je lui demandai qui c'étoit. Il me

Digitized by Google

dit : c'eſt monſieur du Verney, ce fameux anatomiſte. J'avois lû de ſes ouvrages, & je témoignai à l'abbé le cas que je faiſois de lui. Il lui fit ſigne d'avancer, & nous fit faire connoiſſance. Du Verney, l'homme du monde le plus vif, flaté de l'eſtime dont il me trouva prévenue pour lui, s'engoua extrêmement de moi. Il étoit intime ami de madame de Vauvray, logée à côté du Jardin-royal, où il demeuroit ; il la voyoit continuellement, & ne manqua pas de lui dire la découverte qu'il avoit faite dans ſon voiſinage, & de lui inſpirer d'en faire uſage. Elle y conſentit d'autant plus aiſément, qu'elle avoit peu de reſſource dans un

quartier si éloigné. Il vint donc me prier de sa part d'aller dîner chez elle, & me dit qu'elle enverroit le lendemain son carrosse me chercher. Je sçavois bien que ce n'étoit pas l'usage de se présenter de la sorte ; mais je n'étois pas en situation d'y regarder de si près. Il me falloit des connoissances, & même des amis, si j'en pouvois faire : cela étoit pressé ; & je n'y pouvois mettre la lenteur de toutes ces petites formalités.

Je fus donc dîner chez Mde de Vauvray, & j'y fus fort bien traitée. J'y trouvai une femme d'une phisionomie singuliere, mais de beaucoup d'esprit ; une belle maison qu'elle avoit fait bâtir à un

Digitized by Google

gros domestique; bien des équipages ; une table délicatement servie; d'agréables promenades, tant de son jardin, que de celui des Simples, dont elle avoit des clefs, & qui communiquoit avec le sien. Tout cela me plut assez, pour être bien-aise qu'elle m'invitât de venir souvent chez elle, & d'y faire même de temps en temps quelque séjour. Elle ne tarda pas en effet à me renvoyer chercher, & me retint plusieurs jours. Ma duchesse étoit, je crois, à Fontainebleau; & moi libre. Madame de Vauvray voyoit peu de monde, à cause de l'éloignement de sa maison ; mais ce qu'elle voyoit, étoit de très-bonne compagnie. Fer-

Digitized by Google

ran, son neveu, qui avoit bien de l'esprit, y étoit souvent; du Verney, tant qu'il en avoit le loisir: enfin je m'y amusois fort, & j'y réussissois assez. Monsieur de Vauvray, quoique peu complaisant pour sa femme, m'y voyoit volontiers. Cependant, un jour qu'il avoit invité beaucoup de monde à dîner, entr'autres les ducs de la Feuillade & de Rohan, l'abbé de Bussy; mde de Vauvray doutant qu'il convînt de produire une personne inconnue dans cette compagnie, dit à son mari que, comme je faisois maigre, & que la table seroit servie en gras, je mangerois dans sa chambre, où elle resteroit avec moi. C'étoit me sau-

Digitized by Google

ver le dégoût autant qu'il étoit possible : je ne laissai pas de le sentir, sans en faire semblant. Je l'exhortai d'aller dîner, & l'assurai que je sçavois manger seule : elle ne le voulut pas. Mais quand on se mit à table, on demanda où elle étoit : monsieur de Vauvray dit qu'elle avoit chez elle une personne qui n'étoit pas encore assez accoutumée au monde, avec qui elle dîneroit. On l'envoya prier de venir avec sa compagnie. Le dîner prit un air de gaieté, & un tour de conversation fort agréable. Je dis quelques mots, qui réussirent si bien, que toute l'attention se tourna de mon côté. Je ne la laissai pas échapper ; & ce

Digitized by Google

petit triomphe me fut d'autant plus ſenſible, qu'il juſtifioit le parti qu'on avoit pris de me produire, & me vengeoit du deſſein contraire. On n'y héſita plus par la ſuite; & l'on s'en fit, ſinon un honneur, du moins un plaiſir. J'étois apparemment de bonne compagnie dans ce temps-là; & quoique je n'en retrouve plus de veſtiges, je comprends que cela peut avoir été. J'avois trente ans de moins; & mon eſprit, quoique toujours médiocre, étoit alors ſoutenu & mis en action par les motifs les plus preſſans, tels que le déſir de regagner la conſidération, & même la ſubſiſtance, dont je me voyois dépourvue.

Digitized by Google

J'ai eû l'obligation à mde de Vauvray, de m'avoir fait connoître d'un assez grand nombre de gens du monde & de gens d'esprit. Elle me menoit dans plusieurs maisons; ce que bien d'autres qu'elle n'auroient peut-être pas voulu hasarder, pour quelqu'un d'aussi dénuée que je l'étois, de tout ce qui fait valoir dans le monde: & la maniere dont elle me présentoit, m'atiroit toutes sortes d'agrémens & de bonne volonté de la part des personnes chez qui elle me menoit. Un jour que l'abbé de saint Pierre dînoit chez elle avec monsieur de Fontenelle, & que j'y étois, ils raisonnerent sur ma situation, & sur les moyens de m'en

procurer une avantageuse. Cet abbé, protecteur du genre humain, imagina qu'il falloit me proposer à madame la princesse, pour me mettre auprès de mademoiselle de Clermont, qu'elle avoit prise avec elle, & à qui il paroissoit qu'elle vouloit donner une éducation meilleure que ne l'ont ordinairement les princesses. Il nous dit que l'abbé Couture étoit déja chargé de l'instruire de l'histoire, & de plusieurs choses convenables à son sexe & à son rang : que je pourrois être proposée comme capable de suivre de telles vûes, & de l'avancer dans les connoissances qu'on vouloit lui faire acquérir ; qu'il falloit m'adresser à monsieur

Digitized by Google

de Malesieu, que je voyois souvent à Seaux; le prier d'en faire l'ouverture à madame la princesse & de lui rendre bon témoignage de moi.

Les petits séjours que je faisois chez Mde de Vauvray, ne m'empêchoient pas d'être toujours aux ordres de madame la duchesse de la Ferté. Je suivois assez exactement sa marche, pour me retrouver dans mon couvent, quand elle me venoit chercher. Il n'étoit pas à propos qu'elle sçût que j'en sortisse pour d'autres que pour elle.

Bientôt après le plan que nous avions fait, elle me mena à Seaux. Monsieur de Malesieu me vint

Digitized by Google

voir comme à l'ordinaire. Je lui parlai du besoin que j'avois d'une place, qui pût convenir à la façon dont j'avois vécu jusqu'alors, & lui dis mes vues au sujet de mademoiselle de Clermont, dans lesquelles il entra parfaitement, & me promit de me servir de son mieux, & le plus promptement qu'il me seroit possible.

Une heure après cette conversation, il vint me retrouver, & me dit qu'en travaillant à mon affaire, il en avoit fait une autre, qu'il croyoit meilleure; qu'il avoit voulu m'appuyer, auprès de madame la princesse, de la recommandation de madame la duchesse du Maine; & que, lorsqu'il la lui avoit demandée,

Digitized by Google

demandée, elle lui avoit dit : mais, monsieur, si cette fille a tant de mérite, pourquoi la donner à ma niéce ? Ne vaudroit-il pas mieux la prendre pour moi ? Qu'il avoit répondu qu'elle ne pouvoit jamais mieux faire; que j'étois propre à tout ; & que je serois fort utile à madame de Malesieu, sa femme, gouvernante de mademoiselle du Maine, pour l'aider dans les soins qu'elle prenoit de son éducation. Que madame la duchesse du Maine avoit repliqué: il faudra faire agréer cela à monsieur le duc du Maine, & que vous le fassiez consentir à cette augmentation de dépense. Il n'étoit donc pas question alors de la place

Digitized by Google

qu'on me fit remplir depuis.

Cette propoſition répondoit tout-à fait à mes vûes, & j'en fus charmée. Je fis mille remerciemens à monſieur de Maleſieu. Il me dit qu'il n'étoit plus queſtion que d'en faire part à madame la ducheſſe de la Ferté, à qui je n'avois encore rien dit. Il ajouta que madame la ducheſſe du Maine lui en parleroit elle-même, & que ce ſeroit une affaire finie. Elle le fit en effet : mais la ducheſſe devint furieuſe à cette propoſition ; dit qu'elle ne ſouffriroit pas qu'on lui ôtât une perſonne qu'elle s'étoit deſtinée pour faire la douceur de ſa vie. Madame la ducheſſe du Maine lui répondit qu'elle avoit

Digitized by Google

cru, sur ce qu'on lui en avoit dit; qu'on cherchoit à me placer : d'où elle avoit jugé qu'elle ne songeoit pas à me garder auprès d'elle. Madame la duchesse de la Ferté, après avoir répandu toutes ses plaintes, finit, en disant qu'elle ne me vouloit pas malgré moi, mais qu'il falloit me faire expliquer.

Voilà ce que monsieur de Malesieu, qui me vint parler pour la troisiéme fois dans cette journée, m'apprit, dont je demeurai consternée. Il me dit : Vous aurez une explication ce soir, voyez ce que vous direz. Dictez vous-même ma réponse, monsieur, lui répondis-je : vous avez conduit toute cette

Digitized by Google

affaire ; je n'y veux suivre que vos conseils. Il fut d'avis que je disse à Mde la duchesse de la Ferté, que je lui devois tout, & la rendois maîtresse absolue de mon sort. J'aurois mieux fait de lui avouer les raisons qui m'empêchoient d'être à elle, & de la prier de consentir à ce qui se présentoit pour moi. Cela eût été plus franc, plus conforme à mon inclination ; & j'aurois évité les grands inconvéniens dans lesquels ce ménagement me fit tomber : mais je crus devoir me laisser conduire.

Madame de la Ferté vint enfin le soir dans son appartement. Je l'attendois avec frayeur, prévoyant l'orage que j'allois essuyer;

Digitized by Google

& plus peinée que de tout le reste, de me voir chargée de torts envers une personne qui m'avoit comblée d'amitié. Elle entra dans sa chambre, non point avec ces éclats qui lui étoient ordinaires, mais avec une froideur haute. Elle s'assit tranquillement, & me dit : J'ai appris avec surprise, mademoiselle, que vous cherchiez à vous placer ; je croyois que vous comptiez sur moi. Si vous préférez d'être à une grande princesse, cela ne se devoit pas négocier sans ma participation. Mais il faut sçavoir ce que vous pensez, & ce que vous voulez faire. Tout ce qui vous plaira, madame, lui répondis-je ; je suis dans vos mains ;

Digitized by Google

je vous dois tout, vous disposerez de moi à votre gré. Eh bien! mademoiselle, reprit-elle, puisque j'en suis la maîtresse, je ne vous céderai à personne; & j'aurai soin que vous soyez assez bien avec moi pour ne rien regretter. Elle me dit ensuite qu'elle alloit me faire accommoder un joli appartement dans sa maison; que j'y vivrois aussi maîtresse qu'elle; que je lui tiendrois compagnie quand elle y seroit; & que lorsqu'elle iroit à la cour, elle me laisseroit un équipage à Paris, pour faire tout ce qui me plairoit.

J'aurois trouvé ce plan de vie agréable, si je n'en avois pas considéré le revers, si je n'avois pas

Digitized by Google

sçu que ma sœur, prise d'abord sur le pied d'une favorite, étoit devenue femme de chambre; si je n'avois pas jugé que plus l'entêtement pour moi étoit violent, moins il seroit durable, & plus il exciteroit la jalousie de cette troupe de femmes dont sa maison étoit remplie. Car outre la Louison qui étoit à la tête, ma sœur, & en sous-ordre d'autres femmes de chambre, elle élevoit une jeune fille, qu'elle avoit nommée Sylvine, belle comme le jour, ramassée dans les champs à la Loupe, l'une de ses terres. Elle idolâtroit cette nymphe, & n'épargnoit rien pour la décorer, & pour cultiver ses talens, & entre

Digitized by Google

autres sa voix admirable. Cette vive affection n'empêcha pas que dans la suite, elle n'ait fini par la servir comme les autres; sort aussi inévitable que celui des amans de Circé. Qu'aurois-je fait au milieu de tout cela? Mais, quels moyens de m'en tirer? Je revis monsieur de Malesieu. Il me dit que l'affaire étoit sans ressource; que madame la duchesse du Maine ne se brouilleroit pas, pour moi, avec la duchesse de la Ferté, son ancienne amie; & qu'à moins que je ne pusse, par moi-même, me dégager d'avec elle, il n'y avoit plus rien à espérer.

Dans ce dessein, je pris l'étrange résolution de m'étudier à déplaire

Digitized by Google

à cette perſonne enchantée de moi, que j'aimois : car tant de marques d'amitié que j'avois reçues d'elle, m'avoient touchée ſenſiblement ; d'ailleurs, quoiqu'elle eût de grands défauts, je la trouvois extrêmement aimable, & ne lui faiſois pas un démérite perſonnel des inconvéniens dont elle étoit entourée.

Pour comprendre ce qu'il en coûte à l'amour propre & à la bonté du cœur de ſe contrefaire en mal, il faudroit l'avoir éprouvé ; & c'eſt une expérience qui n'eſt pas commune.

J'eus occaſion d'exécuter ce projet ſingulier, dans le voyage qu'elle me fit faire à la Ferté. Elle

Digitized by Google

ne négligea rien pour me le rendre agréable. Elle sçavoit que j'aimois extrêmement mademoiselle de Grieu, qui étoit avec moi à la Présentation; elle l'engagea à cette partie de campagne, & nous mena l'une & l'autre avec elle. Je fus incommodée en chemin, & ne dissimulai plus comme j'avois coutume de faire. Je me laissai aller à mes différentes humeurs, qui devoient lui paroître d'autant plus choquantes, qu'elle n'en avoit rien apperçu jusqu'alors. Je contrariois ce qui n'étoit pas de mon goût; je disois ma pensée sans la mettre d'accord avec les siennes; enfin je me donnois toute liberté, mais avec plus d'effort que ne

Digitized by Google

m'eût fait la contrainte. Elle en fut blessée, sans prendre le dégoût que je voulois lui inspirer; entreprise d'autant plus difficile à suivre, que jamais je ne l'avois vûe ni plus aimable, ni de meilleur compagnie. Elle déposoit à la campagne un air de hauteur, qu'elle maintenoit à la cour & aux environs. On y vivoit avec elle dans la plus grande familiarité. Elle la portoit si loin, qu'elle assembloit non-seulement ses domestiques, mais tous les gens qui fournissoient sa maison, comme boucher, boulanger, &c. les mettoit autour d'une grande table, & jouoit avec eux une espéce de lansquenet. Elle me disoit à l'o-

Digitized by Google

reille : je les triche ; mais c'est qu'ils me volent.

Nous fûmes une quinzaine de jours à la Ferté : c'est un très-beau lieu. J'y avois mon intime amie ; nous y faisions de belles promenades, & bonne chere, quoique la duchesse n'eût pas amené son cuisinier, contre qui elle s'étoit piquée, parce qu'il lui avoit demandé des lardoires. Voilà, lui dit-elle, comment les grandes maisons se ruinent : toujours des lardoires. Il en a couté au maréchal de la Ferté douze cens mille francs pour des lardoires. J'aime mieux que mon concierge me fasse à manger. Ainsi fut fait. Au retour de notre voyage, elle me dit : Votre

Digitized by Google

logement chez moi n'est pas encore prêt, j'y vais faire travailler; vous passerez ce tems-là dans votre couvent: j'y payerai votre pension. J'y retournai avec joie, & quelque espérance que, de délais en délais, il pourroit arriver un dénouement favorable. En effet, la crainte d'aliéner Louison, & quelqu'autre embarras qu'elle avoit actuellement, lui firent encore différer mon entrée chez elle, que je croyois devoir être vers la fin de l'année. Mais dans ce tems-là elle m'écrivit, & me demanda des projets de lettres pour le roi & la reine d'Espagne, monsieur de Vendôme & madame des Ursins, sur le gain d'une bataille,

Digitized by Google

dont elle vouloit leur faire compliment. Elle me marquoit à la fin de la sienne de payer à mon abbesse pour le mois de janvier: qu'il falloit qu'elle fût encore privée de moi ce tems-là; mais qu'elle ne m'en aimoit pas moins. ... Le renouvellement de l'année me donna occasion d'écrire à M. de Malesieu. Je ne l'avois pas vû depuis mon affaire échouée, la duchesse n'ayant plus voulu me remener à Seaux. Ma lettre n'étoit que des complimens usités dans cette saison. Monsieur de Malesieu y répondit par celle-ci.

Digitized by Google

LETTRE.

A Verſailles, le 16 Janvier 1711.

JE veux mal de mort à la poſte, «
mademoiſelle, de m'avoir re- «
tardé de quinze jours le pré- «
cieux témoignage de votre ſou- «
venir. Je reçois dans le moment «
la lettre que vous m'avez fait «
l'honneur de m'écrire le pre- «
mier jour de cette année.La di- «
ligence n'eſt pas bien grande par «
rapport au chemin : mais ce qui «
me fâche encore plus, mademoi- «
ſelle, en liſant votre lettre, c'eſt «
d'apprendre que vous êtes en- «
core dans votre couvent : j'au- «
rois cru, ſur cela, madame la «

» duchesse de la Ferté partie pour
» quelque voyage de long cours,
» si je n'avois eu l'honneur de la
» voir ici dans les premiers jours
» de ce mois. Je ne sçais donc quel-
» le interprétation donner à la con-
» tinuation de votre clôture. Ma-
» dame la duchesse de la Ferté me
» fit l'honneur, à Seaux, de me
» parler de vous avec tant d'esti-
» me, & un si grand desir de vous
» attacher à elle; sur la proposi-
» tion que je lui fis de la part de
» madame la duchesse du Maine,
» elle me témoigna avec des ter-
» mes si obligeans, à quel point
» elle vous jugeoit nécessaire à la
» conduite de ses affaires, & à sa
» propre satisfaction, que je vous
» avoue,

avoue, mademoiselle, que je lui «
conseillai de suivre son inclina- «
tion, & de garder, pour elle- «
même, une personne dont elle «
connoissoit si bien les rares quali- «
tés. Je n'avois donc garde d'ima- «
giner aujourd'hui que vos con- «
ditions ne fussent pas encore fai- «
tes avec cette dame, qui, cer- «
tainement, a un goût excellent «
pour le mérite, & qui m'a paru «
en effet si prévenue pour le vôtre. «
Quand j'aurai l'honneur de la «
voir, je tâcherai d'avoir l'expli- «
cation de cette énigme. J'ai «
l'honneur d'être, mademoisel- «
le, très-respectueusement, vo- «
tre, &c. »

Sur cette lettre de monsieur de

Malesieu, je lui mandai que j'avois sujet de croire que madame la duchesse de la Ferté ne songeoit plus à m'attacher à elle ; que je pouvois me regarder comme libre à cet égard, & profiter des bontés de madame la duchesse du Maine, s'il y avoit encore lieu d'y prétendre. Il montra cette lettre à la duchesse de la Ferté, qui, outrée, me fit mander dans le moment par ma sœur qu'elle ne vouloit plus entendre parler de moi. Je fus au désespoir qu'il la lui eût fait voir, & m'eût attiré par-là toute son indignation, que j'avois en effet méritée. C'est à ce qu'il me semble, l'endroit le plus défectueux de ma vie : car quoique ma sœur, qui

Digitized by Google

vraisemblablement ne me vouloit pas avec elle, m'eût exagéré les irrésolutions de la duchesse, & fait entendre qu'elle ne se détermineroit point à me mettre dans sa maison, & me laisseroit toujours en l'air, je n'en devois pas être assez persuadée, pour l'assurer si positivement à monsieur de Malesieu. Cependant je lui écrivis, pour lui apprendre cette entière rupture. Voici la réponse qu'il me fit:

LETTRE.

A Versailles, le 24 Janvier 1711.

J'Ai lû à madame la duchesse du « Maine la derniere lettre que « vous m'avez fait l'honneur de «

Digitized by Google

» m'écrire. S. A. S. n'a pas été
» peu surprise d'y apprendre que
» madame la duchesse de la Ferté
» vous a renvoyé votre parole par
» mademoiselle votre sœur. Elle
» m'ordonne, mademoiselle, de
» vous mander qu'au printems
» prochain, c'est-à-dire vers le
» tems qu'elle ira s'établir à Seaux,
» elle exécutera le projet qu'elle
» avoit formé ci-devant. Elle au-
» ra cependant le loisir d'en repar-
» ler à M^de^ la duchesse de la Ferté,
» de la bouche de laquelle vous
» voyez bien qu'elle ne peut se dis-
» penser d'apprendre qu'on vous
» rend la liberté de songer à un
» nouvel engagement. C'est un de-
» voir d'honnêteté, auquel mada-

me la duchesse du Maine se croit «
engagée. Je serai ravie, made- «
moiselle, quand l'affaire sera «
conclue selon vos souhaits. Deux «
ou trois mois de retard ne la fe- «
ront pas manquer. Je suis, ma- «
demoiselle, au-delà de toute ex- «
pression, votre, &c. »

Cette lettre me donna assurance de mon sort, que je ne prévoyois pas alors être tel qu'il le fut. Je restai cependant encore huit mois à la Présentation. J'en sortois peu, craignant de recevoir des ordres qui ne m'y trouvassent pas, ou de rendre ma conduite suspecte. Je n'entendis parler de rien que quatre ou cinq mois après.

Digitized by Google

Il ne m'eſt reſté qu'un ſouvenir confus de ce qui remplit ce tems-là. Je ſçais ſeulement que M. de Silly, informé par ſa mere de ce qui me regardoit, m'écrivit, de l'armée où il étoit alors, cette lettre :

LETTRE.

Au Camp de Folleu, ce 17 Août.

» JE croyois que vous me con-» noiſſiez mieux que vous ne fai-» tes. Où avez-vous donc pris que » les ſituations ſervent de regles à » mon eſtime & à mon amitié ? Je » ſçais trop bien que la fortune dé-» pend plus du hazard, ou des con-» jonctures, que du mérite. Je ſuis » fort aiſe des eſpérances que vous

Digitized by Google

avez. Je le ferai encore bien da- «
vantage, quand vous ferez pla- «
cée comme je le désire. «

C'est un acheminement à tout «
que de la considération; tâchez, «
je vous en prie, d'en faire un «
prompt usage. L'envie la suit de «
près, dans un tems où peu de «
gens s'en attirent. Je vous prie «
aussi de chercher à plaire, d'être «
complaisante, & de ne faire voir «
de votre esprit que ce qui con- «
viendra à ceux à qui vous parle- «
rez: surtout qu'on ne puisse pas «
vous imaginer capable de gou- «
verner. Contentez-vous de mon- «
trer un caractere sage, avec des «
talens agréables. L'on aime bien «
mieux cela que de l'esprit; le pre- «

Digitized by Google

» mier plaît, & le dernier se fait
» craindre. Je suis sûr que vous
» avez pensé tout ce que je vous
» mande ; & je ne vous le répete,
» que pour vous faire voir que je
» pense comme vous.

» Mandez-moi plus particulié-
» rement de vos nouvelles, &
» comptez sur l'intérêt que je
» prends à ce qui vous regarde.
» Adieu, mademoiselle.

Je commençois à m'inquiéter de n'entendre parler de rien, lorsque ma sœur m'apporta une lettre de madame la duchesse de la Ferté, & celle-ci de monsieur de Malesieu.

Digitized by Google

LETTRE.

ENFIN, mademoiſelle, le «
tems eſt arrivé. Madame la du- «
cheſſe du Maine m'ordonne de «
vous mander de ſa part que vous «
pouvez venir dans trois ou qua- «
tre jours. Madame la ducheſſe «
de la Ferté lui parla derniere- «
ment ſi bien de vous, qu'elle l'a «
déterminée à ne pas différer plus «
long-tems. Je me fais un grand «
plaiſir, mademoiſelle, d'être «
bientôt à portée de vous rendre «
quelques petits offices, & de «
vous témoigner en effet que je «
ſuis, au-delà de toute expreſ- «
ſion, votre très-humble, &c. «

A Seaux, le 11 *Septembre* 1711.

Je ne mets pas ici la lettre foudroyante que m'ecrivit madame de la Ferté, quoique je l'aie encore ; parce qu'elle ne m'a paru digne, ni d'elle ni de moi. Elle me marquoit de me rendre le lendemain matin à Seaux, pour qu'elle me présentât elle-même à leurs Altesses Sérénissimes. Ma sœur m'apprit, après m'avoir remis ces deux lettres, qu'une femme de chambre de madame la duchesse du Maine s'étoit retirée ; qu'on avoit jugé que cette place seroit assez bonne pour moi, dont l'éclat étoit passé ; que la duchesse de la Ferté, y trouvant l'occasion de se venger, avoit appuyé la proposition, & se faisoit un régal

Digitized by Google

de me présenter sur ce pied-là.

Je vis ma perte dans cet événement ; & je sentis que le caractere indélébile de femme de chambre ne laissoit plus de retour à ma fortune. Cependant il n'y avoit pas moyen de reculer. Je ne pouvois ni démentir les démarches que j'avois faites pour être à madame la duchesse du Maine, ni insister sur les conditions avec une personne comme elle. Je me voyois haïe de la duchesse de la Ferté autant que j'en avois été aimée, sans appui, sans ressource. Il fallut subir le joug.

Je me rendis donc à Seaux aux ordres de la duchesse. Elle me mena comme en triomphe, & me

Digitized by Google

préfenta à la princeffe, qui à peine jetta un regard fur moi. Elle continna de me traîner attachée à fon char chez toutes les perfonnes à qui je devois être préfentée. Je la fuivois avec la contenance d'un captif vaincu. Ce cérémonial achevé, elle me dit que je n'avois plus befoin d'elle, & qu'elle ne vouloit avoir à l'avenir aucune relation avec moi. Je reffentois encore plus la perte de fon amitié, que les effets de fon reffentiment.

Je paffai ce premier jour dans un égarement d'efprit, qui ne m'en a laiffé aucun fouvenir diftinct. Je fçais feulement que je fus étrangement furprife, en voyant

Digitized by Google

la demeure qui m'étoit destinée. C'étoit un entresol si bas & si sombre, que j'y marchois pliée & à tâtons : on ne pouvoit y respirer faute d'air, ni s'y chauffer faute de cheminée. Ce logement me parut si insoutenable, que j'en voulus faire quelque représentation à monsieur de Malesieu. Il ne m'écouta pas. A toutes les prévenances qu'il m'avoit faites, à toute l'estime qu'il m'avoit témoignée, succéderent les dédains qu'on a pour la valetaille. Je ne m'y exposai plus. Tous ceux qui m'avoient recherchée dans la maison m'abandonnerent de même, dès que j'y fus mise à si bas prix.

J'entrai en fonction : on me

Digitized by Google

donna pour mon partage ce qui s'appelle, en termes de l'art, les chemises à bâtir. Je me trouvai fort embarassée. Je n'avois jamais fait que les petits ouvrages dont on s'amuse dans les couvents, & je n'entendois rien aux autres. Je passai la journée, tant à prendre les mesures, qu'à exécuter cette grande entreprise; & quand madame la duchesse du Maine eut mis sa chemise, elle trouva dans le bras ce qui devoit être au coude. Elle demanda qui avoit fait cette belle opération; on répondit que c'étoit moi: elle dit sans s'émouvoir que je ne sçavois pas travailler, & qu'il falloit laisser ce soin à une autre. Je me conso-

Digitized by Google

lui du mauvais succès par ses suites. Il est pourtant vrai que de la meilleure foi du monde, j'avois fait tout le mieux qu'il m'avoit été possible; mais avec cette bonne volonté, je remplissois mal mon ministere. J'ai cent fois admiré la patience avec laquelle cette princesse, quoique peu endurante, supportoit mes balourdises.

La premiere fois que je lui donnai à boire, je versai l'eau sur elle au lieu de la mettre dans le verre. Le défaut de ma vue extrêmement basse, joint au trouble où j'étois toujours en l'approchant, me faisoit paroître dépourvue de toute compréhension pour les choses les plus simples. Elle me

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
12 AUG 1958
OF OXFORD
LIBRARY

Digitized by Google

dit un jour de lui appprter du rouge, & une petite tasse avec de l'eau qui étoit sur sa toilette : j'entrai dans sa chambre où je demeurai éperdue sans sçavoir de quel côté tourner. La princesse de Guise y passa par hasard, & surprise de me trouver dans cet égarement : Que faites-vous donc là, me dit-elle ? Eh ! madame, lui dis-je, du rouge, une tasse, une toilette ; je ne vois rien de tout cela. Touchée de ma désolation, elle me mit en main ce que, sans son secours, j'aurois inutilement cherché.

Je dirai encore quelqu'unes de mes bévues plus singulières, & qui sembloient tenir de l'imbécillité.

Digitized by Google

lité. Madame la ducheſſe du Maine étant à ſa toiletre, me demanda de la poudre; je pris la boëte par le couvercle; elle tomba comme de raiſon, & toute la poudre ſe répandit ſur la toilerte, & ſur la princeſſe, qui me dit fort doucement: Quand vous prenez quelque choſe, il faut que ce ſoit par en bas. Je retins ſi bien cette leçon, qu'à quelques jours de-là m'ayant demandé ſa bourſe, je la pris par le fond; & je fus fort étonnée de voir une centaine de louis, qui étoient dedans, couvrir le parquet: je ne ſçavois plus par où rien prendre.

Je jettai, encore auſſi ſottement, un paquet de pierreries que je pris

tout au beau milieu. On peut juger avec quel mépris mes compagnes, adroites & ſtylées, regardoient mes inepties.

Je fis ce que je pus pour gagner leurs bonnes graces. La bienſéance me portoit à vivre avec elles; la néceſſité m'y contraignit. Le froid commençoit à ſe faire ſentir: il n'y avoit qu'une garde-robe commune pour ſe chauffer. Je paſſois donc une partie du jour dans leur entretien. J'y conformai le mien. Je leur diſois ce que je croyois leur convenir. Mais, ſoit que je ne rencontraſſe pas heureuſement, ſoit que je ne priſſe pas aſſez naturellement leur ton, j'en courus leur averſion. Je n'en

Digitized by Google

avois point pour elles, mais un peu de dégoût : & j'aimai mieux me réduire à supporter le froid, que l'inconvénient de leurs humeurs, & l'ennui de leur conversation. Je me renfermai donc dans ma spélonque, & trouvai ma consolation dans la lecture.

Je n'avois pas l'entiere jouissance de ce réduit. La premiere femme de chambre, qui couchoit toutes les nuits chez madame la duchesse du Maine, le partageoit le jour avec moi. Elle avoit ses heures pour dormir; des temps qu'elle vouloit passer avec son mari. Alors j'élisois mon domicile dans un bosquet; le froid ou la pluie ne me laissoit d'autre asyle que les gale-

ries. Mon habitation à Verſailles, où nous paſſions l'hyver, étoit encore plus inſoutenable. Le moindre rayon de lumiere n'y avoit jamais pénétré. Une compagne plus inſociable que celle que j'avois l'été à Seaux, y reſtoit jour & nuit. Le défaut d'eſpace obligeoit ſans ceſſe à diſputer le terrein, & la fumée contraignoit de l'abandonner.

Les deux femmes de chambre avec leſquelles je logeois alternativement, étoient mal enſemble. On ne pouvoit ſe concilier l'une, ſans aliéner l'autre. Pour éviter la guerre civile, je m'expoſois à la guerre étrangere, & changeois mes traités avec une inconſtance

Digitized by Google

réglée ſur le cours des ſaiſons. J'aurois voulu tout accorder; mais le plus habile politique y eût échoué. On peut prendre quelque aſcendant ſur des gens qui ont des vues ſaines, des intérêts connus, des paſſions ordinaires : il n'en eſt pas de même de ces ſortes d'eſprits, dont les idées ſont à l'envers, les mouvemens à contre-ſens, & les bas intérêts cachés dans la pouſſiere.

Cependant ma ſœur, affligée que je n'euſſe pas une entiere approbation dans le corps des femmes de chambre, me donna avis qu'elles me trouvoient froide & peu prévenante; que cela paſſoit pour fierté & mépris; qu'il falloit

Digitized by Google

faire cesser ces bruits désavantageux. J'étois devenue si docile, que je lui dis, Eh bien! que faut-il faire? Il faut, me dit-elle, rendre quelques visites aux femmes étrangeres qui sont dans la maison, & leur faire beaucoup de politesses. Allons, lui dis-je, quand vous voudrez. Elle, charmée de me trouver de si heureuses dispositions, me mena sur le champ dans une nombreuse assemblée de ces personnes. Les unes jouoient; les autres regardoient jouer. Je m'assis auprès des désœuvrées, & choisis celle que je trouvai sous ma main, pour lui adresser mon bien-dire. Je me confondis en complimens, en louanges, en airs

Digitized by Google

affectueux; enfin j'y mis, non pas tout ce qui étoit en moi, mais ce que j'avois été chercher bien loin. Cela réussit mal; il se trouva que cette personne dont j'avois fait mon pillier de manége, étoit dans la derniere classe des esprits de cet ordre. Mon peu de discernement devint un sujet de risée. Il est vrai que ces phisionomies-là me paroissoient aussi semblables que toutes celles d'un troupeau de moutons. Ma sœur me traîna encore à Versailles, chez les femmes du duc d'Anjou, que je croyois un peu plus huppées. Elles me demanderent si j'avois bien des profits; combien de ceci, de cela; toutes choses dont je ne sçavois rien, &

Digitized by Google

dont l'ignorance me faisoit paroître stupide. Mais c'est assez, & trop parler de mon métier.

Il n'y avoit pas quinze jours que j'avois pris possession de ma place, lorsque le marquis de Silly, qui la croyoit meilleure, m'écrivit cette lettre, pour m'en faire compliment.

LETTRE.

» QUOIQU'IL y ait long-temps » que je n'ai entendu parler de » vous, mademoiselle, je m'intéresse toujours véritablement » à ce qui vous regarde. Je suis ravi que vous soyez pour toujours » avec madame la duchesse du » Maine. Je vous ai désiré la place

que vous allez occuper, dès que »
l'on m'a mandé qu'il en étoit »
question. Je suis seulement fâ- »
ché de penser que vous ne pour- »
rez plus venir passer quelque »
temps dans les lieux où j'habite »
assez souvent. Je n'ai point ou- »
blié le plaisir qu'il y a d'être avec »
vous; & je sçais par expérience »
que l'on trouve difficilement.... »
Mais je m'apperçois que je vous »
loue trop, & je ne veux pas vous »
gâter. Je crois cependant que »
cette précaution est inutile. »
Vous sçavez bien présentement »
tout ce que vous valez. Adieu, »
mademoiselle. J'ai beaucoup »
d'envie de vous voir. »

Digitized by Google

Ce ſigne d'un ſouvenir qui m'étoit toujours également cher, me donna toute la ſatisfaction dont mon ame étoit alors capable. Cependant une vie ſi dure, ſi dégoûtante, ſi différente de celle que j'avois menée, me jetta dans une triſteſſe qui fut remarquée ſur mon viſage. Il n'y avoit que lui qui pût me trahir : je ne parlois à perſonne. Madame la ducheſſe du Maine s'en plaignit ; & monſieur de Maleſieu dit à Duverney de m'en avertir. Il venoit quelquefois à Seaux, & m'y avoit vantée ſingulièrement. Sa paſſion pour l'anatomie lui perſuadant que cette ſcience fondoit le vrai mérite ; pour exagérer le mien, il avoit

Digitized by Google

dit que j'étois la fille de France qui connoiſſoit mieux le corps humain. La ducheſſe de la Ferté, auſſi attentive à me donner des ridicules, qu'elle avoit été ſoigneuſe de me faire valoir, ne laiſſa pas échapper ce trait de mon éloge. Duverney, pour remplir ſa miſſion, m'exhorta à ſupporter le mal préſent, dans l'eſpérance d'un plus heureux avenir. Il me prédit que je ſerois connue, eſtimée & conſidérée; que je gagnerois la confiance de la princeſſe, & que ſes bontés en ſeroient des ſuites infaillibles. Je n'y crus pas plus qu'aux almanachs. Je n'étois à portée de rien, pas même de dire une parole. Madame la ducheſſe

Digitized by Google

du Maine ne m'en adressoit aucune, & ne sembloit pas se douter que je fusse capable, ni d'entendre, ni de répondre. J'eus occasion de sentir combien j'étois ignorée, par une badinerie que je hazardai.

Cette princesse, quelques années après qu'elle eût fait l'acquisition de Seaux, avoit institué un ordre de la Mouche à miel, qui avoit ses loix, ses statuts, un nombre fixe de chevaliers & de chevalieres, qui s'élisoient en chapitre, avec grande cérémonie. Dès qu'il y avoit quelque place vacante, toutes les personnes de sa cour briguoient pour l'obtenir. Le cas arriva six ou sept mois après que je fus dans sa

maiſon. Grand nombre de prétendans ſe préſenterent, entr'autres les comteſſes de Braſſac & d'Uzez, & le préſident de Romanet. Celui-ci l'emporta, au préjudice des dames, qui affecterent un grand reſſentiment, & ſe plaignirent que l'élection n'avoit pas été juridique. Cela me fit imaginer de dreſſer, en leur nom, une proteſtation en termes de palais, & d'une écriture de chicane, que j'envoyai par une voie inconnue au préſident. Je ne confiai ce petit ſecret à perſonne; & j'eus le divertiſſement de voir l'inquiétude où l'on étoit pour découvrir d'où venoit cette piéce. On l'attribua d'abord à monſieur de Maleſieu, ou à

l'abbé Geneſt; enſuite aux perſonnes intéreſſées : on ſçut qu'elles n'y avoient aucune part. Enfin les ſoupçons deſcendirent juſqu'aux plus ineptes de la maiſon, ſans arriver juſqu'à moi, qui me contentai de jouir de l'embarras où l'on étoit, & d'en entendre parler ſans ceſſe, pendant plus de quinze jours que cette inutile recherche occupa. Elle me donna lieu de faire ces vers, que l'incertitude du ſuccès m'empêcha de produire :

N'accuſez ni Geneſt, ni le grand Maleſieux,
D'avoir part à l'écrit qui vous met en cervelle.
L'auteur que vous cherchez n'habite point les Cieux.
Quittez le téleſcope, allumez la chandelle;
Et fixez à vos pieds vos regards curieux;

Digitized by Google

Alors, à la clarté d'une foible lumiere,
Vous le découvrirez gissant dans la poussiere.

L'humiliation de mon état teignoit de sa couleur jusqu'aux louanges qu'on me donnoit. J'en reçus une de monsieur de Lassay, dont je fus outragée. Madame la duchesse du Maine, en se deshabillant, laissa tomber quelques louis de sa poche. Je les ramassai, & les remis sur sa toilette. Votre altesse a des femmes bien fidelles, dit Lassay en me regardant. Je baissai les yeux avec confusion, disant en moi-même: Dois-je être louée ainsi? Puis-je en être contente? Ce n'étoit-là que les petits chagrins attachés à ma condition, qui naissoient chaque jour sous

Digitized by Google

mes pas. J'en éprouvai un tout autrement sensible, dans la perte que je fis d'un intime ami. Je reçus cette lettre de l'abbé de Vertot, au moment que j'attendois le moins une si triste nouvelle :

LETTRE.

» JE suis bien fâché d'être obligé
» de vous annoncer la perte que
» nous venons de faire de feu mon-
» sieur Brunel, votre ami & le
» mien. Vous perdez, mademoi-
» selle, plus qu'un autre, parce
» qu'il vous estimoit plus que per-
» sonne du monde. Si des sen-
» timens respectueux pouvoient
» remplacer ce que vous perdez
» du côté du mérite, je prendrois

la

Digitized by Google

la liberté de vous offrir un attachement inviolable. Monsieur « de Fontenelle est inconsolable. « Il n'est point question de philo- « sophie : la nature, le bon cœur, « tout a rentré dans ses droits. Il « est véritablement à plaindre : « vous ne l'êtes pas moins. Je sou- « haite que cette austere raison, « dont je me plains quelquefois, « ne vous abandonne pas dans une « si triste occasion. J'ai l'honneur « d'être, &c. . . Monsieur Bru- « nel est mort à Rouen d'une pleu- « resie « 1er Décembre.

Ma douleur fut vive, autant qu'elle étoit juste. Je perdois un ancien ami, respectable par son

mérite, digne de mes sentimens par les siens; & j'avois eu le malheur d'ofenser son amitié par le refroidissement qu'il avoit remarqué dans la mienne. La fantaisie dont j'étois possédée, la distraction que me causoient tant de nouveaux objets, avoient apporté un grand changement dans mon ame. Il s'en étoit apperçu dans un voyage qu'il fit à Paris, depuis que j'y demeurois, & en avoit été justement blessé. Je n'en vis rien, & ne songeai pas à le ramener à moi. Mais une lettre qu'il m'écrivit peu de tems avant sa mort, m'apprit tous mes torts, & augmenta mes regrets de la perte que je faisois, d'autant plus grande, qu'il alloit

s'établir à Paris, & qu'à mesure que la raison me seroit revenue, j'aurois repris mes anciens sentimens. Je fus sensiblement affligée & je le suis encore, de me voir privée pour jamais d'un tel ami.

Il m'avoit prêté de l'argent sans billet, lorsque j'avois cru en pouvoir prendre avec sureté de m'acquitter. Je n'avois songé qu'à remplir ce devoir, depuis que j'avois quelque chose; & heureusement je me trouvai cette petite somme. J'allai chez monsieur de Fontenelle, pour le prier de la faire tenir aux héritiers. Je le trouvai dans une affliction qui me fit plaisir, parce qu'elle honoroit notre ami. Il m'a dit, longtems après, qu'il

n'avoit jamais pû réparer cette perte ; & non plus que lui, je n'ai trouvé personne d'un mérite si complet.

La vie triste & pénible que je menois, occupoit sans cesse mon esprit des moyens de m'en tirer. Je passois les jours & les nuits dans ces réflexions. Le peu de gens qui s'intéressoient à moi cherchoient aussi quelque dénouement à m'offrir. On me proposa une place de gouvernante chez une Princesse d'Allemagne, à des conditions utiles & honorables. Je fus extrêmement tentée de l'accepter. Cependant ne voulant pas m'en fier à moi, j'en écrivis à l'abbé de Vertot, le seul ami qui me restât.

Sa sage réponse, l'incertitude des promesses, les inconvéniens qu'il me fit envisager, me déterminerent à refuser cette proposition. On m'en fit une plus singuliere peu après celle-ci.

Une femme aimable, avec qui j'étois assez liée, me vint voir un jour à Seaux, & me dit : Je sçais que vous n'avez trouvé rien moins que ce que vous espériez dans la situation où vous êtes ; que vous vous y déplaisez infiniment, & que vous ne songez qu'à en sortir : je viens vous en offrir une autre. Il y a quelqu'un dans le monde prêt à donner un fonds, afin que cela ne vous manque jamais, qui vous mette en état d'avoir un petit ap-

Digitized by Google

partement dans Paris, & de quoi vivre commodément, avec quelques domestiques pour vous servir. On ne vous demande rien que de trouver bon qu'il y ait chez vous une porte qui communique dans une autre maison, & que vous y laissiez passer une dame qui sera de vos amies, & vous viendra voir souvent. Je n'eus pas besoin cette fois de consulter pour ma réponse : elle fut, comme on peut croire, toute des plus négatives. La dame insista ; je ne lui fis nulle question, ne jugeant pas à propos d'approfondir ce mystere. Tout ce que j'en pûs juger, fut qu'il s'agissoit de gens qui ne plaignoient pas la dépense, pour

Digitized by Google

mettre leur intelligence à couvert.

Une troisiéme proposition me fut faite par un des plus grands seigneurs du royaume. La princesse sa femme, très-familiere aussi bien que lui dans notre cour, me témoigna le désir qu'il avoit de me voir, & me pria de recevoir ses visites. Le canal par où passoit cette demande m'obligea de l'agréer. Je le vis, il plaignit ma situation, m'offrit de m'en tirer; me proposa un établissement chez lui avec toutes sortes d'agrémens, & quelques soins pour l'éducation de ses filles. Je fus tentée de nouveau, & consultai encore mon abbé. Il me fit une réponse aussi sensée que la premiere. Elle ten-

Digitized by Google

doit au refus. Le trop d'empressement que je sentis dans ses offres, me les rendit suspectes, & me décida à ne les pas accepter.

Ces ouvertures pour ma retraite, toujours refermées par les barrieres que j'avois posées autour de moi ne servoient qu'à me faire sentir l'impossibillité d'échaper à mes malheurs. J'en éprouvai un nouveau qui me fut des plus sensibles. Il y avoit à Seaux une Mme de M. qu'on employoit à faire les rôles de confidentes dans les comédies. Elle m'avoit dès les premiers tems offert sa chambre, au lieu des bois où je faisois ma résidence. Le froid m'en avoit chassée, comme la faim en chasse les loups. J'avois d'au-

tant plus volontiers accepté cette offre, que je n'allois chez elle que lorsqu'elle n'y étoit pas. Cela me donna pourtant un air de liaison avec cette femme. Elle avoit été fort belle. Son mari croyant qu'elle l'étoit encore, continuoit d'en être extrêmement jaloux. Comme elle appréhendoit de vivre avec lui, elle pria madame la duchesse du Maine, quand elle fut à Versailles, de l'y mener, & de la loger à son hôtel. Elle passoit la journée au château; & me demanda d'aller dans mon manoir, quand elle auroit quelque chose à faire. J'y consentis, ne pouvant honnêtement lui refuser, à Versailles, l'hospitalité qu'elle exerçoit en-

Digitized by Google

vers moi à Seaux. Un jour que j'étois dans l'appartement de M^de^ la duchesse du Maine, elle me demanda la clef de l'entresol; je la lui donnai, & j'y montai bientôt après. Je fus surprise de l'y trouver prenant du caffé avec un officier Suisse de nos courtisans. Je lui en fis des reproches en plaisantant; car je n'y entendois pas finesse, & je crois véritablement qu'il n'y en avoit point. Cependant ce mari jaloux l'étant venu chercher, on lui dit qu'elle étoit chez moi: il y monta; & trouvant Diesbach, il emmena sa femme transporté de colere, quoique ma compagne & moi fussions avec elle. Il la maltraita, à ce qu'elle pré-

Digitized by Google

tendit, au point de la réduire à s'aller jetter dans un couvent. Malheureusement pour moi elle choisit celui d'où je sortois ; & pour avoir droit d'y entrer elle écrivit une lettre au ministre, par laquelle elle accusoit son mari autrefois de la religion protestante, de mettre sa foi en danger. Je ne sçavois rien de tout cela. Mde la duchesse du Maine étant allée passer quelques jours à l'Arsenal, où elle ne me menoit pas, je fus chez madame de Vauvray. Nous étions à table, lorsque je vis avec surprise entrer un valet-de-pied de notre livrée. Il me dit que son altesse sérénissime me mandoit de l'aller trouver chez monsieur le premier

président, où elle étoit; c'étoit M. de Mesmes. J'y arrivai sans sçavoir de quoi il s'agissoit. Je vis de toutes parts des visages séveres. On me fit la lecture d'une lettre de monsieur de M. par laquelle il m'accusoit de conduire depuis long-tems une intrigue de sa femme avec M. Diesbach, qu'il avoit surpris dans ma chambre. Pour donner plus de force à son accusation, il disoit, qu'ayant été élevée par la maréchale de la Ferté (je ne l'avois jamais vûe.) il n'étoit pas surprenant que je fusse propre à un tel ministere.

Je contai naïvement le fait tel qu'il étoit: j'affirmai, & cela étoit vrai, que c'étoit l'unique fois que

Digitized by Google

ces deux personnes se fussent ren-
contrées chez moi ; que je n'avois
eu nulle connoissance, pas même
le moindre soupçon d'aucune liai-
son entr'elles ; qu'au surplus je n'a-
vois eu d'autre éducation que cel-
le du couvent, où j'avois été de-
puis ma naissance jusqu'à mon
entrée chez son altesse sérénissi-
me. On ne fit pas grande atten-
tion à ma défense, & j'entendois
qu'on se disoit : on n'auroit pas
cru cela d'elle. J'aimois encore
moins en essuyer jamais une
pareille accusation.

Après cet interrogatoire, on me
renvoya chez M^de^ de Vauvray, où
j'eus le lendemain une humilia-
tion qui n'étoit pas si sérieuse. Elle

voulut que je tinsse, avec son fils, l'enfant d'un de ses domestiques. Je parus si stupide au curé qui faisoit le baptême, qu'il me demanda si je pourrois bien signer mon nom. Il est vrai que je n'avois pû lui dire de quelle paroisse j'étois, ni répondre à rien de ce qu'il m'avoit demandé.

Nous retournâmes à Versailles, où l'affaire de Mde de M. faisoit grand bruit. On avoit mis son mari en prison, sur la lettre qu'elle avoit écrite contre lui. Je me trouvois fort désagréablement impliquée dans cette affaire. J'en eus un chagrin d'autant plus violent, que j'étois peu connue dans le monde, & que c'étoit mal y débuter. Je re-

Digitized by Google

çus dans mon accablement le coup de pied de l'âne. Mademoiselle Nanette, une de mes compagnes, me dit obligeamment: cette aventure est très-désagréable pour nous toutes; on parle d'une femme de madame la duchesse du Maine, & l'on se voit confondue. Je me trouvois moi-même si confondue de vivre avec elle, que je n'aurois jamais pensé que ce malheur dût la regarder.

Mon innocence & la vérité me soutinrent au défaut d'autre protection, & dissiperent l'impression reçue contre moi. On me défendit de voir jamais Mde de M. & j'y consentis de bon cœur. Sa vue m'auroit été aussi odieuse que me

Digitized by Google

le fut celle de Diesbach, dont je frémis la premiere fois que je le rencontrai, par le souvenir des peines qu'il m'avoit attirées.

Tant de maux redoublés ; des incommodités sans nombre ; des dégoûts ajoutés à un état humiliant, également insoutenables à un corps & à un esprit délicat ; une passion chimérique, si l'on veut, qui ne me fournissoit que des sentimens pénibles, me firent prendre la vie en horreur. Le désir de m'en délivrer parvint à affoiblir toutes les raisons contraires. L'opinion se plie presque toujours à ce qui favorise le sentiment, & l'on ne voit guere que ce que l'on veut voir. Je vins donc à penser

que

Digitized by Google

que je devois quitter la vie, qu'il me sembloit que je ne pouvois plus supporter. Le sentiment qui habitoit au fond de mon cœur (& peut-être n'étoit-ce qu'une adresse de sa façon) voulut paroître avant que de s'éteindre, & m'inspira de donner, par une lettre, connoissance de mon dessein à celui qui en étoit en partie la cause. J'écrivis. Quand j'eus cédé jusques-là à ma folie, la raison me revint : je me résolus de vivre. Je n'envoyai point la lettre ; je la gardai comme un témoignage contre moi-même des égaremens de mon esprit, & des excès où l'on peut tomber quand on s'abandonne à ses passions. La voici :

Digitized by Google

LETTRE.

« IL y a cinq ans que je vous vis
» pour la premiere fois. Vous me
» traitâtes avec une indifférence
» qui sembloit aller jusqu'au mé-
» pris. Irritée contre vous, je cher-
» chai vos défauts, & il arriva que
» je découvris tout ce qu'il y a d'ai-
» mable en vous. Je voulois vous
» haïr, & je vous aimai. Je ne son-
» geai plus qu'à vous cacher des
» sentimens, auxquels je compris
» bien que vous ne répondriez pas.
» Cependant je ne pouvois souf-
» frir que votre insensibilité vous
» en dérobât la connoissance. Vos
» moindres attentions me tou-
» choient au dernier point ; & je
» voulois si bien vous tenir compte

Digitized by Google

de tout, que vos froideurs mê-«
me trouvoient place dans ma re-«
connoissance : je les regardois «
comme un soin que vous aviez «
de m'arracher du cœur des espé-«
rances inutiles & dangereuses. «
Vous eussiez été jusqu'à la dure-«
té avec moi, sans rien faire «
qu'augmenter l'estime que j'a-«
vois pour vous : estime si parfaite «
& si respectueuse, qu'elle alloit «
jusqu'à me faire comdamner le «
dessein de vous plaire sans m'en «
ôter le désir. Ni une longue ab-«
sence, ni les changemens de ma «
fortune, ni les secours d'une rai-«
son exercée n'ont pû m'en dis-«
traire. J'ai fait plus. J'ai voulu «
voir; j'ai vû ce qu'on disoit être «

Digitized by Google

» de plus aimable. Qe tout cela » m'a paru différent de vous ! Personne ne vous ressemble ; & rien » aussi ne ressemble à ce qu'on sent » pour vous. Je ne m'accoutume » point à voir des gens qui s'ai- « ment, & je ne comprens pas « qu'on puisse aimer quelqu'un, » quand ce n'est pas vous qu'on ai- » me. Mais que pensez-vous en ce » moment de l'aveu que je vous » fais ? Pour moi, je n'en ai point » de honte. Des sentimens tels que » les miens sont en quelque ma- » niere respectables. Je ne cherche » point à vous toucher : j'ai vou- » lu seulement vous apprendre ce » que je suis pour vous, & vous » faire sçavoir que j'ai résolu de

Digitized by Google

mettre fin à mes peines. Je sens «
trop que je vous appartiens, «
pour disposer de moi sans vous «
en rendre compte. J'attens un «
mot de vous ; & c'est tout ce «
que j'attens pour vous dire un «
éternel adieu «.

Il y avoit quelques années que je n'avois vû monsieur de Sylly, ni entendu prononcer son nom. Quelqu'un par hazard l'ayant nommé, j'en reçus une telle impression, que voulant sortir un moment après du lieu où j'étois, les forces me manquerent, & je fus prête de tomber. Je me suis étonnée bien des fois qu'un sentiment privé de tout aliment,

Digitized by Google

eût conservé tant de force.

Une aventure à laquelle je ne devois prendre aucun intérêt me fit sortir inopinément de la profonde obscurité dans laquelle je vivois. Une jeune fille, nommée Mlle Tetard, excita la curiosité du public par un prétendu prodige qui se passoit chez elle. Tout le monde y alla. M. de Fontenelle, engagé par monsieur le duc d'Orléans, fut voir aussi la merveille. On prétendit qu'il n'y avoit pas porté des yeux assez philosophes : on en murmura ; & madame la duchesse du Maine, qui ne s'avisoit gueres de m'adresser la parole, me dit : vous devriez bien mander à monsieur de Fon-

venelle tout ce qu'on dit contre lui sur mademoiselle Tetar. Je lui écrivis en effet, sans songer à autre chose qu'à m'attirer une réponse qui pût servir à son apologie. Il se trouva le même jour chez le marquis de Laſſay, où les gens qui y étoient lui firent plusieurs plaisanteries sur ce sujet; ne les trouvant pas bonnes, il leur dit en voici de meilleures, & leur montra ma lettre. Elle réussit. C'étoit l'affaire du jour: on en prit des copies, & elle courut tout Paris. Je ne m'en doutois pas; & je fus fort étonnée quelques jours après, qu'étant venu beaucoup de monde à Seaux pour voir jouer une comédie, cha-

Digitized by Google

cun parla à Mde la duchesse du Maine de cette lettre. Elle ne se souvenoit plus de ce qu'elle m'avoit dit, & ne sçavoit de quoi il étoit question. Elle me demanda si c'étoit moi qui l'avoit écrite : je lui dis que oui. Aussi-tôt qu'elle m'eut parlé, tout ce qui composoit la compagnie vint à moi ; & pour lui faire sa cour, m'accabla de louanges : puis retournant à elle, on la félicitoit d'avoir quelqu'un dont elle pouvoit faire un usage si agréable. Jusques-là pourtant elle n'y avoit pas songé. Elle voulut voir la lettre, & me la demanda. Je n'en avois pas de copie; mais tous ceux qui étoient chez elle l'avoient dans leur poche. Elle

Digitized by Google

lalut, l'approuva, & connut qu'elle pouvoit me mettre en œuvre plus qu'elle ne faisoit. Je voulus comme les autres avoir ma lettre, & par l'événement j'en fis cas. On y voit que c'est moins l'importance des choses qui en fait le mérite, que l'*à propos*. La voilà :

LETTRE

de mademoiselle de L. à monsieur de Fontenelle.

L'AVENTURE de mademoi- «
selle Tetar fait moins de bruit, «
monsieur, que le témoignage «
que vous en avez rendu. La di- «
versité des jugemens qu'on en «
porte, m'oblige à vous en par- «

» ler. On s'étonne, & peut-être
» avec quelque raiſon, que le deſ-
» tructeur des Oracles, que celui
» qui a renverſé le trépied des Si-
» bylles, ſe ſoit mis à genoux de-
» vant le lit de mademoiſelle Te-
» tar. On a beau dire que les
» charmes, & non le charme de
» la demoiſelle, l'y ont engagé : ni
» l'un ni l'autre ne valent rien pour
» un philoſophe. Auſſi chacun en
» cauſe. Quoi! diſent les critiques,
» cet homme qui a mis dans un ſi
» beau jour des ſupercheries faites
» à mille lieues loin, & plus de
» deux mille ans avant lui, n'a pû
» découvrir une ruſe tramée ſous
» ſes yeux? Les partiſans de l'anti-
» quité, animés d'un vieux reſſen-

timent, viennent à la charge : «
Vous verrez, disent-ils, qu'il «
veut encore mettre les prodiges «
nouveaux au-dessus des anciens. «
Enfin les plus rafinés prétendent «
qu'en bon Pyrrhonien, trouvant «
tout incertain, vous croyez tout «
possible. D'un autre côté, les «
dévots paroissent fort édifiés des «
hommages que vous avez rendus «
au diable : ils esperent que cela «
pourra aller plus loin. Les fem- «
mes aussi vous sçavent bon gré «
du peu de défiance que vous «
avez montré contre les artifices «
du sexe. Pour moi, monsieur, «
je suspens mon jugement jusqu'à «
ce que je sois mieux éclaircie. «
Je remarque seulement que l'au- «

Digitized by Google

» tention singuliere que l'on donne à vos moindres actions, est » une preuve incontestable de l'estime que le public a pour vous; » & je trouve même dans sa censure quelque chose d'assez flatteur, pour ne pas craindre que » ce soit une indiscrétion de vous » en rendre compte. Si vous voulez payer ma confiance de la vôtre, je vous promets d'en faire » un bon usage. J'ai l'honneur » d'être, &c. »

J'avoue que je sentis une satisfaction fort douce, de recueillir, d'une chose faite sans dessein, & qui ne m'avoit rien coûté, ce que par un véritable travail je n'aurois

peut-être jamais acquis : car je n'eus pas seulement le premier applaudissement : la curiosité qu'on eut de me connoître, me procura des sociétés & des amis de distinction. Mais rien ne me fit un plaisir si sensible, que cette lettre que je reçus de monsieur de Silly :

LETTRE.

A Fribourg ce 20 décembre 1713.

VOTRE lettre à monsieur de Fontenelle fait autant de bruit que l'aventure de mademoiselle Tetar. C'est un monument qui en assure le souvenir. Il va s'étendre parmi les nations les plus barbares. Tous les Allemands qui

» sont ici veulent en avoir des co-
» pies. Il est assez mal à vous de
» me laisser apprendre par le pu-
» blic une chose qui vous interesse,
» & qui vous attire l'approbation
» de tous ceux dont on la désire.
» Traitez-moi désormais avec plus
» de confiance ; & ne me laissez
» point apprendre par d'autres ce
» qui me sera sensible. Ceci vous
» y doit engager, puisque la déci-
» sion du public confirme ce que
» je vous ai dit bien des fois. Adieu,
» mademoiselle. Souvenez-vous
» que je suis ici. «

Ce succès que j'eus dans le mon-
de ayant réveillé son attention,
il renoua commerce avec moi,

Digitized by Google

d'autant plus volontiers qu'étant retenu dans une ville d'Allemagne, où il commandoit, & où il fut trois ans, il ſouhaitoit d'être inſtruit par pluſieurs voies de ce qui ſe paſſoit en France. Il me témoigna le plaiſir que je lui faiſois de lui mander réguliérement toutes les nouvelles que je pourrois apprendre. J'y devins attentive, & je lui écrivis avec autant d'aſſiduité que de circonſpection. Je tâchois cependant de rendre mes lettres agréables. Les ſiennes devinrent à peu près comme celles qu'on écrit à ſes gens d'affaires: J'ai reçu la vôtre d'un tel quantiéme. Continuez de m'apprendre ce qui ſe paſſe. Vous avez man-

Digitized by Google

qué de m'instruire sur telle chose. Rien de plus. Malgré cela, l'écriture, le cachet me transportoit. J'attendois avec la plus vive impatience le jour, l'heure de les recevoir : & je me souviens d'une dispute que j'eus à Versailles avec le facteur, qui m'apportoit une de ses lettres, & qui ne vouloit, ni prendre mon argent, ni me la donner ; parce que, non plus que moi, il n'avoit pas de monnoie. J'avois beau lui dire que je ne me souciois pas qu'il me rendît rien, il vouloit s'en aller, & me disoit froidement : Je reviendrai tantôt. C'étoit le matin. Eh ! quoi, dit ma compagne, en s'éveillant au bruit que nous faisions, une lettre n'est-elle pas

pas aussi bonne à une heure qu'à l'autre ? Elle lâcha généreusement quelques sols pour nous faire taire, & se rendormir.

Cette réputation subite attira, comme j'ai dit, les curieux autour de moi. Entr'autres l'abbé de Chaulieu, qui venoit quelquefois à Seaux, & ne se seroit jamais avisé de me parler, voulut m'entretenir. La même fortune qui m'avoit fait valoir tout-à-coup, me soutint à l'examen. Soit prévention de la part des autres, ou désir de la mienne de conserver ce que le hazard m'avoit procuré, je ne me décréditai, à ce qu'il me semble, dans l'esprit de personne. J'acquis par la même occasion un

Digitized by Google

ami solide, qui ne s'est jamais démenti à mon égard. C'étoit monsieur de Valincourt, attaché au comte de Toulouse, connu par son esprit, son mérite & ses liaisons avec les gens illustres du siécle passé. Il souhaitoit de me connoître, & me chercha à Fontainebleau où nous allâmes; mais il n'étoit pas aisé de me découvrir sous le dégré où je faisois ma résidence. Enfin étant venu un jour à Seaux, il se trouva auprès de moi à la comédie, & nous liâmes quelques conversations où il me parut prendre plaisir. Il revint à la comédie, & j'eus soin de lui garder la même place. Il fut touché de mon attention; & quelque temps

Digitized by Google

après, me trouvant à Versailles, il m'écrivit pour me demander la permission de me venir voir. Je n'étois point farouche; j'y consentis de très-bonne grace.

Dans le même temps, madame la duchesse du Maine engagea monsieur le cardinal de Polignac, avec qui elle étoit en grande liaison, de lui expliquer en françois son anti-Lucrece, composée en vers latins. Elle rassembloit tous les soirs dans son cabinet un nombre de personnes choisies, pour l'entendre. Monsieur de Valincourt en étoit, & venoit attendre chez moi l'heure de ce docte rendez-vous. Les raisons de m'y admettre n'avoient pu encore prévaloir sur

Digitized by Google

celles qui m'excluoient de tout. J'avois demandé quelque temps auparavant, d'assister à la lecture qui se fit à Seaux du premier livre de cet ouvrage traduit par monsieur le duc du Maine; & j'eus le dégoût d'en obtenir le consentement à condition que je ne paroîtrois point. Je ne m'avisai pas depuis de faire des propositions indiscretes. L'estime des gens qui commençoient à me connoître, me consoloit de l'invincible dédain qu'ont les grands pour ceux dont la condition leur est si inférieure. Mais ce mépris, qui ne tombe que sur l'état des autres, rejaillit quelquefois sur leur personne, sans que le faste qui les environne les en

puisse garantir. Cette reflexion ne regarde pas madame la duchesse du Maine, qui a toujours eu plus de considération pour le mérite, que n'en ont les autres personnes de son rang.

La petite époque que j'ai marquée, fut pour moi le commencement d'une vie plus agréable à tous égards. L'altesse sérénissime s'abaissa à me parler, & s'y accoutuma. Elle fut contente de mes réponses, compta mon suffrage; je m'apperçus même qu'elle le cherchoit, & que souvent, quand elle parloit, ses yeux se tournoient vers moi; & observoient mon attention. Je la lui donnois toute entiere, & sans effort; car person-

Digitized by Google

ne n'a jamais parlé avec plus de justesse, de netteté & de rapidité, ni d'une maniere plus noble & plus naturelle. Son esprit n'emploie, ni tour, ni figure, ni rien de tout ce qui s'appelle invention. Frappé vivement des objets, il les rend comme la glace d'un miroir les réfléchit, sans ajouter, sans omettre, sans rien changer. J'avois donc beaucoup de plaisir à l'entendre; & depuis qu'elle y prit garde, elle m'en sçut gré.

L'élévation de sa famille étoit alors au plus haut point où elle avoit pu la porter. Toujours occupée, depuis qu'elle avoit épousé monsieur le duc du Maine, à lui procurer, & à ses enfans, un rang

Digitized by Google

égal au sien, de dégrés en dégrés ils étoient parvenus à tous les honneurs des princes du sang; & ils obtinrent, à la faveur des conjonctures, ce fameux édit qui les appelloit, eux & leur postérité, à la succession à la couronne. La perte précipitée de tant de Princes de la famille royale, avoit motivé & facilité ce projet, qui s'exécuta alors sans contradiction, & qui en fit tant naître par la suite. Mais cette prospérité présente, qui ne laissoit pas appercevoir la chûte qu'elle préparoit, répandoit la joie dans sa cour.

Le goût de la princesse pour les plaisirs, étoit en plein essor; & l'on ne songeoit qu'à leur donner

Digitized by Google

de nouveaux assaisonnemens qui pussent les rendre plus piquans. On jouoit des comédies, où l'on en répétoit tous les jours. On songea aussi à mettre les nuits en œuvre, par des divertissemens qui leur fussent appropriés. C'est ce qu'on appella les *grandes Nuits*. Leur commencement, comme de toutes choses, fut très-simple. Madame la duchesse du Maine, qui aimoit à veiller, passoit souvent toute la nuit à faire différentes parties de jeu. L'abbé de Vaubrun, un de ses courtisans les plus empressés à lui plaire, imagina qu'il falloit, pendant une des nuits destinées à la veille, faire paroître quelqu'un sous la forme de la Nuit

Digitized by Google

enveloppée de ses crêpes, qui feroit un remerciement à la princesse de la préférence qu'elle lui accordoit sur le Jour; que la déesse auroit un suivant qui chanteroit un bel air sur le même sujet. L'abbé me confia ce secret, & m'engagea à composer & à prononcer la harangue, représentant la divinité nocturne. La surprise fit tout le mérite de ce petit divertissement. Il fut mal exécuté de ma part. La frayeur de parler en public me saisit; & je me souvins très-peu de ce que j'avois à dire. Cependant l'idée en fut applaudie: & de-là vinrent les fêtes magnifiques données la nuit, par différentes personnes, à madame la duchesse du

Digitized by Google

Maine. Je fis de mauvais vers pour quelques-unes, les plans de plusieur sautres; & fus consultée pour toutes. J'y représentai, j'y chantai; mais ma peur gâtoit tout: & l'on jugea plus à propos de ne m'employer que pour le conseil, à quoi je réussis si heureusement que j'en acquis un grand relief.

La derniere de ces fêtes fut toute de moi, & donnée sous mon nom, quoique je n'en fisse pas les frais. C'étoit le bon-Goût réfugié à Seaux, & présidant aux diverses occupations de la princesse. D'abord il amenoit les Graces, qui en dansant préparoient une toilette. D'autres chantoient des airs dont les paroles convenoient au sujet.

Digitized by Google

Cela faiſoit le premier interméde. Le ſecond, c'étoient les Jeux perſonnifiés qui apportoient des tables à jouer, & diſpoſoient tout ce qu'il falloit pour le jeu ; le tout mêlé de danſes & de chants par les meilleurs acteurs de l'opéra. Enfin le dernier interméde, après les repriſes achevées, étoient les Ris qui venoient dreſſer un théâtre, ſur lequel fut repréſentée une comédie en un acte, qu'on m'obligea de faire, faute de trouver aucun poëte (car on la voulut en vers) qui acceptât un pareil ſujet. C'étoit la découverte que madame la ducheſſe du Maine prétendoit faire du quarré magique, auquel elle s'appliquoit depuis quelque

Digitized by Google

temps avec une ardeur incroyable. La piéce fut jouée par elle, chacun représentant son propre personnage : ce qui la fit valoir malgré la sécheresse du sujet, & m'auroit fait valoir moi-même, si des événemens sérieux n'avoient tout-à-coup interrompu les divertissemens, & effacé jusqu'à leur souvenir.

Cependant ce que j'avois gagné dans le monde, m'attira quelques retours de bonnes graces de la duchesse de la Ferté. Mes premiers succès la piquerent ; mais enfin le suffrage public ramena le sien, & c'est par où j'y fus plus sensible. Le chagrin d'être mal avec elle avoit tellement frappé mon ima-

Digitized by Google

gination, que, tant que dura son ressentiment, je rêvois toutes les nuits, ou de nouveaux mécontentemens de sa part, ou mon raccommodement avec elle. Il est vrai que je ne regagnai pas sa tendresse; mais, je la voyois, & elle me traitoit avec bonté & familiérement. Ce fut depuis le retour de ses bonnes graces, qu'elle me dit un jour: Tiens, mon enfant, je ne vois que moi qui aie toujours raison. Cette parole a servi, plus qu'aucun précepte, à m'apprendre la défiance de soi-même, & je me la rappelle toutes les fois que je suis tentée de croire que j'ai raison.

Je revis alors plus facilement ma sœur, dont la société m'é-

Digitized by Google

toit assez agréable, quoiqu'elle ne fût pas sans épines. Enfin tout alloit un peu mieux pour moi, lorsqu'arriva la fameuse époque qui changea totalement notre genre de vie.

Le roi Louis XIV commençoit à dépérir depuis quelque temps. L'on n'en vouloit rien dire, & l'on affectoit de n'en vouloir rien croire. Cependant madame la duchesse du Maine, au milieu des divertissemens & des plaisirs qui sembloient l'occuper uniquement, toujours attentive à l'aggrandissement de la maison dans laquelle elle étoit entrée, & à l'affermissement de cette grandeur, sentit dans la conjoncture présente de

quelle importance il étoit de sçavoir les dispositions que le roi avoit faites. Elle pressa monsieur le duc du Maine d'engager madame de Maintenon, qui conservoit pour les princes légitimés l'affection d'une gouvernante, de disposer le roi à leur donner connoissance de son testament, afin qu'ils pussent prendre de justes mesures en conséquence; & peut-être même le porter à établir, de son vivant les moyens les plus propres à rendre leur élevation stable. Madame de Maintenon éludoit cette démarche, dans la crainte de déplaire. Vaincue cependant par les sollicitations du duc du Maine, elle amena le roi à consentir que ce prince

Digitized by Google

& son frere verroient le testament; mais à condition qu'ils n'en révéleroient aucun article à qui que ce fût. Ils pensérent que cet inviolable secret rendroit les connoissances qu'ils auroient inutiles, & ils refusérent de s'instruire. Ce fut une faute capitale, dont madame la duchesse du Maine sentit toute l'étendue. Pour tâcher de la réparer, on assembla un conseil où étoit monsieur le premier président de Mesmes, messieurs de Malesieu & de Valincourt, en présence du duc & de la duchesse du Maine & du comte de Toulouse. Ils jugérent que, ne pouvant revenir à ce qui avoit été refusé, il falloit au moins demander connoissance

Digitized by Google

noiſſance de quelqu'article important. Les avis furent partagés ſur le choix. Celui où penchoit le comte de Toulouſe, de ſçavoir ſi le roi rappelloit le roi d'Eſpagne à ſa ſucceſſion, l'emporta.

On ſçut qu'il ne le rappelloit pas ; ce qui aſſuroit infailliblement l'autorité au duc d'Orléans, & ce fut apparemment pour ſe faire un mérite auprès de lui qu'on l'en informa. Seconde faute non moins préjudiciable aux intérêts de ces princes, que la premiere. C'étoit tourner imprudemment cette découverte à l'avantage de celui qui en devoit profiter à leurs dépens.

La néceſſité de ſe lier au duc d'Orléans étoit évidente. Madame

la duchesse du Maine la représenta. On n'y voulut point entendre, prétendant que cette liaison déplairoit au roi.

Le duc d'Orléans, qui n'étoit pas encore instruit des arrangemens futurs, & peu sûr de les renverser avec la facilité qu'il y trouva, recherchoit le duc du Maine. Il avoit même songé à marier sa fille, mademoiselle de Valois, au prince de Dombes. Le duc de Brancas, un de ses favoris, m'en parla longtemps avant la catastrophe, & me dit que je devois inspirer cette pensée à madame la duchesse du Maine. Je ne manquai pas de lui rendre ce qui m'en avoit été dit; à quoi elle me parut

Digitized by Google

faire peu d'attention. Des raisons sourdes l'avoient rendue froide à cette proposition, qui avoit été faite d'ailleurs à elle & au duc du Maine. Pas assez convaincus l'un & l'autre de l'autorité absolue que le duc d'Orléans ne pouvoit manquer d'avoir, & plus frappés des petits inconvéniens que des grands avantages qui se trouvoient dans cette alliance; ils la négligérent, ou du moins ils ne s'efforcerent pas assez de la faire agréer au roi qui ne la goûtoit pas.

Le duc d'Orléans rebuté & plus instruit, tourna ses vues d'un autre côté. Il songea à s'acquérir les grands du royaume. Prodigue de sa parole dont il ne faisoit aucun cas,

il s'engagea à tout ce qu'ils pourroient souhaiter quand il seroit le maître. Il gagna le parlement par des moyens semblables; employa mille intrigues secrettes pour s'y faire des créatures & des amis, qui lui furent fort utiles. Le premier président étoit, selon les apparences, tout dévoué à la maison du Maine. Elle en tira peu de secours. C'étoit un grand courtisan & un homme médiocre, d'un esprit & d'une société agréable, foible, timide, rempli de ces défauts qui aident à plaire, & empêchent de servir.

Le roi languissant tomba enfin dangereusement malade. Sa perte annonçoit tant de malheurs

Digitized by Google

à monsieur le duc du Maine & à sa famille, qu'on ne pensa plus à aurre chose. Madame la duchesse du Maine courut à Versailles. La douleur & les inquiétudes succéderent à la joie & aux plaisirs qui l'avoient suivie jusqu'alors. Elle vit madame de Maintenon, la pressa d'éclaircir ce qu'il étoit si important de sçavoir. Elle ne voulut s'ouvrir sur rien, ni entendre aux moyens qu'on lui proposa de suggérer au roi, pour affermir ce qu'il avoit réglé en faveur des princes légitimés. Le soin de le ménager, la crainte de le perdre, firent alors disparoître tout autre intérêt aux yeux de sa favorite. Il se porta de lui-même, dans le cours

Digitized by Google

de sa maladie, à donner au duc du Maine une distinction, dont le duc d'Orléans fut vivement piqué. Il avoit auparavant ordonné la revue des troupes de sa maison ; & ne pouvant s'y trouver au jour marqué, il la fit faire au duc du Maine. Ce comble d'honneur sembla présager sa ruine, & servit peut-être à l'accélérer.

Ce prince enfin apprit du roi même, quelques jours avant sa mort, les dispositions de son testament. C'étoit trop tard pour profiter de cette instruction. Le duc du Maine ne put que représenter au roi les inconvéniens de ce qu'il faisoit pour lui, & le mécontentement qu'en auroit le duc d'Orléans, trop en

Digitized by Google

état de relever ſon crédit, pour être offenſé impunément. Le roi perſiſta à laiſſer les choſes comme elles étoient réglées par ce teſtament.

Il établiſſoit un conſeil de régence, dont il nommoit les membres, & le duc d'Orléans pour chef. Tout s'y devoit décider à la pluralité des voix. Il donnoit au conſeil la tutelle du jeune roi; la ſurintendance de ſon éducation, la garde de ſa perſonne, & le commandement des troupes de ſa maiſon, au duc du Maine. Cette autorité l'auroit mis en état de ſe ſoutenir, s'il avoit pu la conſerver. Mais ne ſçait-on pas que les rois, quelqu'abſolus qu'ils ſoient,

Digitized by Google

n'étendent pas leur puissance au-delà du tombeau ? Las de leur obéir, on se soustrait volontiers à des loix sans appui, fortement ébranlées par les intérêts d'un nouveau maître.

Louis XIV étant mort le premier de septembre, l'assemblée du parlement, où la régence devoit être réglée, se tint le lendemain matin au Palais. Elle fut donnée, malgré les dispositions contraires, au duc d'Orléans, avec un conseil de régence, sans lequel il ne pourroit rien faire. Content de s'être assuré du principal, & troublé de ce succès inespéré, il s'enferra dans le discours qu'il tint à ce sujet, de maniere à laisser

toute l'autorité au conseil. Un homme habile, dévoué aux interêts du nouveau régent, & présent à l'assemblée, sentit le tort qu'il se faisoit, & lui fit adroitement passer un billet, par lequel il lui marquoit qu'il étoit perdu, s'il ne rompoit la séance. On la remit, sous quelque prétexte, à l'après-dîner. Le duc d'Orléans profita de cet intervalle, pour se concerter avec ses amis. On lui prépara un discours, où il fit voir les inconvéniens de l'autorité partagée, & la nécessité de la laisser résider toute entiere dans sa personne, consentant néanmoins de ne prendre aucun parti dans les affaires d'état, qu'avec la délibération du

Digitized by Google

conseil de régence, lequel devoit être formé à son choix; & lui maître absolu de la distribution des graces.

Tout cela passa; & à cette occasion, il dit qu'il étoit ravi de se voir lié pour le mal, & libre pour le bien.

On régla dans la même seance, que le duc du Maine auroit la surintendance de l'éducation du roi; mais sur de nouvelles représentations du duc d'Orleans, il fut décidé qu'on ne lui laisseroit pas le commandement des troupes de sa maison.

Quelques-uns des membres du parlement représenterent, qu'on ne pouvoit se dispenser de donner

Digitized by Google

au surintendant de l'éducation du roi le commandement du guet, c'est-à-dire de la garde qui sert chaque jour auprès de lui, sans quoi il n'en pourroit répondre. Ce point contesté fut encore refusé. Le duc du Maine demanda qu'il fût donc déchargé, par l'acte qui l'établissoit auprès du roi, de répondre de sa personne. Il obtint d'abord cet article : mais ensuite on lui représenta qu'il seroit indécent que le parlement lui donnât une telle décharge ; & il se rendit. Dépouillé de toute autorité, ce précieux dépôt, qu'il ne conserva pas long-temps, lui devenoit inutile. Le jeune roi séant dans son lit de justice, confirma quelques jours

Digitized by Google

après, tout ce qui avoit été fait au parlement.

Madame la duchesse du Maine voulut être à Paris dans cette importante conjoncture. Elle s'y trouvoit sans habitation, n'en ayant pas eu d'autre jusqu'alors, que le logement du grand-maître de l'artillerie, à l'Arsenal, qu'on avoit abbatu depuis peu pour le rebâtir. Elle emprunta l'hôtel de Mesmes du premier président; & comme il n'y avoit pas assez de logement pour toute sa suite, elle me laissa à Versailles. Je lui fis témoigner le chagrin que j'avois de n'être point auprès d'elle dans les circonstances présentes, & demander si elle trouveroit bon pour

Digitized by Google

m'en rapprocher, que je cherchasse quelqu'un dans le voisinage, qui voulût me loger. Elle y consentit avec plaisir. Je m'adressai à cette compagne de couvent, qui m'avoit amenée à Paris, avec promesse que sa maison deviendroit la mienne, aussi-tôt que son mariage seroit fait. Il l'étoit; & elle refusa de me donner asyle pour quelques jours. Le peu d'expérience que j'avois du monde, fit que son procédé me surprit : j'ai bien appris depuis à ne me pas étonner si aisément. Un frere de madame de Grieu, qui logeoit avec une de ses niéces dans ce quartier-là, m'offrit une chambre que j'acceptai. Je n'attendois rien

Digitized by Google

de ſa part. J'eus ce mécompte à contreſens de l'autre, qu'il répara. Je n'y reſtai que quelque jours, madame la ducheſſe du Maine ayant trouvé à l'hôtel de Meſmes une eſpece de caveau où l'on me fourra.

Les inquiétudes que lui cauſoient les événemens préſens, lui avoient fait perdre le ſommeil. La femme qui lui faiſoit des contes pour l'endormir, n'y pouvant ſuffire, elle me propoſa de lire la nuit auprès d'elle. Je pris avec joie cette pénible fonction, la regardant comme un moyen de gagner ſa confiance, & de m'acquérir plus de conſidération & d'agrément. Je ne fus pas trompée à cet égard; mais je trouvai une grande

Digitized by Google

disproportion de mes forces à cet onéreux exercice, qui se renouvelloit toutes les nuits, sans interruption.

La princesse trouva que je lisois bien, & que je ne parlois point mal. Elle s'accoutuma à m'entretenir, toute remplie des affaires de sa Maison, c'étoit l'unique objet de ses conversations nocturnes. Les faits, les projets, les plaintes, les regrets, tout y entroit. Cette pleine confiance, quoique je pusse croire que ce fût moins abondance de cœur, qu'abondance d'idées, me toucha sensiblement. Les simples apparences de l'estime & de l'amitié, surtout de la part des grands, ne manquent

Digitized by Google

guerre de nous séduire. Je pris un véritable attachement pour ma princesse ; & je me dévouai avec d'autant moins de réserve, au soin de lui plaire, qu'elle n'exigeoit rien de moi qui ne fût parfaitement d'accord avec l'estime que je voulois d'elle.

Nous ne demeurâmes pas longtemps à l'hôtel de Mesmes. Le roi fut d'abord à Vincennes ; & peu après la cour s'établit à Paris. La surintendance de l'éducation, restée à monsieur le duc du Maine, lui donnoit de droit son logement aux Thuilleries. Madame la duchesse du Maine y en eut un aussi, où nous allâmes demeurer. Il ne s'y trouva, pour sa suite, que deux grandes

grandes piéces, qui furent partagées à ses femmes. J'eus, selon ma destinée, un petit recoin sans jour & sans feu que celui d'une antichambre commune : mais j'étois à Paris, où j'avois toujours souhaité de vivre ; & malgré les inconvéniens de mon habitation, j'y voyois bonne compagnie. Depuis que j'ai été en situation de recevoir mes amis plus commodément, je n'ai plus vû personne. J'étois jeune alors ; & cela rend plus que tout ce qu'on peut acquérir, en perdant ce précieux avantage.

L'abbé de Chaulieu, qui avoit pour moi une passion aussi vive qu'on en peut avoir à quatre-vingt ans, me reprochoit un peu de co-

Digitized by Google

quetterie. Je l'affurois qu'elle ne tenoit qu'au befoin que j'avois de plaire, pour faire fupporter les rigueurs de mon logement. Si je n'en euffe mis autant dans mes manieres, tout auroit déferté. Je lui donnai parole, & la lui ai tenue, que lorfque j'aurois une fenêtre & une cheminée, je renoncerois à l'attention de me rendre agréable.

Ce pauvre abbé, qui étoit aveugle, me prêtoit, à fon choix, les charmes les plus propres à le féduire; & ne comptant plus fur les fiens, il tâchoit de fe rendre aimable, à force de complaifance & d'attention à prévenir tout ce que je pouvois défirer. Il n'avoit rien perdu des agrémens de fon efprit;

Digitized by Google

j'en donne pour preuve ces vers, qui ſont, je crois, les derniers qu'il ait faits. Le portrait ne me reſſemble, ni dans le mal, ni dans le bien qu'il dit de moi; mais on y voit que ſa nouvelle ardeur rendoit à ſon imagination ce que l'âge avoit dû lui faire perdre.

Launay, qui ſouverainement, *&c.*
Je célebre ta victoire, *&c.*
(*Voyez ces deux pieces à la fin des Mémoires.*)

L'abbé propoſoit ſouvent d'ajouter les préſens à l'encens qu'il m'offroit. Importunée un jour des vives inſtances avec leſquelles il me prioit d'accepter mille piſtoles, Je vous conſeille, lui dis-je, en reconnoiſſance de vos généreuſes offres, de n'en pas faire de pareil-

les à bien des femmes ; vous en trouveriez quelqu'une qui vous prendroit au mot. Oh ! je sçais bien, dit-il, à qui je m'adresse. Cette réponse naïve me fit rire. Il m'exhortoit souvent à la parure, & tâchoit de me faire honte de n'être pas mieux mise. Abbé, lui disois-je, je me trouve parée de tout ce qui me manque. N'ayant d'autre ressource que ses soins, il les redoubloit sans cesse. Il m'écrivoit tous les matins, & me venoit voir tous les jours, à moins que je ne l'agréasse pas. La lettre étoit pour sçavoir mes volontés ; & quand je préférois son carrosse à sa personne, il me l'envoyoit sans murmure, & j'en disposois sans

Digitized by Google

façon. J'avois la puissance despotique sur toute sa maison. On a rarement l'autorité en main, sans en abuser : j'exerçai la mienne, entr'autre occasion, pour un petit laquais, qui m'apportoit ses lettres. Il vint un jour m'apprendre que son maître l'avoit chassé. Je lui dis, sans m'informer s'il avoit tort ou raison : Retournez chez lui, & lui dites que vous y resterez, parce que tel est mon plaisir. Il le reprit avec soumission. Mon protégé n'honora pas ma protection ; il fit tout du pis qu'il put, sans qu'on osât lui rien dire.

Lorsque je voulois bien aller souper au Temple chez lui, ou chez le grand-prieur, il y rassem-

Digitized by Google

bloit, à ses risques & périls, les gens les plus agréables, & tous ceux que je pouvois souhaiter. Enfin il ne songeoit qu'à remplir ma vie de tous les amusemens dont elle étoit susceptible ; & il me fit connoître qu'il n'y a rien de plus heureux que d'être aimé de quelqu'un qui ne compte plus sur soi, & ne prétend rien de vous.

Je voiois aussi presque tous les jours monsieur de Valincourt qui, sans prendre le ton galant, me témoignoit un véritable attachement. La grande estime que j'avois pour lui, m'engageoit à lui donner beaucoup de préférence : quelques autres en étoient souvent piqués, & les interprétoient selon

Digitized by Google

leurs caprices, que je ne pensois pas devoir respecter. Un de ceux-là étoit R..... qui, en faisant le tour du monde, étoit venu jusqu'à moi, avec le jeu vrai ou faux d'une grande passion. Transports, inquiétudes, jalousies, reproches, rien n'y manquoit; & tout étoit si bien représenté, que la scene en devenoit intéressante. Sa conversation, & surtout ses lettres, meilleures qu'aucunes que j'aie vues en ce genre, m'amusoient infiniment. J'avouerai qu'on est flatté d'être aimé avec persévérance de gens qu'on n'aime point, & qu'on ne trompe pas.

J'avois encore d'autres compagnies agréables. Monsieur de Fon-

Digitized by Google

tenelle, qui n'a jamais recherché que les habitans de son quartier, me voyoit alors fort souvent. Le duc de Brancas, dont l'imagination vive & brillante produisoit tant de traits singuliers, me rendoit quelque hommage. J'avois adouci la férocité de Toureil, il ne me brusquoit pas. Plusieurs autres, dont le souvenir ne m'est pas présent, s'empressoient à me voir. Le commerce & les complaisances de tant de gens d'esprit, de caracteres différens, mettoient de la variété & de l'agrément dans ma vie, sans y mêler aucune inquiétude; & j'aurois pu la goûter, si elle n'avoit été traversée par la fatigue de mes veilles, & par les

Digitized by Google

harcéleries de mes compagnes jaloufes, qui non contentes de m'arracher, par leurs niches, le peu de repos que j'attrapois le jour ou la nuit, me firent congédier l'un après l'autre, pour me fouftraire à leur critique, la plupart des gens que je voyois. En vain me difoit-on que c'eft acquiefcer au blâme, & rendre des liaifons fufpectes, que de les rompre ; je fçavois que celles où l'on doit renoncer, on n'y renonce pas, & que nulle preuve d'indifférence n'eft auffi évidente que celle-là.

Avant que de paffer à des chofes plus importantes, je reprends ce que j'ai laiffé en arriere fur monfieur de Silly. Il étoit revenu d'Al-

Digitized by Google

lemagne ſans m'en avertir, ni me donner aucun ſigne de vie. Je rencontrai à Verſailles, avant la mort du roi, un de ſes gens que je connoiſſois. Je lui demandai en quel pays étoit ſon maître, dont je n'avois eu nulle nouvelle depuis longtemps. Il me dit qu'il étoit revenu il y avoit quelques mois. Je vis qu'il me traitoit comme une vieille gazette, dont on n'a plus que faire. L'indignation que j'en conçus le dégrada dans mon cœur; & les affaires qui ſurvinrent, jointes aux diſtractions qui s'y mêlerent, l'écarterent un peu de mon eſprit. Enfin l'eſtime que je m'étois accordée ſur le témoignage d'autrui, me dégoûta de tenir ſi fortement

Digitized by Google

à quelqu'un qui ne tenoit point du tout à moi. Cependant les sentimens impérissables que j'avois pour lui ne firent que changer de forme; de leurs débris naquit la tendre & parfaite amitié que je lui conservai toujours, & qui ne me laissa jamais donner à personne aucune préférence sur lui. Il avoit pris une maison à Paris, la marquise de Silly étoit sortie de sa communauté; & ils demeuroient ensemble. Invitée, ou point invitée, je ne m'en souviens pas, je fus la voir; & je le vis. Il vint aussi chez moi aux Thuilleries, mais rarement. Ses liaisons avec le régent, & son fanatisme de politique, lui faisoient craindre toute ap-

Digitized by Google

parence de relation dans notre maison. L'abbé de Chaulieu à qui rien n'échappoit, le trouvant un jour avec moi, démêla d'abord ce que j'étois pour lui; sa grande sagacité en fait de sentimens, lui fit reconnoître les miens tout changés qu'ils étoient. Il tira de cette connoissance un nouveau & singulier moyen de me plaire, en me proposant des parties dont il mit monsieur de Silly, pour me les rendre infiniment agréables. Je me souviens entr'autres d'un dîner qu'il nous donna avec mademoiselle de Vauvray dans la maison du grand-prieur à Clichy, où je me divertis extrêmement. Ma sensibilité diminuée me laissoit goûter les

Digitized by Google

plaisirs simples, tels que les fournit un beau jour, un lieu agréable, une excellente compagnie.

Ma faveur auprès de ma princesse prit un nouvel accroissement des embarras qui lui survinrent. Le duc d'Orléans, dans le temps qu'il avoit tout craint, avoit tout promis ; il s'étoit engagé avec monsieur le duc, blessé du rang & des prérogatives des princes légitimés, d'anéantir les titres qui les en mettoit en possession. Mais ne voulant pas souffrir que cette affaire fût portée à l'assemblée du parlement, ni au lit de justice qui devoit régler la régence, de peur d'y jetter des embarras préjudiciables à ses intérêts ; il fit entendre

Digitized by Google

à monsieur le duc qu'il ne falloit songer dans ce moment qu'à établir l'autorité de son altesse royale, qui, bien constatée, le mettroit en état d'exécuter tout ce qu'il lui avoit promis. Monsieur le duc consentit à ce délai; mais aussitôt qu'il vit la régence affermie entre les mains du duc d'Orléans, il le somma de sa parole; & voulut présenter une requête, par laquelle il demandoit au roi, qu'il lui plût tenir son lit de justice, pour révoquer l'édit qui appelloit les princes légitimés, au défaut des princes légitimes, à la succession à la couronne; & la déclaration qui leur donnoit le titre, les rangs & honneurs de princes du sang.

Digitized by Google

Le régent, qui gardoit encore des ménagemens avec le duc du Maine, tant par les égards politiques, que par ceux qu'il avoit pour madame d'Orléans, l'avertit du dessein de monsieur le duc, l'assura qu'il ne s'y prêteroit pas. Cette princesse en donna avis aux princes ses freres.

Cependant le comte d'Eu ayant atteint l'âge de quinze ans, où, selon la prérogative des princes du sang, il devoit entrer au parlement; le duc d'Orléans craignit que ce nouvel acte d'un droit, dont monsieur le duc réclamoit l'abolissement, ne fît éclater ce prince qu'il tâchoit de contenir. Il pria le duc du Maine de différer

Digitized by Google

cette démarche, promit qu'on n'y perdroit rien, que le comte d'Eu ne feroit pas traité autrement que fon frere; & affura qu'il tiendroit compte de cette complaifance. Quoique le duc du Maine en vît le danger, il céda, comme on cède toujours à celui qui eft le maître.

Le grand procès fur la fucceffion de monfieur le prince, que monfieur le duc avoit perdu depuis peu contre madame la ducheffe du Maine & les princeffes fes fœurs, outre le reffentiment qu'il avoit allumé, laiffoit encore de grandes difcuffions pour le partage des biens de la maifon de Condé, entre lui & les princeffes fes tantes.

Digitized by Google

tantes. Dans le cours de cette affaire, il fût queſtion d'un acte que monſieur le duc devoit paſſer avec le duc du Maine, où celui-ci ayant pris, comme il avoit coutume de faire, la qualité de prince du ſang, monſieur le duc ne voulut ſigner l'acte, qu'en marquant par une proteſtation qu'il lâcha, que c'étoit ſans approuver les qualités. Ce fût-là le premier ſignal de la guerre entre les princes légitimes & les princes légitimés.

Pour l'étouffer dans ſon commencement, monſieur le duc du Maine crut qu'il falloit ſe prêter à tout ce que deſiroit monſieur le duc ſur leurs affaires d'intérêt; & il preſſa madame la ducheſſe du

Digitized by Google

Maine d'accepter les propofitions défavantageufes qui lui étoient faites au fujet de fes partages. Quoiqu'elle y fût léfée de plus de moitié de fon bien, elle y confentit de bonne grace, pour faciliter un accommodement qu'on traitoit, avec monfieur le duc du Maine, fur les autres points.

Il convint de retirer fa proteftation ; confentit que les princes légitimés priffent la qualité de princes du fang, excepté dans les actes qu'ils pafferoient avec lui ; promit de ne les point attaquer fans la permiffion du régent, & de n'exciter les ducs ni autres à les attaquer. Ce projet fut communiqué au duc d'Orléans, qui, fçachant

Digitized by Google

le consentement qu'il avoit donné d'avance aux poursuites de monsieur le duc contre les princes légitimés, fit sentir au duc du Maine qu'il ne devoit pas se fier aux conditions de ce traité, & encore moins y sacrifier de grands intérêts. Néanmoins ce prince ne pouvant croire que monsieur le duc voulût tirer avantage d'une parole qu'il auroit donnée, & qu'il ne tiendroit pas, passa outre; on dressa la transaction pour ce qui regardoit les partages de madame la duchesse du Maine, aux conditions proposées par monsieur le duc: elle fut signée & remise entre les mains de madame la princesse. La protestation de monsieur le duc

Digitized by Google

fut retirée, & il s'engagea à tous les articles dont on étoit convenu.

Cette paix ne fut pas de longue durée. Une ancienne sentence, produite à l'occasion de quelques affaires de famille, où se trouva la qualité de prince du sang prise, avec monsieur le duc, par monsieur le duc du Maine, réveilla la querelle qu'on ne cherchoit qu'à renouveller. Monsieur le duc veut que cette sentence soit retirée, & déclare qu'il ne laissera subsister l'édit de 1714, & la déclaration de 1715 en faveur des princes légitimés, qu'autant qu'ils n'en feront nul usage. S'ils dorment, dit madame la duchesse, nous dormi-

Digitized by Google

rons ; s'ils se réveillent, nous nous réveillerons. Madame la princesse craignant peut-être alors qu'on ne songeât à revenir contre la transaction restée entre ses mains, la fit homologuer au parlement.

Monsieur le duc voyant que les princes légitimés ne se départiroient pas d'eux-mêmes des avantages dont ils jouissoient, présenta, conjointement avec le comte de Charolois & le prince de Conti, sa requête au roi, suivant son premier dessein. Les princes légitimés en présenterent une de leur côté, pour demander que l'affaire fût renvoyée à la majorité du roi ; comptant par ce délai de s'affermir dans leur possession, & de

Digitized by Google

trouver alors un tribunal plus favorable. Le régent parut d'abord goûter cet expédient. Mais l'instabilité de ses pensées ne lui permettant jamais de se fixer à la premiere, toujours la meilleure qu'il eût, il nomma des commissaires pour juger ce grand procès ; disant qu'on ne pouvoit laisser si long-temps indécise une contestation qui produisoit tant d'inconvéniens.

Il parut alors une multitude d'écrits imprimés pour établir ou réfuter les raisons de part & d'autre. La matiere n'y étoit qu'ébauchée ; mais elle fut traitée à fond dans le grand mémoire des princes légitimés, qui se fit sous les yeux

Digitized by Google

de madame la ducheſſe du Maine par le cardinal de Polignac, monſieur de Maleſieu, & monſieur Daviſart avocat général du parlement de Toulouſe, qui avoit été préſenté depuis peu à monſieur le duc du Maine, comme un homme de beaucoup d'eſprit, & d'une capacité ſupérieure dans les affaires.

Madame la ducheſſe du Maine contribua beaucoup elle-même à cet ouvrage, non-ſeulement par ce qu'elle tiroit de ſes propres lumieres, mais encore par ſes laborieuſes recherches. La plus grande partie des nuits y étoit employée. Les immenſes volumes entaſſés ſur ſon lit, comme des montagnes

Digitized by Google

dont elle étoit accablée, la faisoient, disoit-elle, ressembler, toute proportion gardée, à Encelade abîmé sous le mont Etna. J'assistois à ce travail, & je feuilletois aussi les vieilles chroniques & les jurisconsultes anciens & modernes, jusqu'à ce que l'excès de fatigue disposât la princesse à prendre quelque repos. Alors succédoit une lecture que je faisois pour l'endormir. Puis j'allois de mon côté chercher le sommeil, que je ne trouvois guère.

Le desir d'enrichir cet ouvrage de tout ce qui pouvoit lui donner plus de poids, faisoit ramasser de toutes parts les exemples & les autorités favorables à la cause.

Digitized by Google

Mille gens obscurs s'offroient à ces recherches, & venoient apporter leurs minces découvertes; la plupart m'étoient renvoyés, ou avertis du moins de s'adresser à moi. Un entr'autres renommé par son grand sçavoir (c'étoit Boivin l'aîné, plus Hébreux que François, plus au fait des usages des Chaldéens que de ceux de son pays, qui ne connoissoit d'autre cour que celle de Sémiramis), demanda d'être introduit à la nôtre avec ses antiques trésors, peu utiles à l'affaire dont il s'agissoit. Des exemples tirés de la famille de Nemrod n'eussent été guère concluans pour celle de Louis XIV. Cependant on lui donna jour, &

Digitized by Google

on lui fit dire de venir chez moi. Lorsqu'il arriva, j'étois à la toilette de madame la duchesse du Maine. On vint m'avertir. Elle me dit: Ne vous en allez pas; il n'y a qu'à le faire entrer, je le verrai. Il entra chez elle, préoccupé qu'on le menoit chez une de ses femmes de chambre. Les lambris dorés, l'appareil de sa toilette, la quantité de gens qui la servoient, rien ne put le tirer de sa premiere pensée. Il lui parla, l'appella toujours mademoiselle, & sortit sans se douter qu'il eût parlé à d'autre qu'à moi.

Ce trafic d'érudition me mettoit en commerce avec des gens de toute espéce. Un des plus te-

Digitized by Google

naces, fut un abbé le Camus, introduit par une prétendue comtesse, réellement à l'aumône. Ils jouerent l'un & l'autre un rôle dans notre grande piece, tout indignes qu'ils étoient, par leur platitude, d'y paroître. Parmi ces sçavantasses, un gentilhomme, ci-devant moine, se fit présenter, ses écrits en main, par la susdite comtesse. Elle lui persuada que, pour les faire valoir, il falloit me donner un souper chez lui. Je ne pus l'éviter. J'y fus avec notre affamée comtesse, qui ne se possédoit pas de se voir sur le point de souper. Je trouvai dans cette maison une compagnie plus de l'autre monde que de celui-ci. Sur le visage du maître du

Digitized by Google

logis, riche & avare, étoit peinte la douleur qu'il avoit de nous donner à manger. La mienne n'étoit pas moindre : & mon ennui devint tel, que, ne sçachant que faire, je me mis à attiser un assez mauvais feu. Je saisis avec de bonnes pincettes quelque chose que ma vûe infidelle me fit prendre pour un tison hors de sa place, que je mis brusquement derriere une buche à demie allumée. C'étoit une chocolatiere fort noire pleine de chocolat. Je n'avois eu garde d'imaginer ce régal, aussi déplacé que le prétendu tison. La liqueur, en se répandant, éteignit le feu & la joie des convives, & jetta notre hôte dans la derniere consterna-

Digitized by Google

tion. Je lui dis, pour le consoler; qu'on se passoit bien de chocolat après souper. Je crois qu'il n'en aura fait de sa vie, pour ne pas retomber dans un si triste accident.

Je fis encore, avec la comtesse & l'abbé, une partie plus baroque que celle-ci. Ils me firent voir une autre intriguante, munie, à ce qu'ils prétendoient, des plus importans secrets. Elle étoit amie d'un abbé de Verac, qui avoit écrit pour ou contre monsieur le duc; & dont on pouvoit, selon eux, tirer de grandes lumieres. Madame la duchesse du Maine semblable à ces malades, qui, non contens de consulter d'habiles médecins, écoutent aussi les charlatans, re-

Digitized by Google

cevoit tous ces avis, & m'envoyoit à la découverte. Je ne tirai de la dame du Puy, c'eſt ainſi qu'elle ſe nommoit, qu'une entiere perſuaſion de l'inutilité de ſon commerce.

Nos gens revinrent à la charge, & dirent, qu'elle parleroit à table comme la Pythie ſur le trépied. Toutes leurs intrigues tendoient à attrapper quelques franches lippées. Je fus condamnée à ſouper avec cette troupe de brigands. On me mena dans un jeu de paume, lieu du feſtin ; bâtiment à moitié détruit. Je parcourus de ſombres détours, & traverſai des planchers tranſparens. Ces paſſages ſcabreux me donnerent des idées effrayan-

Digitized by Google

tes. Je ne ſçavois ſi l'on me conduiſoit au ſabbat ; ſi j'allois trouver un coupe-gorge, ou pis encore. L'aſſemblée, quand je l'eus jointe, ne me raſſura pas : elle me parut de gens propres à ces divers myſteres. Les chanſons dont s'égaya le repas ne s'y accordoient pas moins. Le vin, qu'y but la dame du Puy, ne lui fit rien révéler de ſes profonds myſteres. Elle reparut encore chez nous avec ſes diſcours ambigus, dont on n'eut jamais l'éclairciſſement. C'étoit peut-être une eſpionne. Quoi qu'il en ſoit, ſon manege n'aboutit à rien. Je n'en fais mention, que parce qu'elle fut citée dans des pieces authentiques de notre grande affaire.

Digitized by Google

Le mémoire sur celle des princes légitimés, s'acheva. Il étoit beau & bien écrit; mais le succès ne répondit pas aux peines qu'il avoit coûtées. Le procès fut jugé & perdu pour eux; l'édit qui les appelloit à la succession à la couronne, révoqué, comme la déclaration qui leur donnoit le titre de princes du sang. On ne leur en laissa que le rang, & les honneurs dont ils avoient précédemment joui en vertu de leurs anciens brevets. La prérogative de traverser le parquet au parlement fut conservée, eu égard à la possession, au duc du Maine & au comte de Toulouse, leur vie durant. Par cet arrêt de 1717. on laissoit subsister l'ancienne

Digitized by Google

l'ancienne déclaration qui donnoit, à eux & à leur postérité, un rang intermédiaire au parlement. Le prince de Dombes fut privé du rang qu'il y avoit eu ; apparemment pour vérifier la promesse faite par le régent d'égaler le sort des deux freres.

Fin du tome premier.

Digitized by Google

58590051

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google